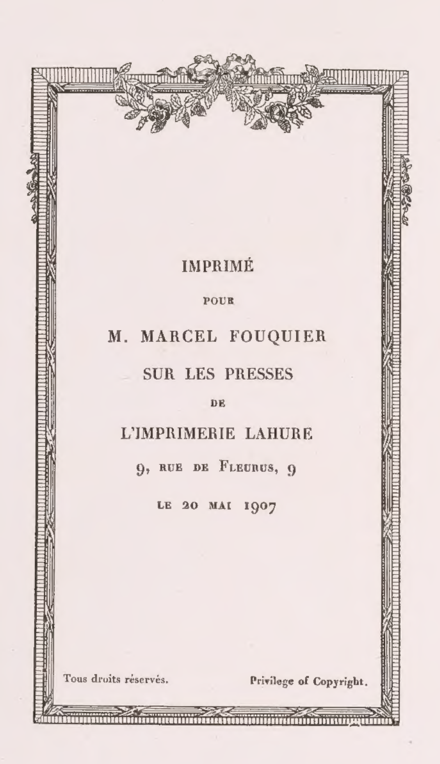
LES

GRANDS CHATEAUX

DE FRANCE



IMPRIMÉ

POUR

M. MARCEL FOUQUIER

SUR LES PRESSES

DE

L'IMPRIMERIE LAHURE

9, RUE DE FLEURUS, 9

LE 20 MAI 1907

LES GRANDS
CHATEAUX DE FRANCE

IL A ÉTÉ TIRÉ

DES

GRANDS CHATEAUX DE FRANCE

Six cents Exemplaires sur papier de Luxe Numérotés de 1 à 600





LES GRANDS CHATEAUX DE FRANCE

PAR

M. MARCEL FOUQUIER

PRÉFACE

PAR

M. PIERRE DE NOLHAC

PARIS

1907



PRÉFACE

La France est le pays des châteaux. Nul autre ne peut se vanter d'offrir encore à la curiosité de l'artiste, malgré les révolutions qui en ont détruit si grand nombre, une telle variété de belles demeures. L'histoire de la nation reste écrite dans ces maisons seigneuriales, qui sont des témoins de son passé, aussi sûrs, aussi précis que ses chroniques. Les siècles y ont fixé leurs souvenirs; l'âme des ancêtres y révèle son secret, son idéal de gloire, de grâce et de puissance. Leur ruine même est éloquente, et, pour qui sait interroger les vieilles pierres, Coucy répond autant que Versailles; les illustres maisons de la royauté, avec les restes éclatants de leur splendeur, ne parlent pas un plus clair langage que les donjons démantelés de l'ancienne noblesse féodale.

Le seigneur français fut bâtisseur de tout temps, car il aima vivre sur ses terres, indépendant et souverain, et donner à sa vie familiale un décor durable et somptueux attestant la force et la richesse de la lignée. Ces goûts furent servis presque partout par une nature favorable, qui prodigue les aspects agréables du terrain, les eaux et les bois, qui met sous la main des ouvriers des matériaux parfaits et abondants, l'ardoise et la pierre. Le génie constructeur de la nation, grâce aux instincts héréditaires de ses chefs, créa librement et largement, et acquit ainsi une des supériorités qu'il a fait le plus universellement reconnaître. Ce n'est pas

en vain que l'art gothique, qui est l'art français par excellence, a pris naissance et développement sur notre sol. Les « maîtres d'œuvre » de nos merveilleuses églises édifièrent, à la même époque, d'innombrables châteaux qui n'ont pas survécu comme elles; mais ils instruisirent et perfectionnèrent des générations d'artistes, sculpteurs, ferronniers, huchiers ou tapissiers, qui gardèrent à la construction et à la décoration françaises, à travers les vicissitudes du goût et les changements des styles, la primauté que proclama l'Europe entière. Ce fut le rôle des traditions corporatives, qui dura jusqu'à la Révolution, créant pour la France, avec une fécondité sans relâche, un prodigieux patrimoine de beauté.

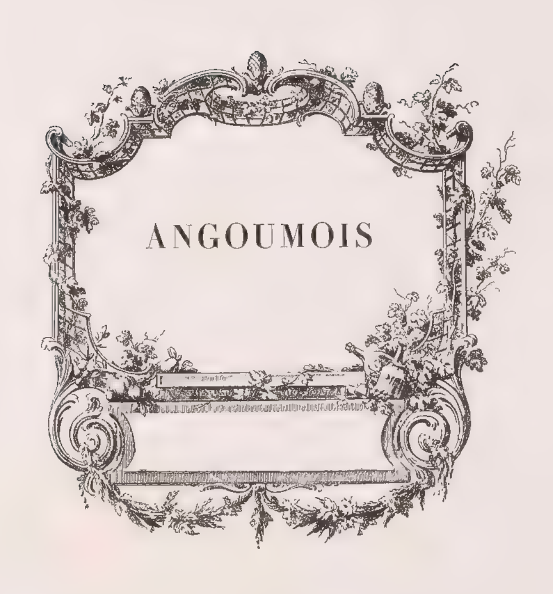
Les grands financiers du XVIIIe siècle, qui mirent la main-d'œuvre si raffinée de leur temps au service d'un luxe nouveau et de besoins plus semblables aux nôtres, apparaissent ainsi comme les héritiers et les continuateurs des évêques, des villes et des monastères du Moyen Age. Dans l'intervalle, la souplesse du génie national s'était pliée aux transformations les plus diverses, et le XVe siècle, par exemple, avait donné ces bijoux exquis, les plus précieux peut-être de notre écrin, qui sont la création originale de la Renaissance française. Toujours se maintint et s'enrichit cette parure de la France, où les belles demeures ne cessèrent jamais d'abriter les fleurs les mieux épanouies de la race.

De toutes ces richesses architecturales, de tant de grâces de notre passé, le livre de M. Marcel Fouquier permet une évocation précieuse, et dont on doit lui être reconnaissant. Parmi des milliers d'anciens logis, intéressants à divers titres, il a fait un choix de deux cents modèles, synthèse intelligente d'un glorieux ensemble. Il met sous les yeux du lecteur l'aspect qu'ils ont à l'heure présente et les principales œuvres qu'ils renferment. Ce livre, où une large place est réservée à quelques demeures particulièrement illustres, fait passer sous nos yeux des morceaux d'art français qui vont du XIIe au XIXe siècle. Ce sont les fragments d'un miroir brisé par le temps, où l'ancienne France pourrait reconnaître encore sa noble image.

PIERRE DE NOLHAC.



FLANDRE
Lille
NORD
ARTOIS
PAS DE CALAIS
Arras
PICARDIE
SOMME
Amiens
AISNE
Laon
Mezières
ARDENNES
SEINE INFÉRIEURE
Rouen
Beauvais
OISE
ILE DE FRANCE
MANCHE
St Lô
Caen
CALVADOS
EURE
Evreux
NORMANDIE
ORNE
Alençon
SEINE ET OISE
Versailles
PARIS
SEINE
SEINE ET MARNE
Melun
MARNE
Chalons s Marne
CHAMPAGNE
MEUSE
Bar-le Duc
MEURTHE ET MOSELLE
Nancy
LORRAINE
VOSGES
Epinal
BRETAGNE
FINISTÈRE
Quimper
St Brieuc
CÔTES DU NORD
ILLE ET VILAINE
Rennes
MORBIHAN
Vannes
MAINE
MAYENNE
Laval
SARTHE
le Mans
EURE ET LOIR
Chartres
ORLEANAIS
LOIRET
Orléans
AUBE
Troyes
YONNE
Auxerre
Chaumont
Hte MARNE
Hte SAÔNE
Vesoul
FRANCHE-COMTÉ
DOUBS
Besançon
BOURGOGNE
CÔTE D'OR
Dijon
LOIRE INFÉRIEURE
Nantes
Loire
MAINE ET LOIRE
ANJOU
Angers
TOURAINE
Tours
LOIR ET CHER
Blois
BLAISOIS
Chambord
CHER
Bourges
NIÈVRE
Nevers
INDRE ET LOIRE
BERRY
Chateauroux
INDRE
VENDÉE
la Roche s-Yon
POITOU
DEUX SEVRES
VIENNE
Poitiers
Niort
JURA
Lons le Saulnier
SAONE ET LOIRE
Mâcon
Moulins
BOURBONNAIS
ALLIER
AIN
Bourg
Hte SAVOIE
Annecy
la Rochelle
AUNIS
CHARENTE
SAINTONGE
ANGOUMOIS
Angoulême
CHARENTE
Hte VIENNE
Limoges
LIMOUSIN
Guéret
CREUSE
Clermont Ferrand
PUY DE DÔME
AUVERGNE
RHÔNE
Lyon
Rhône
LOIRE
St Etienne
Chambery
SAVOIE
ISÈRE
Grenoble
Périgueux
DORDOGNE
CORRÈZE
Tulle
CANTAL
Aurillac
Hte LOIRE
le Puy
Valence
DAUPHINE
DRÔME
HAUTES ALPES
Gap
GIRONDE
Bordeaux
Garonne
LOT ET GARONNE
LOT
GUYENNE
Cahors
Rodez
AVEYRON
LOZÈRE
Mende
ARDÈCHE
Privas
LANGUEDOC
Agen
TARN ET GARONNE
Montauban
Albi
TARN
GARD
Nimes
VAUCLUSE
Avignon
Digne
BASSES ALPES
ALPES MARITIMES
Nice
PROVENCE
LANDES
Mont de Marsan
GASCOGNE
GERS
Auch
Hte GARONNE
Toulouse
HÉRAULT
Montpellier
Draguignan
VAR
Marseille
Bses PYRÉNÉES
Pau
Tarbes
Htes PYRÉNÉES
Foix
ARIÈGE
Carcassonne
AUDE
Perpignan
PYRÉNÉES ORIENT



La Rochefoucauld — Verteuil

LA ROCHEFOUCAULD

ANS le château de La Rochefoucauld, on remarque que chaque époque y a laissé des traces de ses goûts et de ses mœurs; une porte en ogive sert d'entrée au château; puis, à la suite un grand donjon carré, des constructions Louis XV, dominées par de hautes tours du moyen âge, et enfin une échancrure, laissée par les constructions démolies, permet d'apercevoir les brillantes galeries construites par Fontan sous François Ier.



Le grand escalier, remarquable œuvre d'art, demeure majestueux, imposant. Les marches sont soutenues par de petites voûtes à nervures qui reposent sur des culots exécutés avec une grande liberté et une habileté rare; elles s'enroulent autour d'un noyau central, décoré de larges moulures formant panneau. Une cheminée en pierre dont la frise est décorée des armes des ducs a été conservée.

Au sujet de l'origine du fief de La Rochefoucauld, la légende raconte qu'il existait jadis en Angoumois « quatre roches ou quatre monts ».

L'une de ces roches, celle qui servit d'assises au château, aurait été donnée en apanage par Hugues Ier, comte de Lusignan (xe siècle), à son fils Esmerin ou Amaury, père du premier Foucauld.

Ce n'est qu'un siècle plus tard, quand la seigneurie eut été érigée en baronnie, que nous voyons les seigneurs de la Roche joindre à leur nom celui de Foucauld, prénom du second des barons, et prendre une place importante dans l'histoire.

Des quatorze premiers successeurs de Foucauld, huit portèrent le nom de Guy, quatre celui d'Aymar, deux le nom de Foucauld.

Foucauld III, au xve siècle, ajouta au fief de La Rochefoucauld celui de Marcillac.

Son petit-fils François, contemporain de François Ier, fut fait comte par celui-ci, en 1516, et prit en outre le titre de prince de Marcillac.

La Rochefoucauld fut érigé en duché pairie en 1622 par Louis XIII, en faveur de François V, qui épousa Gabrielle du Plessis-Liancourt.

La ligne directe s'éteignit en 1762 avec le fils de

François VIII, Alexandre, duc de La Rochefoucauld et de Châtel-Guyon. De la maison de La Rochefoucauld se sont détachées, à diverses époques, plusieurs branches importantes; ce sont entre autres: 1° celle de Verteuil et Barbezieux; 2° celle de Nouans; 3° celle de Bayers; 4° celle de Montendre; 5° celle de Surgères et Doudeauville; 6° celle de Randan; 7° celle de Roucy; 8° celle d'Estissac.



Les deux filles d'Alexandre, dernier représentant des La Rochefoucauld de la branche aînée, épousèrent: l'une, Louise-Elisabeth, J.-B.-L.-Fr. de La Rochefoucauld de Roye, créé duc d'Enville; la seconde, Marie, demoiselle de La Roche-Guyon, Louis-Armand-François de La Rochefoucauld de Roye, duc d'Estissac.

Le duc Louis-Alexandre de La Rochefoucauld, massacré en septembre 1792, était le fils de la duchesse d'Enville; le duc Alexandre-François de La Rochefoucauld-Liancourt, le célèbre agronome et philanthrope, mort en 1827, est le fils de la duchesse d'Estissac; c'est à son descendant direct François, duc de La Rochefoucauld, marié à Miss Mitchell, qu'appartient aujourd'hui le château.



Vers 1026, selon André Duchesne, Foucauld II fit construire sur cette roche une forteresse admirablement située pour dominer la contrée et surveiller les agissements des seigneurs féodaux, ses voisins; la Tardoire la protégeait d'un côté, des fossés et des courtines de l'autre.

Il reste de cette époque un grand donjon carré et une chapelle romane qui fut englobée peu de temps après dans l'enceinte fortifiée. Au rez-de-chaussée du donjon se trouve une salle de 7 m. 15 sur 8 m. 18 dans œuvre; à son centre, un pilier carré de 2 m. 54 de côté supporte la retombée de la voûte; au sommet de celle-ci, une ouverture très étroite fait communiquer cette pièce avec le premier étage, auquel on accède au moyen d'un escalier extérieur.

Au siècle suivant (1147), le château fut rasé en partie par Guillaume Taillefer, quatrième du nom, qui y pénétra à main armée, le pilla, le brûla, après s'être emparé de la réserve des munitions qui se trouvait dans le donjon.

Les deux tours jumelles de l'entrée, la tour ronde du sud-est, dite des Archives, celle du nord et enfin le haut du donjon, furent élevés lors de la reconstruction du château par Esmerin de La Rochefoucauld, qui vivait vers le milieu du XIVe siècle.



Celles qui défendaient le pont-levis sont gracieuses, élancées.

Les voûtes de l'intérieur sont à huit nervures et la clé de voûte qui les réunit est décorée d'un fleuron à huit feuilles polylobées.

La tour ronde du sud-est est d'une construction sévère; les assises du parapet des mâchicoulis sont carrées et portent sur des pierres d'encorbellement qui ont conservé la forme la plus ancienne de cette partie des constructions.

La fenêtre qui surmonte le parapet fut ajoutée plus tard, sous le règne de Louis XII.

La tour du nord, d'un diamètre un peu supérieur à celui de la précédente, est d'une époque plus récente; le parapet des mâchicoulis est orné d'arcades ogivales trilobées, semblables à celles du donjon.

La partie haute du donjon, reconstruite à la même époque que les tours, comprend trois étages de défense. On accédait au premier par un escalier extérieur, communiquant avec le chemin de ronde; un autre escalier intérieur mettait en communication cet étage avec la salle supérieure. Cette salle, de 8 m. 10 de hauteur, couverte par une voûte à nervures, éclairée par une grande fenêtre plein cintre donnant sur la façade ouest, pouvait contenir une grande partie de la garnison chargée de la défense du château. Un conduit carré, faisant saillie sur le mur extérieur, s'élevait jusqu'au parapet de la plate-forme supérieure.

Nous avons pu reconstituer l'état du château au commencement du xve siècle, grâce aux murs de soubassement, qui remontent à cette époque; ces murs présentent des traces d'escaliers, de tours moins importantes que celles précédemment décrites, où nous avons trouvé les éléments de notre reconstitution.

Dans les caves situées au-dessous de la chapelle construite au xvie siècle, nous avons retrouvé les premières assises de la grosse tour flanquant l'angle nord-est. Un long couloir souterrain, partant de cette tour et conduisant à une deuxième entrée flanquée de deux petites tourelles, faisait communiquer, par un pont-levis jeté sur la douve, l'enceinte fortifiée et le château. Un énorme mur, partant de cette entrée et aboutissant à la tour sud-est, protégeait une galerie de contre-mine et soutenait une terrasse formant, du côté de la rivière, une première ligne de défense. Enfin, une deuxième enceinte fortifiée, entourée d'un large fossé, protégeait le château du midi à l'ouest.

Au début du xvie siècle, la maison des La Rochefoucauld jouissait d'une grande puissance, et une alliance qui la rattachait à la maison de France en rehaussait encore l'éclat. La baronnie venait d'être érigée en comté, et François II de La Rochefoucauld avait eu, en



tenant le roi François I[er] sur les fonts baptismaux, l'insigne honneur de lui donner son prénom.

Antoine Fontan (1528-1538) reconstruisit une grande partie du château pour en faire une demeure seigneuriale d'une vraie richesse ; le donjon et les tours flanquées aux angles du château lui servirent à encadrer ses différentes façades.

Les constructions élevées à cette époque portent les traces de la transition qui s'établit entre l'architecture ogivale et celle de la Renaissance.

La façade, élevée sur des grands murs de soubassement, a gardé d'une façon saisissante l'aspect des constructions du moyen âge.

Au-dessus de cette corniche, une balustrade pleine, semblable à celle de la façade est, forme chéneau et termine cette grande coupure horizontale.

Elle est ornée des lettres A et F (Anne de Polignac et François de La Rochefoucauld). Correspondant aux baies des étages, une série de lucarnes, dans le tympan desquelles se trouvaient les armes des ducs, domine la corniche (ces armes furent grattées sous la Révolution). Sur cette façade, l'escalier qui s'accuse franchement rompt les grandes lignes horizontales et se silhouette hardiment sur le ciel.

Des plombs très ouvragés, à présent disparus, couronnaient le faîte des toitures.

Les murs du XV[e] siècle ont été conservés, mais de vastes fenêtres à meneaux, encadrées par des pilastres à chapiteaux très saillants, ont été percées dans ces murs ; au-dessus, de grandes lucarnes finement ajourées se détachent sur le ton foncé des hautes toitures couvertes en ardoises. L'entablement de la façade sud, composé de petits arcs plein cintre, ornés de coquilles et supportés par des culots, est d'une exécution très habile ; ces culots, tous différents, se composent d'anges, d'enfants, d'oiseaux, de singes ou de têtes entourées de draperies.

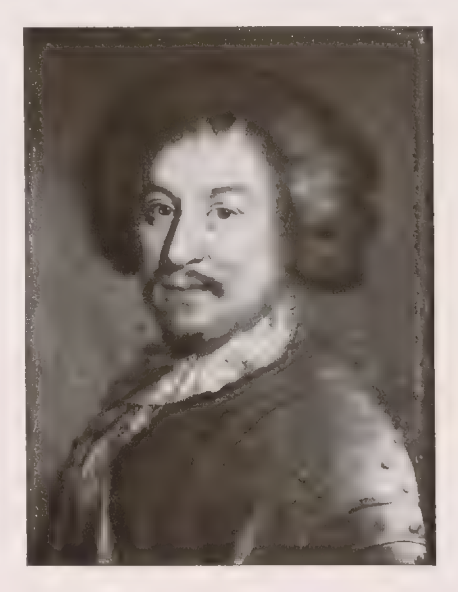
Par le grand escalier, on pénètre dans les deux étages de galeries, sur lesquelles s'ouvrent, au rez-de-chaussée, la chapelle et les salles à manger ; au premier étage, les chambres d'apparat et les nombreuses chambres à coucher ; et, au second, de vastes salles lambrissées.

Cette partie du château est l'œuvre la plus complète et la plus originale qu'ait exécutée Fontan.

La galerie du rez-de-chaussée est particulièrement remarquable par les belles portes de l'escalier et de la chapelle.

Tous les ornements en sont traités avec une telle ampleur et un si vif sentiment décoratif qu'on ne peut s'empêcher d'exprimer la plus grande admiration pour ces maîtres si grands et si modestes qui fixaient leurs rêves dans la pierre en imageant les somptueuses demeures qui se construisaient à cette époque.

Malgré ses nombreuses transformations, malgré toutes les déprédations, et en dépit des efforts du temps, le château de La Rochefoucauld demeure encore un des plus beaux monuments de l'art français.



LA ROCHEFOUCAULD
L'auteur des *Maximes*
Par MIGNARD
Collection du duc de La Rochefoucauld



FRANÇOIS IV
DUC DE LA ROCHEFOUCAULD
PRINCE DE MARCILLAC
D'après une estampe de l'époque

VERTEUIL



Le château de Verteuil est une forteresse du XIe siècle, restaurée et augmentée au XVe.

La première mention de Verteuil, dans l'histoire de la maison de La Rochefoucauld, remonte à 1080, au temps de Gui III et de son fils Aymar II, seigneurs de La Rochefoucauld et de Verteuil.

En 1135, Vulgrin, comte d'Angoulême, lui fit la guerre et prit Verteuil. Sous Guillaume IV, fut construite l'abbaye de Saint-Amand par les soins de la reine Eléonore, fille du duc de Guyenne et d'Eléonore de La Rochefoucauld.

Au XVIe siècle, lors des guerres de religion, Verteuil joua un rôle qui n'est pas sans intérêt; François III, comte de La Rochefoucauld, y eut plusieurs fois la visite du prince de Condé; et, en 1560, s'y ménagea une entrevue avec Antoine de Bourbon, roi de Navarre, et le légat du pape Pie IV.

Le nom du château figure ensuite dans l'histoire de la Fronde.

Louis II de Bourbon, prince de Condé, le « Grand Condé », y vint, en 1649, trouver François IV de La Rochefoucauld, prince de Marcillac, et lui donna même son portrait qui se voit encore dans un des salons. Le prince de Marcillac, qui eut un rôle marqué dans les troubles de l'époque, devint à la mort de son père, en 1650, duc de La Rochefoucauld, et réunit à Verteuil pour célébrer les obsèques de celui-ci, plus de deux mille gentilshommes; il se mit ensuite à leur tête





La Voleuse de Cœurs

MARIE DE LA ROCHEFOUCAULD
DUCHESSE D'ESTISSAC
Par NATTIER
Collection de Verteuil



et les mena à Bordeaux, grossir l'armée des Princes.

A la pacification générale, le duc rentra dans sa vieille demeure et y fit plusieurs séjours; on dit qu'il y écrivit les *Maximes*.

Verteuil ne fut pas seulement le théâtre d'événements militaires et politiques, il le fut aussi de réunions royales; douze rois et reines y furent les hôtes de la maison de La Rochefoucauld.

En 1516, le roi François Ier vint y visiter son parrain François, comte de La Rochefoucauld; en 1539, Anne de Polignac, comtesse de La Rochefoucauld, reçut l'empereur Charles-Quint. « Je ne suis jamais entré, lui dit-il, en maison qui sentît mieux sa grande vertu, honnêteté et seigneurie. » Puis vinrent successivement le roi Henri II et Charles de France, duc d'Orléans, son frère; en novembre 1558, sa fille, Élisabeth de France, reine d'Espagne, femme de Philippe II; le roi de Navarre, Antoine de Bourbon; le roi Henri III. Le lundi 25 août 1578, la reine Catherine de Médicis et sa fille, Marguerite de France, reine de Navarre, dite « la reine Margot », soupèrent et couchèrent à Verteuil; et le roi Henri IV, auquel M. de Remusat, dans sa tragédie : *La Saint-Barthélemy*, fait habiter la « chambre verte »; en 1616, Louis XIII avec les reines Anne d'Autriche et Marie de Médicis, furent reçus par François V pour lequel le duché-pairie de La Rochefoucauld fut érigé.

A l'intérieur, parmi les portraits, on remarque ceux de :

François III, comte de La Rochefoucauld (tué à la Saint-Barthélemy), par Clouet.

François VI, duc de La Rochefoucauld, auteur des *Maximes*, émail de Petitot.

Marie de La Rochefoucauld, duchesse d'Estissac, peint et signé par Nattier, 1742.

L'empereur Charles-Quint.

Philippe II, roi d'Espagne, du Titien, donné par lui à Louis de Mailly, seigneur du Quesnoy.

Le souvenir le plus intéressant est une série de six tapisseries, tissées or et argent, représentant, sous forme de « Chasse à la Licorne », l'allégorie de la lutte du bien et du mal. Elles ont été faites vers 1450 pour Jean II, seigneur de La Rochefoucauld et de Verteuil, et Marguerite de La Rochefoucauld, dame de Barbezieux, sa femme. Elles sont dans la partie du château où elles ont été placées par eux.

Les tapisseries du grand salon ont été faites pour le mariage du roi Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette, dont elles reproduisent les traits.

Aujourd'hui le comte Aymery de La Rochefoucauld y continue les dignes traditions de ses ancêtres, secondé par sa femme, la comtesse, née de Mailly-Nesle, dont la grâce et l'esprit ont fait, de son salon, l'un des plus distingués de notre temps.





ANGERS — BRISSAC
LANDIFER — MONTREUIL-BELLAY
LE PERCHER — LE PLESSIS-BOURRÉ
SAUMUR — SERRANT

ANGERS



Le château est l'œuvre de Louis IX. L'emplacement primitif faisait partie avant le IXe siècle de la dotation de la cathédrale Saint-Maurice. Sur la crête nord du roc qui surplombe à pic la rivière, se dresse un haut pan de mur, en blocage parementé d'un petit appareil en menus blocs équarris de schiste ou de quartz, où s'appliquent deux larges arceaux plein cintre. La partie orientale, percée de fenêtres cintrées, a été récemment détruite. Vers le commencement du XVe siècle, Yolande d'Aragon y fit élever l'élégante chapelle de trois hautes et belles travées, qui s'y voit encore. A côté s'abritait un petit pavillon carré avec quatre tourelles inégales, où est venu au monde le roi René. Il vient d'être reconstruit du même style. Louise de Savoie fit établir au XVIe siècle un magnifique donjon de plaisance entre les deux tours du portail central. Vers la fin de 1591, Puicharic, gouverneur d'Anjou, fit décapiter les tours, de la Basse-Chaîne à la porte des Champs, et jeter bas le donjon de Louise de Savoie. D'autre part, il réparait les douves, consolidait les escarpes, faisait des meurtrières étroites de larges canonnières, établissait le long des murs une plate forme intérieure et couvrait d'un boulevard en avancement sur les Lices la porte des Champs.

Le maréchal d'Aumont continua ces travaux et le gouverneur De la Porte les compléta en ajoutant à la Basse-Chaîne (1621) un bastion qui battait les faubourgs de la Tannerie et de Saint-Nicolas.

Dans une chambre du logis, attenant à la chapelle d'Yolande, on montrait jusqu'à la Révolution une cage de fer, *la cage de la reine Cécile*, où, dit-on, un comte d'Anjou avait enfermé son épouse pour la punir de ses prodigalités. C'était « une des fillettes du roi » où Louis XI torturait ses prisonniers. Elle fut exposée publiquement et vendue le 6 novembre 1792.



Le château d'Angers a été supprimé comme poste militaire par la loi du 10 juillet 1791. Le 1er juillet 1817, le ministère de la guerre réclama la remise provisoire des bâtiments cédés en 1810 et bientôt exigea l'usage exclusif de l'édifice sauf les tours des prisons. Dès 1843 le département proposait au ministère de la guerre la cession de la partie du château occupée par les prisons contre l'abandon de l'abbatiale de Saint-Nicolas. Le ministre, après une longue résistance (22 mai 1857), consentit à le racheter par une indemnité de 20 000 francs. L'État s'engageait de plus à ne pas aliéner le château et à en entretenir les parties historiques. Il y a établi une poudrière centrale pour la région militaire de l'Ouest.

BRISSAC



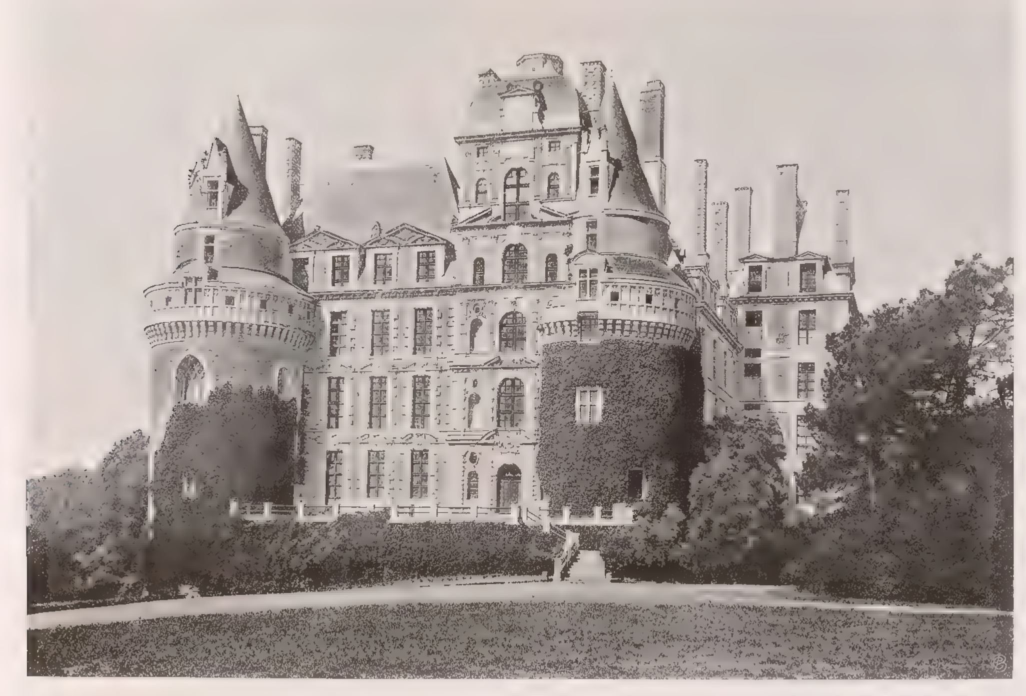
Le château, placé dans une vallée entre deux hautes collines, présente un ensemble d'aspect grandiose.

Il comprend deux corps de bâtiment à angle droit, formant les deux côtés d'une cour élevée au-dessus des jardins.

La façade principale, vers l'est, précédée autrefois d'un fossé avec pont-levis, aujourd'hui d'une terrasse, est terminée par deux tours rondes (XIIIe, XIVe siècles), surmontée de pignons à toits aigus, à hautes fenêtres, avec ceinture de mâchicoulis, restes de l'ancienne forteresse, n'adhérant pas au château actuel et qui devaient être sans doute démolis. Dans celle du sud-est, s'ouvre la chapelle décorée par David d'Angers.

Entre les tours, s'encadrent un large corps de logis à trois rangs d'ouverture et un haut pavillon de cinq ordres, percés chacun d'une vaste baie semi-circulaire et de deux niches avec pilastres à bossage ; au-dessus, un campanile couvert en plomb portait autrefois une statue et a été détruit en 1793.

Sur une plaque en saillie on lit encore la devise : *Virtute, tempore* ; et plus bas, l'écusson *de sable à trois fasces d'or dentelées par le bas*. — Le second bâtiment fait face à la ville et se termine par un pavillon massif en style Louis XIII.



A l'intérieur, larges rampes, vastes appartements avec riches tapisseries, solives dorées et peintes, portes sculptées, salle des gardes, galerie des aïeux, dépouillée à la Révolution, mais, depuis, repeuplée encore de précieux tableaux, cabinet d'archives, l'ancien chartrier ayant été restitué sous la Restauration par les archives départementales, qui ont acquis depuis, à la vente du cabinet Grille, partie des archives des Cossé ; sous le château, fondations antiques et vastes caves, restes des constructions primitives, avec les oubliettes féodales.

Visitée dès les premiers troubles de la Révolution par



passe un jour et le fait raser, en transmettant le fief au sénéchal Guillaume Desroches. Il vint à la famille de la Haye-Passavant par le mariage de Geoffroy Desroches et de Roberte de la Haie, dont la fille, Léonor, épousa Jean de la Haie Passavant vers 1250, puis à Jean de Chemillé par son mariage avec Eléonor Desroches. Un de leurs descendants, Jean de la Haie Passavant, sieur de Chemillé, l'échangea en 1434 avec Pierre de Brézé. Le 26 mai 1502, Jacques de Brézé vendit la terre à Charles de Cossé qui, dès l'année même, fit reconstruire le château. En décembre 1560, des lettres royales érigèrent en sa faveur la terre en comté.

Le roi Charles IX y vient coucher le 5 octobre 1565, y dine le lendemain et y revient le 7 janvier 1570.

Des lettres patentes du 13 avril 1611 dont les considérants rappellent tous les hauts faits des Cossé, vérifiées le 8 juillet 1620, érigèrent le comté en duché pairie.

C'est l'époque de la transformation du château qui, de manoir de guerre, après tant de ruines, devient un séjour de magnificences.

Le prince de Condé et le duc de Mayenne y couchent le 25 avril 1616; Marie de Médicis y séjourne

les gardes nationaux ou les troupes de passage, transformée en magasin, en prison, en corps de garde, la demeure était inhabitable quand elle fut remise à ses anciens maîtres.

Au lieu de s'y installer, le sénateur comte de Cossé fit bâtir par les architectes Desjardins et Delaunay, de Paris, un logis dans la cour, dit « le petit château », que son fils, Timoléon de Cossé, s'empressa de faire raser en 1844.

En 1853, la terrasse a été restaurée avec balustrade et escalier neuf aux écussons de Cossé et de La Grange.

Le château primitif fut élevé au xe siècle par le comte d'Anjou.

Il fut attaqué en 1068 par Geoffroy le Barbu, révolté contre son frère Foulques, qui l'y vint combattre dans la plaine et l'y fit prisonnier avec mille de ses chevaliers.

En 1112, Foulques le jeune y amène de nouveau son armée.

En 1203, Philippe Auguste en confirme la possession à Guy de Thouars qui le tenait de sa femme; mais, dès 1206, le roi revient, assiège le château, y



à diverses reprises, en 1619 et 1620, de même que Louis XIII. Le duc Léon-Charles-Louis de Cossé mourut en 1733, ne laissant que des filles. L'héritier de droit, son frère, plus tard évêque de Coutances, se désista en faveur de son autre frère, Jean-Paul-Timoléon, maréchal de France en 1768, et un seul de ses huit enfants lui survécut : Louis-Hercule-Timoléon, connu par son dévouement à Louis XVI et massacré à Versailles le 9 septembre 1792. Il avait légué Brissac à son petit-cousin, Auguste-Marie-Paul-Timoléon, qui fut mis en possession par un arrêté du Bureau des Domaines du 26 ventôse an IV.



Brissac a donc été successivement habité par Charles Ier de Cossé-Brissac (1505-1563), un des plus vaillants capitaines du XVIe siècle, qui déploya de grands talents militaires dans toutes les guerres que François Ier eut à soutenir et fut nommé grand maître de l'artillerie sous Henri II, puis gouverneur du Piémont et ensuite de Picardie, où il succéda à Coligny; enfin gouverneur de Normandie en 1562. Boivin du Villars, son secrétaire, a laissé des mémoires qui méritent d'être consultés. — Son frère, Arthur de Cossé-Brissac, mort en 1582, signala son courage et son dévouement dans diverses campagnes de 1551 à 1567 et reçut de Charles IX le bâton de maréchal de France.

Timoléon de Cossé-Brissac (1543-1569), fils aîné de Charles Ier de Cossé, était déjà arrivé par sa valeur aux plus hautes dignités militaires lorsqu'il fut tué au siège de Mucidan, en Périgord.

Charles II de Cossé-Brissac, mort en 1621, était le frère du précédent; il suivit le parti des Seize et accepta du duc de Mayenne le commandement de Paris, qu'il livra ensuite à Henri IV en 1594. Ce prince lui conserva ses titres et dignités, le nomma maréchal de France, duc et pair, et l'employa dans plusieurs occasions importantes. Il fut tué au siège de Saint-Jean-d'Angely.

Jean-Paul Timoléon de Cossé-Brissac (1698-1784), qui commença à servir comme chevalier sur les galères de





l'ordre de Malte, assista au siège de Corfou en 1716, se signala contre les Turcs et fut créé maréchal de France en 1768. — Son fils aîné Louis-Joseph Timoléon de Cossé-Brissac fut tué en 1757 à la bataille de Rosbach sans laisser de postérité.

Louis-Hercule Timoléon de Cossé-Brissac (1734-1792), deuxième fils de Jean-Paul Timoléon, était pair de France, gouverneur de Paris, colonel des Cent-Suisses de la garde du Roi; il commandait, en 1791, la garde constitutionnelle de Louis XVI et fut massacré à Versailles en 1792.

Cette illustre famille française a fourni un grand nombre de personnages des plus remarquables.

Le château est actuellement habité par Mme la vicomtesse de Tredern, précédemment duchesse de Brissac, qui en a la jouissance jusqu'à sa mort.

Il est la propriété du duc actuel, François, de Cossé-Brissac.

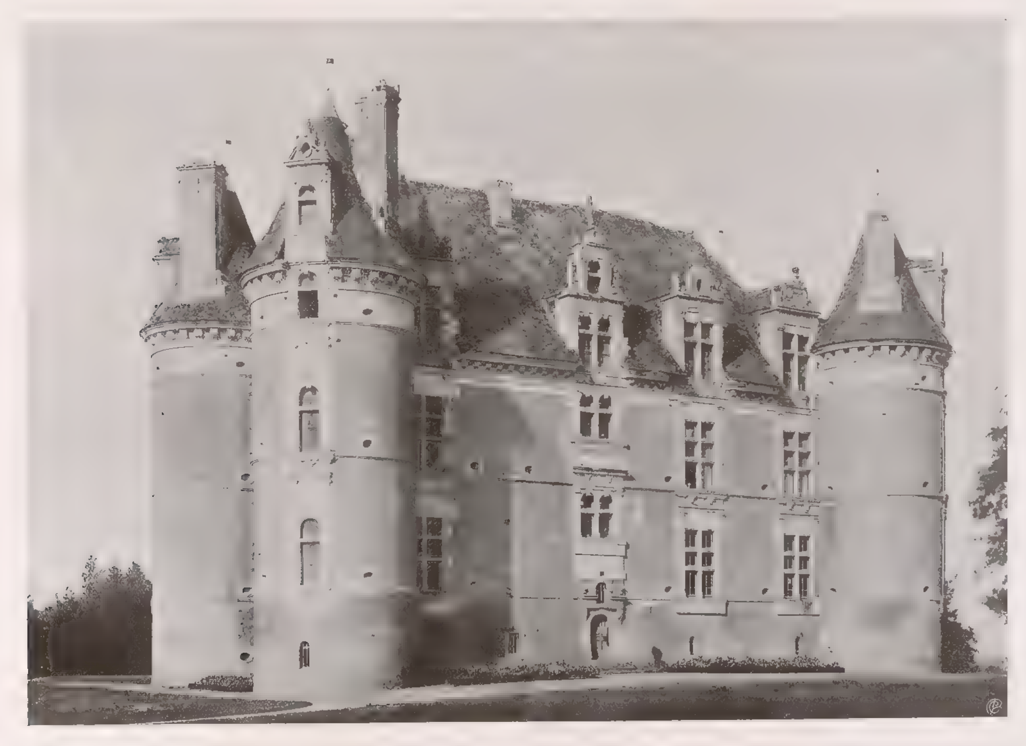


LANDIFER

E château était dit « en ruines » quand il fut vendu nationalement le 12 thermidor an II, par Lépagneul de Rillé à Louis Goville-Frémondière.

Il devait y avoir quelque exagération sur son état, car l'œuvre est encore charmante et éclate aux yeux en pleine lumière.

Il est situé sur une haute butte, en contre-bas de la route de Bordeaux, non loin de Baugé.



Sa large masse, flanquée de quatre tours rondes, se présente en double façade, décorée d'un quadruple montant de fenêtres superposées, avec larges lucarnes en saillie, dans un même motif architectural, qui se dédouble, au-dessus seulement de la porte d'entrée, en baies accouplées avec une profusion de toutes les coquetteries de la Renaissance.

Trois croisées de même envahissent le plein central de chaque tour, avec lucarne et cheminée ornementées, en saillie sur le rebord du toit pointu, dont le pied se couronne d'une ceinture de mâchicoulis évidés en gracieux modillons.

Un large escalier de pierre divise à l'intérieur le logis en deux parties égales, ouvrant de droite et de gauche aux deux étages sur une immense pièce, avec cheminée nue, surmontée de deux pilastres sobrement sculptés.

Dans les angles, deux étroites portes communiquent avec les chambres des tourelles.

Un écusson porte encore *d'argent semé d'étoiles d'or au lion d'azur*, qui est de Mareil, la famille qui possédait le manoir dans les premières années du XVI[e] siècle, et qui, sans aucun doute, le fit reconstruire. Le château appartient actuellement au baron de Commaille.

MONTREUIL-BELLAY



Après la prise de Saumur (1025), le comte Foulques, dit-on, construisit un château qu'il donna en fief à Berlay, le beau-frère de son ennemi vaincu, Guelduin, dont la veuve Grécie épousa le comte Geoffroy Martel. Il fut repris en 1124 par le comte Foulques V. — Giraud II Berlay menace le Loudunois, le Saumurois, l'Anjou même et organise une coalition des principaux barons.

Averti à temps, Geoffroy Plantagenet ruine en passant Doué, occupe la ville de Montreuil et les faubourgs, qu'il incendie, et fait l'assaut du château. Il dura plus d'un an (1150-1151).

A bout de forces, Giraud Berlay se rend et est enfermé au château d'Angers. En 1224, le roi Louis s'arrêta au château reconstruit de Montreuil et y signa une trêve d'un an avec le vicomte de Thouars.



Charles VII s'était arrêté au château en 1437 ; Charles VIII, en 1488 et 1490. Louis XI y fait plusieurs séjours et y date nombre de ses lettres. En 1569, « le

camp et armée » des huguenots s'y installe et ruine de là tout le pays pendant trois semaines.

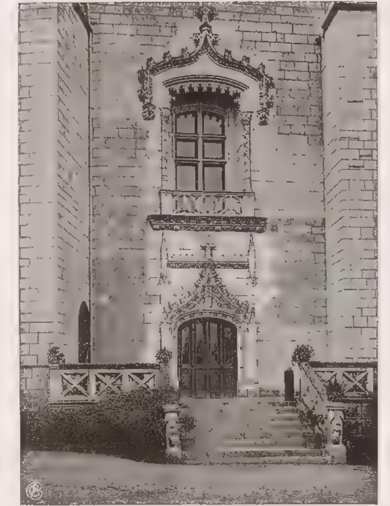
La place resta forte et fournit en 1615 des armes à suffisance pour équiper trois régiments royaux.

Louis XIII y couche le 17 août 1620.

En octobre 1653, la duchesse de Longueville y vient en exil avec le duc de Richelieu, Mme de Vertus et le galant abbé Testu.

Le château fut vendu nationalement le 6 thermidor an IV, pour la somme de 74699 livres, à Augustin Glaçon, qui en fut déclaré déchu le 25 brumaire an V.

Dès le 1er frimaire an XI, un arrêté remit en possession la famille de La Trémoïlle, qui l'a aliéné le 15 avril 1822 au profit de M. Nivelleau, et de là à sa fille, Mme la baronne Millin de Grandmaison, qui l'a fait complètement restaurer.



D'immenses fossés le séparent de la ville et sont franchis sur un double pont oblique, coupé par une barbacane ronde et abordant l'ancienne capitainerie, logis à pignon avec fenêtres à meneaux, encadré de deux tourillons à lucarnes ornementées.

Il ne reste rien du donjon antique qui s'élevait tout près et à gauche.

Vis-à-vis, s'allonge le *vieux château*, construction de la fin du XVIe siècle due à Guillaume d'Harcourt.

Le *château neuf* lui fait face vers l'ouest.

La face intérieure est accolée au centre d'une haute tour, qu'éclairent six fenêtres à meneaux, avec impostes ornementées et de hautes lucarnes fleuronnées, donnant jour sur un large escalier de pierre en parasol, armorié à toutes ses branches. On y peut monter aisément à cheval jusqu'au premier étage. L'entrée principale a été reportée dans le chevet à pignon au nord.



Le manoir restauré a retrouvé en partie sa splendeur antique, ses vieux meubles, quelques tableaux, dont six provenant, dit-on, du château de Richelieu, représentent *les Femmes fortes*, *Judith*, *Hérodiade*, *Cléopâtre*, *etc.*

Dans son petit corps en retour vers l'est s'ouvre l'Oratoire, formé de deux étroites travées, coupées par un plancher dans leur hauteur. Les parois sont peintes de fines et délicates peintures.

La face extérieure vers l'ouest se retire entre deux grosses tours rondes sans créneaux ni mâchicoulis. Le toit est porté sur un énorme parapet couvert en encorbellement. Une cinquième tour flanque l'angle sud-est de l'étroit pignon méridional.

Des tours, distantes chacune de 36 toises, bordaient l'enceinte, haute de 20 pieds, des jardins où l'on descendait par un escalier voûté jusque sous la terrasse. Un second escalier à ciel ouvert conduisait à une seconde terrasse de marronniers, et un troisième escalier jusque sur la rive du Thouet. Une rampe les rend aujourd'hui directement accessibles. Transformé en habitation des plus confortables, Montreuil-Bellay est la résidence actuelle du baron Georges de Grandmaison, député, qui y pratique la plus large hospitalité.

Sa haute situation politique et le charme exquis de la baronne de Grandmaison ont fait de ce château l'un des endroits les plus recherchés non seulement de la société angevine, mais de tout ce qui compte dans les arts, les lettres et la diplomatie.

LE PERCHER



Le Percher est un ancien fief et seigneurie relevant de Bouillé-Théval, qui appartint jusqu'à la fin du XVIe siècle à la famille de Tinténiac. Il passa aux Bautru avant 1620, aux Scépeaux vers la fin du XVIIIe siècle, et par alliance au comte de Champetière de Riom; il appartient aujourd'hui à Mme la vicomtesse douairière de Cours.

L'œuvre du château, que précède une magnifique avenue, comprend deux bâtiments en équerre avec lucarnes à meneaux de pierre et soubassements découpés de gracieux festons dont une avec encadrement de colonnettes, partant du sol jusqu'au faîte pour se terminer en deux montants reliés par deux arabesques de pierre.

Le principal logis est accolé au centre d'une jolie tour quadrangulaire à fenêtres et lucarne ornementées avec un tourillon pointu en cul-de-lampe ; à l'intérieur gravite un bel escalier de pierre en spirale, la tige décorée d'une guirlande de feuillages; dans le salon, on remarque une cheminée à manteau droit, sculpté d'élégantes arabesques et d'oiseaux, avec corniche en feuilles



d'acanthe XVIe siècle, les poutres récemment peintes aux alliances de la famille; dans la salle à manger est un vieux bahut, représentant saint Michel vainqueur du dragon; dans la salle voisine, on voit des landiers du XVe siècle à pieds trilobés, la tige surmontée d'un ange qui porte dans ses bras un écusson fruste.



Un peu à l'écart, dans la verdure, s'élève une jolie chapelle de Saint-Aubin et de Notre-Dame de Pitié dite autrefois vulgairement des Gaudrets, dont on attribue la fondation à l'abbé de Saint-Aubin, Jean de Tinténiac.

Elle est flanquée de contreforts carrés avec pinacle à choux fleuris, la porte en accolade surmontée d'une croix, et d'une gracieuse tour octogonale à demi engagée dans la façade même (XVIe siècle), l'intérieur à voûte d'ogive rayonnante, qui semble plus antique, éclairé de fenêtres à lancettes géminées et de vitraux modernes signés Gérôme Darnal.

LE PLESSIS-BOURRÉ



u milieu du XIVe siècle, le château appartenait à Roberde de La Haye et vint au XVe siècle de la maison des Roches, par mariage, à celle de Sainte-Maure. Charles de Sainte-Maure le vendit par acte du 26 novembre 1462 à Jean Bourré, le ministre favori de Louis XI. A peine entré en possession en 1465, il s'occupait dès 1468 d'y faire édifier le vaste et puissant manoir qu'on y admire encore et dont la décoration s'achevait en 1473, « un des chasteaux de France, — dit Bourdigné — pour ce qu'il contient le plus aysé et mieux basty ». Charles VIII y vint souper et coucher le 10 juin 1487. La terre échut dans la succession d'Urbain René du Plessis de Jarzé à Marie François Savary, comte de Brèves, mari de Clémence de Treslons, puis à dame Marie Pissonnet de Bellefonds, veuve de Pierre de la Planche de Ruillé. Elle fut vendue en 1851 à M. Victor Avenant, ancien notaire d'Angers, qui fit restaurer le château. C'est un vaste rectangle installé comme dans un îlot artificiel, dont les berges en maçonnerie forment un large promenoir et qu'enceignent de larges et profondes douves vives. A chaque angle, une grosse tour ronde, celle vers le sud-est formant donjon avec couronnement de mâchicoulis, qui porte en saillie le corps de garde sous un double toit pointu, cantonné de tourillons. La plupart des fenêtres sont à meneaux et surmontées d'un lambel de pierre et de lucarnes armoriées à pignon bordé de choux rampants. On y admire surtout la salle des gardes, ornée d'un plafond en bois dont les six compartiments contiennent chacun quatre grands tableaux, fin du XVe siècle, représentant des animaux étranges, des personnages, et diverses scènes, dont huit offrent des proverbes en action avec légendes en vers, d'esprit malin, de touche habile, peintes en grisaille, dont la couleur s'est en partie effacée.

A la tour d'angle sur la gauche de la cour, la *chapelle*, dédiée à *sainte Anne*. Deux magnifiques vitraux y figuraient Jean Bourré et sa femme Marguerite de Feschal, à genoux, assistés de leurs patrons, avec une *Assomption de la Vierge*. Cette œuvre d'art fut donnée par Mme de Terves au peintre Berton pour prix de deux portraits.

Un pont de pierre, sur une longueur de 43 m. 40, donne accès au portail seigneurial, qui est surmonté de créneaux, et communique avec les servitudes, reconstruites au XVIIe siècle. Dans le bois voisin le seigneur possédait une autre chapelle dédiée à saint Gervais, sans compter les chapelles seigneuriales attenant aux églises de Bourg et d'Écuillé.

Le Plessis-Bourré est actuellement la propriété de la vicomtesse d'Onsembray.



SAUMUR



L'ÉPOQUE de la construction du donjon actuel est inconnue. La chronique populaire l'attribue au roi René, mais il semble plutôt dans l'état actuel dater des dernières années du XVe siècle.

Il comprenait primitivement quatre corps de bâtiments, encadrant une cour carrée, sous laquelle s'étend une vaste cave voûtée. A chaque angle extérieur s'engage une grosse tour, cantonnée de piliers, sur deux plans, d'axe et d'appareils différents, circulaire jusqu'à mi-hauteur, pour le surplus octogone, la partie supérieure du XVe siècle reposant sur une base du XIVe siècle et peut-être antérieure. Une bordure de mâchicoulis tréflés, portant autrefois une haute toiture, se prolongeait sur tout le pourtour des constructions. Nulle ornementation, sauf quelques nervures de style flamboyant aux fenêtres d'un petit corps en saillie vers l'est et aux cages des tours d'escalier de la cour vers le sud. Celle de droite montre encastré à la hauteur du premier étage une ancienne imposte de porte ou de fenêtre où figurent sculptés deux sauvages à corps velu, qui s'étreignent à demi couchés comme des lutteurs. Dès le milieu du XVIIIe siècle, le quatrième corps de bâtiment vers l'ouest, avec ses deux tours, était ruiné. Il a été reconstruit de 1810 à 1812 par l'ingénieur Normand et comprend au rez-de-chaussée la chapelle, au premier étage l'infirmerie. De profonds fossés et deux cours précèdent le donjon environné de quatre préaux, chacun avec un escalier spécial, dominé par des murs de 6 mètres de hauteur, et séparé des remparts par un chemin de ronde. Le décret du 3 mars 1810, qui avait motivé cette restauration d'urgence en désignant la place comme prison d'État, n'était pas resté lettre morte et la Restauration y trouva détenu le baron Awerweck de Flestenfeld, Garrey de Mézières, le baron de La Sahla, Caron-Caumette, Gouront, dit Saint-Charles, Julien et quantité d'autres dont cinq ou six inconnus. Dès le IXe siècle, Saumur fut le refuge des populations d'alentour harcelées par les Normands. Ils en furent chassés par Foulques Nerra. Les comtes d'Anjou embellirent Saumur et en firent une de leurs principales résidences. Pendant la guerre de Vendée, Saumur fut pris par les Vendéens, le 9 juin 1793. Aujourd'hui, c'est un dépôt d'armes et de poudre.



Il y a peu de restes des constructions antérieures au XVe siècle.

SERRANT

ITUÉ à quelques kilomètres d'Angers, le château de Serrant (Maine-et-Loire) passe à juste titre pour l'un des plus beaux de la contrée, on peut même dire de la France. Il est la propriété de M. le duc et de Mme la duchesse de La Trémoïlle, qui ont apporté dans sa récente restauration le goût le plus parfait et le plus pur.

C'était une tentative des plus intéressantes et des plus difficiles à mener à bonne fin. On y reconnaît, quand elle est parfaitement réussie, comme c'est ici le cas, l'heureux emploi de connaissances artistiques très étendues et l'appréciation très judicieuse des ressources qu'offre la science des architectes modernes. Quel que soit le talent de ces derniers, les propriétaires de beaux châteaux, tels que Serrant, qui font appel à leur concours, ne peuvent leur laisser entièrement la responsabilité d'une tâche aussi lourde.

Il faut qu'ils s'improvisent en quelque sorte leurs collaborateurs; ils doivent leur apporter une part de souvenirs familiaux, de traditions ancestrales, dont il convient de tenir un compte soigneusement mesuré dans la restauration projetée. Aussi bien que les documents de l'époque, épars dans les livres et qui servent de précieuse comparaison, de bases d'études, les archives de la maison doivent être largement mises à contribution, mais avec une discrétion et une habileté extrêmes; on doit éviter, comme on dit vulgairement,







LE VIEUX PONT

science professionnelle de l'architecte, qui combine tous ces éléments et les fond, fait le reste et produit de la sorte cette admirable unité d'ensemble que les ama-



AILE DE LA CHAPELLE

teurs les plus éclairés des chefs-d'œuvre de l'architecture française admirent à Serrant.

La façade de Serrant est flanquée de deux grandes tours rondes surmontées d'un dôme, d'où se détachent deux grandes ailes, qui forment, avec un magnifique

de faire du « vieux neuf », et cependant on doit donner aux hôtes du domaine ainsi reconstitué l'illusion, exquise et rare, qu'ils se retrouvent, avec nos mœurs



GRILLE DE LA COUR D'HONNEUR

actuelles, dans le même décor grandiose, impressionnant, où ont vécu les grandes dames et les grands seigneurs d'autrefois, auxquels leurs petits-fils ne le cèdent en rien pour la grâce et la cordialité de l'accueil. — La

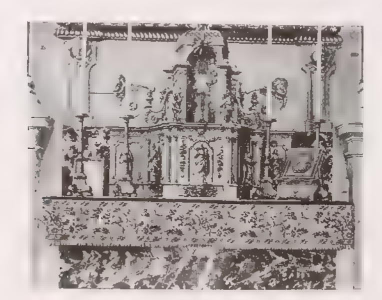


BALCONNADE DU TROISIÈME ÉTAGE

Les cariatides

portique, la cour d'honneur. Le portique est une grille de fer forgé de style Renaissance, relié par une colonne de pierre à deux pavillons carrés, véritables petits bijoux de la même époque.

Un très large fossé entoure ce grandiose ensemble.



AUTEL
Boiseries dorées Renaissance

Il est doublé d'un revêtement de pierre. C'est un vestige intact du château lors de sa création.

A l'intérieur se trouve un escalier de pierre, chef-d'œuvre de la Renaissance. Il a beaucoup d'analogie avec celui du Louvre, et là rien d'étonnant, puisque Philibert Delorme a présidé à la construction de Serrant comme il a inspiré le palais du Louvre. Dans le pavillon central du château, on reconnaît son œuvre et la distinction de son goût.

Faire de nouveau l'éloge de son style, à la fois si large et si simple, est chose superflue; il constitue l'es-



PORTE DE LA CHAPELLE



CHAPELLE ET TOMBEAUX DES COMTES WALSH DE SERRANT

sence même, en fait d'art, de cette grande époque où tout fut majestueux, à l'image de la Cour, où les lignes architecturales sont d'une précision et d'une ampleur saisissantes. Quel cadre rêvé, se prêtant supérieurement, entre tous, au défilé des cortèges seigneuriaux, aux élégances suprêmes des retours de chasse! Tout cela semble bien loin de nous; notre vie, moins somp-



TOMBEAU DU MARÉCHAL DE VAUBRUN
Par Coysevox

tueuse, moins « étoffée » de lourds et riches costumes, se retrouve cependant encore à sa « place », sans que le goût en soit offusqué, dans ce décor extraordinai-



rement imposant : sa beauté propre le garantit contre toute sensation, qui serait désagréable, d'anachronisme, et le Serrant de Philibert Delorme est bien encore le Serrant d'aujourd'hui.

En dehors du château de Serrant se trouve une belle orangerie de l'époque, encadrant un jardin de fleurs, qui renferme actuellement des plantes rares et des massifs dessinés avec goût; ceux-ci, par suite de l'abri qu'ils trouvent dans ce rectangle, et grâce au climat spécialement doux de l'Anjou, se prolongent très tard en saison, et sont un des attraits du parc — sans oublier



les beaux étangs et les prairies parsemées de chênes séculaires, qui forment un tout des plus complets.

L'historique du château remonte aux seigneurs de Brie, dont le dernier, Gilles de Brie, fut assassiné, au plus fort des guerres de religion, dans les rues d'Angers. La terre devint alors la propriété d'un gentilhomme, qui passait pour « un bel esprit », appelé Guillaume Bautru. On voit encore son chiffre sur le portique de la grille de la cour d'honneur. Sa fille épousa le marquis de Vaubrun, maréchal de France, dont on retrouve le superbe mausolée en marbre blanc et noir dans la belle chapelle du château. — Le monument est l'œuvre du sculpteur Coysevox. Après le mariage de Mlle de Vaubrun, fille du maréchal, avec le duc d'Estrées, le château ne resta pas longtemps dans la famille: il fut vendu, en 1749, au comte Walsh, pair d'Irlande, pour 825 000 livres. Ce seigneur, très attaché aux rois d'Écosse, y offrit l'hospitalité au prétendant Charles-Édouard, réfugié à Nantes. On voit encore dans la bibliothèque, si complète et si rare, du duc de la Trémoïlle actuel, un tableau représentant le prétendant, fils du roi Jacques III, chargeant Antoine Walsh de débarquer en Écosse avec les fidèles amis de son infortune. Fait prisonnier, enfermé à la tour de Londres, le comte Walsh revint plus tard habiter Serrant. C'est par la lignée des Walsh, comtes de Serrant, qu'échut le



domaine aux La Trémoïlle. Mlle de Serrant épousa en 1830 le duc de La Trémoïlle, qui mourut en 1839, laissant un fils qui est le duc actuel.

D'illustres visiteurs ont habité Serrant. Le roi Louis XIV y séjourna en se rendant à Nantes pour faire arrêter Fouquet. L'archiduchesse Marie-Christine, sœur de Marie-Antoinette, y vint en 1788.

L'empereur Napoléon, en août 1808, s'arrêta à Serrant avec l'impératrice Joséphine. On voit encore sa chambre. Plus tard, en 1828, Madame, duchesse de Berry, fit une visite au comte Walsh, qui lui offrit une magnifique hospitalité. Enfin, en 1849, le Prince Prési-





TABLEAU :
« Le comte Walsh se rend auprès du prétendant Charles-Édouard, roi d'Écosse, pour recevoir ses instructions sous pli cacheté. »

dent, Napoléon Bonaparte, habita Serrant lors de l'inauguration du chemin de fer de Tours à Angers.





PORTE D'ESCALIER RENAISSANCE

Pour donner une idée de la valeur de cette grandiose demeure, on peut citer le mot de Napoléon à la comtesse



de Serrant : « Enfin, dit-il, je vois un château de France ». C'est en effet, sinon le plus beau, du moins le mieux conservé et restauré.





Flageac — La Rochelambert
Paulhac — Pontgibaud — Randan
Saillans — Saint-Cyrgues
La Voulte-Polignac

FLAGHAC



Le château féodal de Flaghac, commune de Saint-Georges d'Aurac (Haute-Loire), comprend un corps de logis flanqué de cinq tours circulaires, tout entouré de fossés.

Il a été découronné sous le Premier Empire et restauré en 1904 avec un grand souci de la tradition par le baron de Flaghac, le propriétaire actuel. La permission de construire le château et forteresse de Flaghac, donnée le 14 décembre 1437 par le sire de Canillac, seigneur d'Aubusson, en Auvergne, à Louis, seigneur de Flaghac, fut confirmée par lettres patentes de Charles VIII, données à Montilz-les-Tours en décembre 1447. L'ancien château (datant de 1229) était mal situé au fond d'une vallée et difficile à défendre. La famille qui l'a édifié le posséda jusqu'à la mort de Pierre de Flaghac (1620), capitaine de 50 hommes d'armes, conseiller du roi, baron de Flaghac, d'Aubusson, etc. C'est le dernier du nom; il meurt laissant deux filles. L'aînée, Louise, épousa Christophe, marquis d'Alègre, et lui apporta Flaghac et les seigneuries en dépendant. On ne sait que très vaguement quels furent, dans la suite, les possesseurs successifs de Flaghac. Suivant Tardieu, Flaghac figure en 1751 parmi les propriétés du duc d'Harcourt. Il appartint aussi à la marquise de Seignelay, née d'Alègre.



En 1713, Emmanuelle d'Alègre, dame de Nonette, fille du maréchal d'Alègre, épousa J.-B.-François Desmarets, marquis de Maillebois (fils du contrôleur Desmarets et petit-neveu de Colbert), né le 5 mai 1682 à Paris, maréchal de France en 1741. On ne sait pas exactement en quelle année la baronnie de Flaghac et les seigneuries qui en dépendent passèrent entre leurs mains. Le maréchal de Maillebois mourut à Paris le 7 février 1762. Son fils, Yves-Marie Desmarets, comte de Maillebois, qui avait épousé Marie-Magdeleine-Catherine de Voyer de Paulmy d'Argenson, vendit, le 19 juin 1765, la baronnie de Flaghac et les seigneuries en dépendant à François-Nicolas Le Normant, écuyer, seigneur de La Gravière. En 1811, les Le Normant furent faits barons de Flaghac. Ce titre de baron de l'Empire leur fut confirmé en 1815 par lettres patentes de Louis XVIII. C'est cette même famille qui possède actuellement le beau château de Flaghac.

LA ROCHELAMBERT



Au milieu des seigneuriales résidences qui l'environnent, le château de La Rochelambert se distingue tout particulièrement par la bizarrerie de sa position, la grâce de son architecture et l'antiquité de son origine.

Les premières fondations datent de l'époque la plus reculée de notre histoire; il est bâti comme un nid d'aigle sur un amas d'immenses roches qui émerge de la vallée : l'une d'elles ne mesure pas moins de cinq cents pieds.

Il semble que l'origine du nom de La Rochelambert soit, comme pour les La Rochefoucauld, les La Rocheguyon, due à la même particularité. Il passait pour une forteresse imprenable, si bien que, dans les combats et les désordres journaliers du moyen âge, non seulement les populations rurales, mais encore les seigneurs du voisinage, venaient y chercher un refuge. L'hospitalité du sire François de La Rochelambert était devenue légendaire (1574).

Elle trompa cependant les espérances des catholiques qui l'avaient sollicitée à l'époque des guerres de religion.



En dépit de sa renommée, le château ne put résister aux assauts répétés de la soldatesque fanatisée que le baron des Adrets avait lancée contre lui. Il fut contraint de lui ouvrir ses portes. Triomphante, elle massacra ses défenseurs et le livra aux flammes.

Sa ruine ne fut qu'éphémère.

Il en sortit plus beau.

Le style de la Renaissance le para, en effet, de sa riche ornementation. Depuis lors, il n'a pas changé d'aspect.

George Sand, qui, avec un art sans égal, en a fait le principal décor où se déroule l'action d'un de ses romans les plus exquis, *Jean de la Roche*, dit qu' « il ressemble à un ouvrage découpé dans du liège », son peu d'épaisseur le rendant invraisemblable.

La façade principale se compose d'un rez-de-chaussée et de deux étages surmontés d'un comble assez plat. Une rampe, taillée dans le granit, prolonge ses degrés jusqu'au seuil de la porte d'entrée accompagnée de pilastres et couronnée d'un entablement. Là se présente une tour d'angle de forme ronde, tandis que celle qui tient le milieu de l'édifice est octogonale La première est pourvue d'échauguettes, la seconde de mâchicoulis dont



Ses seigneurs se le sont transmis régulièrement de génération en génération depuis huit siècles.

Alliés aux Saint-Chamans, aux La Tour-Maubourg, aux L'Estrange, aux Fleurances, aux Montmarin, aux La Roche-Aymon, aux Polignac, aux La Fayette, aux Montgon-d'Auteroche et mainte autre famille illustre, les comtes et les marquis de La Rochelambert commencèrent à faire figure à la Cour sous les Valois. François Ier, dans des lettres patentes octroyées à Charles de La Rochelambert, le qualifie de son « bien-aimé maréchal des logis du ban et arrière-ban de son bas pays d'Auvergne ».

Sous les Bourbons, le roi signait aux contrats de mariage des membres de cette maison; ils montaient dans ses carrosses, étaient décorés de ses ordres et remplissaient des charges auprès de lui.

Les La Rochelambert, qui portent d'argent au chevron d'azur et un chef de gueules, ont pour devise : *Amour*



une autre bordure règne à la partie supérieure des divers corps de logis du château, rappelant le caractère guerrier qu'il avait autrefois. Ces deux tours sont coiffées de toitures en pyramide.

A leur pied, le rocher se prolonge jusqu'au fond de la vallée.

Trop exigus pour offrir une imposante ordonnance, les appartements renferment quelques meubles de prix.

On y voit une cheminée monumentale et deux curieux portraits peints sur briques du cardinal de Lorraine et du baron des Adrets.

Le bouillant prélat, qui fut l'arbitre des affaires religieuses sous François II, le champion des catholiques du royaume au colloque de Poissy, le partisan de l'Inquisition en France et peut-être le promoteur de la Ligue, paraît quelque peu surpris de faire pendant avec le sinistre lieutenant huguenot qui s'était déclaré l'ennemi de sa maison, et qui noyait dans le sang les villes et forteresses demeurées fidèles à l'Église romaine.

Le château de La Rochelambert a eu le privilège assez rare d'échapper aux vicissitudes subies par les patrimoines, et de ne point sortir de la lignée de son fondateur.

ou guerre, ni crainte ni envie, avec ces trois mots espagnols : *Vale me Dios*, Dieu me protège.

M. le comte de La Rochelambert est le propriétaire actuel de cette intéressante demeure et lui consacre tous ses soins.



LOUIS XVI

Par Callet

Peintre du Roy.

Collection de Paulhac.

PAULHAC

E château de Paulhac compte parmi les plus vieilles seigneuries d'Auvergne.

Primitivement, propriété des Balzac d'Entraigues, il passa par héritage dans la famille de Brezons, puis en 1649 dans la famille de Miramon par le mariage de Charles-Jacques-François marquis de Miramon avec Marie de Brezons, dernière et unique héritière du nom, d'après les généalogistes, un des plus puissants et des plus anciens de la province d'Auvergne, ayant souche commune avec les anciens sires de Mercœur et alliée par les Crillon à la maison de Lorraine.

En 1697, Lefèvre d'Ormesson parlait avec admiration du « beau château de Pauliac », superbement placé sur sa butte escarpée, au centre de la plaine de Brioude, avec sa large terrasse aux arêtes vives surplombant à pic au-dessus du bourg.

Son donjon et ses parties les plus anciennes datent du XIe siècle.



Ce château est la résidence de la branche aînée des Cassaigne de Beaufort de Miramon. Il a été nouvellement restauré avec beaucoup d'art et de goût par le comte de Miramon-Fargues, qui fait de longs séjours dans cette belle demeure.



PONTGIBAUD



La terre et le château de Pontgibaud appartenaient anciennement à la maison Dauphine, seigneurs de la province d'Auvergne, qui portaient le nom de Dauphin.

Ils devaient relever directement de la couronne, car, en 1229, Saint Louis les fit attribuer à Guillaume Dauphin, comte de Clermont, à condition de n'y recevoir aucun ennemi du roi.

Jusqu'en 1350 la terre de Pontgibaud appartint aux familles de Meyrat, de Montgascon, puis passa à la famille Brun du Peschin; Guillaume Motier, seigneur de La Fayette, père du maréchal, en devint propriétaire par son mariage avec une demoiselle Brun du Peschin.

En 1369, son fils Charles, qui en avait hérité, mourut sans enfants; il en disposa en faveur de son frère, Gilbert de La Fayette, quatrième du nom, mari d'Isabeau de Polignac.

En 1530, leur fils, Antoine de La Fayette, grand maître de l'artillerie de France, était seigneur de Pontgibaud.

Louis de La Fayette, fils d'Antoine, gouverneur de Boulogne, fit sa déclaration au roi en 1540; il ne laissa qu'une fille qui par son mariage, en 1557, avec Guy d'Aillon, comte du Lude, fit entrer dans cette famille la terre de Pontgibaud.

En 1653, Gaston J.-B. duc de Roquelaure, pair de France, gouverneur de Guyenne, devient propriétaire de Pontgibaud par son mariage avec Charlotte Marie d'Aillon, de la famille du Lude.

Le duc de Roquelaure, maréchal de France, fils de Gaston, en hérite en 1657.

De son mariage avec Marie-Louise de Laval, il eut deux filles, dont l'aînée fut mariée à Charles-Louis de Lorraine, prince de Mortagne.

En 1762, la terre de Pontgibaud est acquise par M. de Chaliers, mousquetaire du roi, en faveur duquel elle fut érigée en comté. Le comte de Chaliers appartenait à la famille de Moré, originaire de Serverette, en Gévaudan; de son mariage avec Mlle de Salaberry, il eut deux fils. L'aîné, Charles-Albert de Moré, comte de Pontgibaud, qui épousa Mlle Pecquet de Champlois, s'engagea dans l'armée de Condé et émigra pendant la Révolution; le second fils, qui épousa Mlle de Vaux, fille du maréchal, s'illustra pendant la guerre de l'Indépendance d'Amérique, qu'il fit comme aide de camp du général La Fayette.



Sous la Révolution française, il passa successivement aux mains de nombreux acquéreurs, qui le mutilèrent.

Vers 1860, le domaine de Pontgibaud fut reconstitué par César de Moré, comte de Pontgibaud, fils du comte de Pontgibaud, pair de France sous Charles X, qui avait épousé Mlle de La Rochelambert.

César de Moré, comte de Pontgibaud, propriétaire actuel de la terre, a continué la restauration du château avec goût et un grand savoir.

RANDAN

UILLAUME LE PIEUX, qui régnait en 886, fut le premier comte héréditaire de Randan. Toute l'Auvergne relevait de lui; vers 1230, après les guerres civiles et étrangères qui désolèrent l'Auvergne, cette province fut divisée en quatre fiefs.

La terre de Randan, d'abord soumise aux anciens comtes, fit ensuite partie du duché d'Auvergne. Ce fut par lettres patentes de 1360 que le roi Jean érigea l'Auvergne en duché en faveur de Jean de France, son troisième fils, et qu'il le créa ainsi seigneur suzerain de la terre de Randan. Lourdin II, petit-fils de Hugues IV, rendit hommage pour Randan à Jean de France en 1377.

C'est devant le château de Randan, en Auvergne, que mourut Du Guesclin. Randan appartint successivement aux familles de Randan-Saligny, de Chalençon-Polignac, de Beuil-Sancerre, de La Rochefoucauld, de Beaufremont, de Foix, de Nompar de Caumont, de Durfort, de Choiseul-Praslin, et à la comtesse de Groslier.

En 1819, Mme la comtesse de Groslier vendit la portion qui lui appartenait à M. le comte Lavalette, ancien aide de camp de Bonaparte; l'autre portion de la terre, qui comprenait le château, a été vendue, en 1821, par M. le duc de Praslin à S. A. R. Mademoiselle d'Orléans, Madame Adélaïde.



Par contrat du 24 mars 1826, S. A. R. a racheté la portion vendue à M. Lavalette.

S. A. R. a de plus acquis les terres de l'ancien domaine de Pragoulin qui sont maintenant réunies à la terre de Randan.

Le château est actuellement habité par S. A. R. Madame la Comtesse de Paris et ses enfants, le duc de Montpensier, la princesse Louise d'Orléans et le duc et la duchesse d'Aoste, qui s'y trouvent réunis tous les ans en automne, à l'exception, naturellement, de Monseigneur le duc d'Orléans, exilé de France.



S. A. R.
LOUISE-ISABELLE DE FRANCE
DUCHESSE DE PARME
Par GUIARD

SAILLANS



Au XIIIe siècle le château de Saillans, qui est situé dans la paroisse d'Andelat, appartenait à la maison de Rochefort. Bernard de Rochefort en était seigneur, ainsi que d'Aurouze et Moissac, en 1298, et Guillaume de Rochefort en 1330. Bertrand et Bernard de Rochefort, son fils, chevalier, seigneur de Saillans et d'Aurouze, transigèrent, en octobre 1364, avec les habitants de la terre de Saillans, du consentement du seigneur de Mercœur et de l'évêque de Clermont, leurs seigneurs suzerains, sur les droits de corvées, bohades et manœuvres, etc.



Bernard de Rochefort réunissait à ces terres, en 1374, celle de Rochemaure. Il mourut vers 1380 sans postérité. La terre de Saillans passa à la maison du chancelier Dubourg. Louis Dubourg, écuyer, en était seigneur en 1594; il épousa Jeanne de Lastic.

Catherine Dubourg, dame de Saillans et d'Ussel, leur fille, fut mariée, en 1616, avec Jean d'Estaing, chevalier, seigneur de la Terrisse, auquel elle apporta la terre de Saillans. Jean d'Estaing, son fils, la recueillit dans sa succession.

Géraud d'Estaing, marquis du Terrail et de Saint-Maurice, en était seigneur en 1703, et elle était restée dans cette maison jusqu'au commencement du XIVe siècle, où M. le comte d'Estaing, chevalier des ordres du roi, vice-amiral, la vendit à M. Roger, notaire à Paris et secrétaire du roi : elle a passé à M. Serre de Saint-Roman, maître des comptes, puis à son fils, conseiller au Parlement.



SAINT-CYRGUES



De 1260 à 1360, le château féodal de Saint-Cyrgues (Puy-de-Dôme) appartint aux Dauphins d'Auvergne. Il passa à cette époque à Louis II, duc de Bourbon, par suite de son mariage avec Anne Dauphine d'Auvergne. En 1460, il fut acheté par Austremoine Bohier, secrétaire du Roy. Son fils, Thomas, conseiller des comptes et secrétaire des finances du roi, en ordonna la reconstruction, fit ériger la croix très belle qui se trouve actuellement encore dans le village, tandis qu'en même temps il faisait édifier le château de Chenonceaux en Touraine.

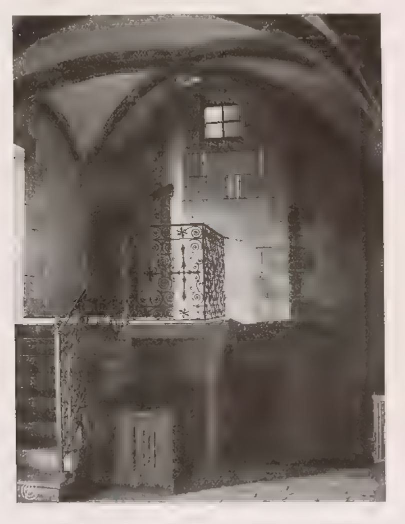


Les biens d'Antoine Bohier ayant été confisqués, Chenonceaux fut offert par le roi Henri II à Diane de Poitiers, et Saint-Cyrgues fut donné au connétable de Montmorency, dont le fils, peu après, l'échangea, pour le comté d'Alais, avec Marc de Montboisier-Beaufort-Canillac.

Vers 1725, le château et la terre de Saint-Cyrgues furent achetés par le maréchal d'Allègre, qui les laissa en mourant à sa fille aînée la comtesse de Rupelmonde, dame d'honneur de la reine Marie Leczinska, célèbre à Versailles par sa beauté et son intimité avec Voltaire.



Elle venait souvent à Saint-Cyrgues et y laissa de nombreux souvenirs, entre autres son portrait et celui de son mari, peints tous deux par Largillière.



Devenue veuve, elle survécut à son fils unique, le comte de Récourt, maréchal de camp, tué au combat de Pfaffenhoven, en Bavière. Elle fit comprendre alors sa terre dans le marquisat de Tourzel, village très voisin, et en disposa en faveur du comte du Bouchet de Sourches, petit-fils de sa sœur la maréchale de Maillebois.



Le château et la terre de Saint-Cyrgues restèrent dans la maison de Tourzel jusqu'au mariage d'Hélène de Tourzel avec le comte d'Hunolstein.

Le corps principal du château est flanqué aux angles de quatre tours primitivement crénelées qui, dans la suite, furent surmontées de cloches Louis XIII.

L'une d'elles a été modifiée postérieurement.

Le château est entouré de fossés dont l'eau s'est retirée, et, vers 1860, le comte Antoine d'Hunolstein fit remplacer les murs qui bordaient la cour intérieure par les arcades qui s'y trouvent aujourd'hui.

Actuellement, il est la propriété du comte Hervé d'Hunolstein, qui s'attache à lui conserver son renom d'un des plus beaux châteaux d'Auvergne.



LA MARQUISE DE RUPELMONDE

Par Largillière

Collection du comte Hervé d'Haussonville.

LA VOULTE-POLIGNAC



Le château de la Voulte-Polignac est surtout remarquable par son site fort agreste, qui fournirait un beau tableau au pinceau d'un peintre habile. Il est construit en effet sur un rocher qui s'allonge en cap et qui force la Loire à le tourner. C'est le type des forteresses du moyen âge, et son donjon donne une idée avantageuse des œuvres de défense de cette époque : on peut monter à la plate-forme par un escalier tournant. Il appartient au comte Melchior de Polignac, qui s'applique à le restaurer avec le goût le plus délicat. Déjà la tour rasée est reconstruite, ce qui donne à la Voulte un aspect plus imposant. C'est là une excellente rénovation du vieux château féodal, et nul doute qu'il ne retrouve bientôt sous la direction de son propriétaire actuel le caractère historique et architectural qu'il a possédé autrefois.

A l'origine, ce lieu était un prieuré que les vicomtes de Polignac soumirent, au moins depuis l'année 1059, à la célèbre abbaye de Tournus (Juénin, *Nouvelle Histoire de Tournus*, et *Tablette historique du Velay*).

Le château fut édifié dans le milieu du XIIIe siècle et donné par Renaud, abbé de Tournus, le 28 avril 1251, à Armand de Polignac, abbé de Saint-Pierre-Latour, devenu évêque du Puy (*Preuves de la Maison de Polignac*.)



Les constructions anciennes que l'on voit de nos jours semblent dater du XIVe siècle. Ce château, d'abord résidence d'été des vicomtes de Polignac, fut habité définitivement par eux lors de leur séjour en Velay.



BERRI

Apremont — Azay-le-Ferron
Chabenet — Le Bouchet — Lignières
L'Isle-Savary — Meillant
Saint-Aignan
Valençay — Chateauneuf-sur-Cher
Villegongis

APREMONT

Le château d'Apremont était en 1400 château fort ; il fut même la prison d'État du duc de Bourgogne. Sous Louis XI, il passa à la Couronne de France, et devint la propriété des Debar et des Morogues le 18 février 1603.



Acquis ensuite par François de Ruffignac de Morogues le 6 mars 1722, il fut vendu au comte de Béthune le 30 septembre 1818, et transmis par héritage à Charlotte Marie-Jacobe-Augustine Ferrero Fieschi, princesse de Masserano, mariée le 14 avril 1801 au marquis de Rafélis-Saint-Sauveur, maréchal de camp.

Le 7 décembre 1839, la marquise mourut, laissant la terre à ses héritiers.

Le château d'Apremont appartient actuellement à M. Eugène Schneider, député, maître de forges (petit-fils d'Eugène Schneider, ancien ministre et ancien président du Corps législatif, maître de forges, au Creusot), qui a épousé en 1894 mademoiselle Antoinette de Rafélis-Saint-Sauveur, arrière-petite-fille de la princesse de Masserano, marquise de Saint-Sauveur.



M. et Mme Schneider partagent leur villégiature de campagne entre le Creusot et Apremont. Ils ont apporté dans l'entretien de ce château tout le goût et le souci de l'art qui leur sont propres et ont su s'attirer la profonde sympathie des habitants du pays par leur inépuisable bienfaisance.

AZAY-LE-FERRON



Bâti à différentes époques et en plusieurs parties, le château d'Azay-le-Ferron n'en offre pas moins un ensemble des plus intéressants; la présence des différents styles dans sa construction lui donne un cachet d'originalité très particulier.

La châtellenie et baronnie de la terre d'Azay dépendait du bailliage de Touraine.

En 1218, Geoffroy III, baron de Preuilly, reçoit de l'archevêque de Bourges la baronnie d'Azay en fief.



Cette baronnie, souvent transmise par alliance ou divisée par héritage, mais toujours réunie à nouveau, est demeurée pendant cinq siècles l'apanage des mêmes anciennes familles de Touraine. Les Geoffroy et Eschivard de Preuilly, les Crevant de Cingé dont l'origine apparaît en 1302, barons de Preuilly en 1481, puis marquis et ducs d'Humières, et les Frotier, qui deviennent barons de Preuilly en 1421.

Eschivard de Preuilly épouse en 1320 Marguerite Turpino-Crevant-Cingé. En 1421, mariage de Pierre Frotier avec Marguerite de Preuilly. Jeanne de Preuilly, dame d'Azay, épousa Raoul de Gaucourt de Luzarche en 1423. Puis, vinrent successivement comme propriétaires d'Azay-le-Ferron : en 1533, Louis de Clermont d'Anjou; le marquis de Galliffet en 1739; le baron Du Tertre de Sancé, dernier baron de Preuilly, 1769; le baron Deslandes, marquis de Banville, 1785; le comte de la Branchère, 1791; M. Ouvrard, 1798; M. Luzarche, 1833.

La tour, qui constitue la partie la plus ancienne du château, remonte vraisemblablement à la fin du xe siècle. On lit sur l'un de ses créneaux la date de 1452 avec cette mention : « Prégent Frotier, baron de Preuilly, restaure le manoir. »

La date de 1572, sur une des lucarnes du pavillon le plus important, indique l'époque de sa construction. L'élégance de son architecture de la Renaissance est des plus remarquables. Il appartenait alors à Charles de La Rochefoucauld de Barbezieux, héritier des Frotier (1565 à 1588).

Il fut acheté en 1607, après la mort de Louis de Crevant, par César, duc de Vendôme, bâtard du roi Henri IV et de Gabrielle d'Estrées; c'était un don du roi, qui en solda le prix.

Le duc de Vendôme le revendit en 1628 à Louis de Crevant II, père du maréchal de France duc d'Humières, qui y naquit cette même année.

De 1699 à 1739, Le Tonnelier de Breteuil, devenu propriétaire d'Azay-le-Ferron, fit édifier le dernier pavillon

du côté est dans le style magistral de cette époque.

A côté du château se trouve l'église paroissiale. C'était



l'ancienne chapelle d'Azay-le-Ferron. Sa construction remonte aux XIIe et XIIIe siècles; elle est d'une jolie et très intéressante facture. A cette époque, le Berri eut une brillante ère d'architecture.

C'était le moment où les seigneurs comtes, s'étant rendus héréditaires, sous les successeurs de Charlemagne, consacraient à leurs châteaux toutes leurs ressources.

Plus tard, en 1360, le roi Jean érigea le comté de Berri en duché-pairie et le donna en apanage à son troisième fils, à charge de reversion à la couronne.

Charles VI le donna ensuite à un de ses fils, Jean, qui mourut empoisonné en 1416, puis à son cinquième fils, qui devint roi sous le nom de Charles VII.



En 1461, Louis XI le donna à son frère Charles, qui mourut sans enfants. Louis XII en gratifia Jeanne de France, sa femme, après la dissolution de leur mariage.



Il fut ensuite possédé successivement par Marguerite, sœur de François Ier, qui épousa le roi de Navarre; par Marguerite de Savoie, sœur de Henri II; par François, duc d'Alençon, frère de Henri III. Henri IV l'abandonna comme douaire à la reine Louise, veuve de Henri III; mais, après la mort de cette princesse, il fut réuni définitivement à la couronne (1601).

M. Luzarche d'Azay, le propriétaire actuel de ce joli château, jouit dans la contrée d'une grande notoriété, et l'entretient avec le plus grand soin.

Sa large hospitalité, ses chasses à courre et les bienfaits qu'il répand dans le pays avec l'aide de Mme Luzarche d'Azay ont fait de cet endroit un des plus renommés des environs.



CHABENET

LANQUÉ de quatorze tours et défendu par de formidables fossés, le chateau de Chabenet a été rétabli au XVe siècle par Josselin Du Bois. A l'exception de quelques parties détruites ou ruinées, il a conservé tout son caractère. Aubert de Montjouan rendit aveu, le 29 mars 1554, pour cette seigneurie ainsi que pour celle de Prunget et de Tendu.

C'est à la famille du marquis de Boisé de Courcenay que l'on doit la conservation de ce château dans le parfait état actuel.



LE BOUCHET



Les possesseurs du Bouchet furent successivement : Guy et Aimery Senebaud (ou Sandebaud), 1200-1265 (environ); Jacquelin de Maillé, 1265-1280 (environ); Guy et Guillaume de Clairambault, 1280-1330; Pierre de Naillac, 1330-1368; André, Geoffroy et Loïs d'Orodour, 1368-1450; Geoffroy Ier, Geoffroy III et Léonnet Taveau, baron de Morthemer, 1450-1509; la famille de Rochechouart de Mortemart, de 1509 à 1808; la famille Hérault de La Véronne, depuis 1808.



Le Bouchet fut construit vers l'an 1200 par Guy Sénebaud. Au xve siècle, les Taveau l'embellirent. Renée Taveau — dont l'enterrement en état de catalepsie et le sauvetage sont très connus — le porta, en 1509, dans la maison de Mortemart (par son mariage avec François de Rochechouart), où il resta trois siècles. Il eut à soutenir différents sièges et combats. En 1370, Perrot d'Orodour et son fils Geoffroy le reprirent aux Anglais. En 1589, il fut pris, pillé, et brûlé en partie par les bandes de Bauvoisin. (Une grande partie du Berri, et particulièrement la vallée de la Creuse, eut beaucoup à souffrir des guerres de religion.) Au xviie siècle, le duc de Mortemart et de Vivonne fit reconstruire dans le goût de l'époque la portion incendiée. A la Révolution, il fut confisqué et vendu nationalement, le 24 thermidor an IV, à Pierre Huard, ci-devant capitaine des chasses du duc de Mortemart. D'ailleurs cet acquéreur s'empressa de rétrocéder le Bouchet à son légitime propriétaire, aussitôt que celui-ci rentra d'émigration. Victurnien-Jean-Baptiste-Marie de Mortemart ne conserva le Bouchet que quelques années, après lesquelles il le vendit, *le 9 mars 1808, par-devant Me Pirault, et son collègue Collin, notaires impériaux au Blanc* (*Indre*), à M. Victor Hérault de la Vivonne.



Le château et la châtellenie du Bouchet-en-Brenne s'étendent dans les paroisses de Rosnay, Douadic et Ciron, dans lesquelles le seigneur a toute justice haute, moyenne et basse, le tout mouvant de la baronnie, à présent duché de Châteauroux. Le fief du Bouchet a toujours été transmis héréditaire-

ment depuis les Sandebaud ou Sénebaud jusqu'aux Rochechouart-Mortemart. C'est un fait assez rare pour être remarqué. Le Bouchet est communément surnommé « le Géant de la Brenne » ; il est situé sur le tertre le plus élevé du plateau de la Brenne et sur la ligne de partage des eaux de la Creuse et de la Claise, celle-ci elle-même affluent de la Creuse. Le château est entouré de douves profondes,



creusées en majeure partie dans le rocher, mais qui n'ont jamais eu d'eau. Toute la butte sur laquelle est construit le Bouchet était entourée d'un mur d'enceinte dont on voit encore quelques fragments et dont on retrouve les fondations en bien des endroits. L'avenue actuelle, construite il y a une vingtaine d'années, passe à la place de l'ancienne poterne, devenue presque complètement impraticable; en arrivant en face du donjon, on trouve en terre les restes de tout un système de défense fort complet qui devait protéger la tête du pont-levis. Ce pont-levis était assez étroit, on ne pouvait y faire passer une voiture. Aussi, au XIXe siècle, le remplaça-t-on par une entrée percée dans le mur soutenant le chemin de ronde, à côté du donjon. A cet endroit, mais à cet endroit seulement, les douves furent comblées. L'ancien pont-levis donnait directement dans le donjon. Le château du Bouchet subit de nombreuses modifications et reconstructions partielles.

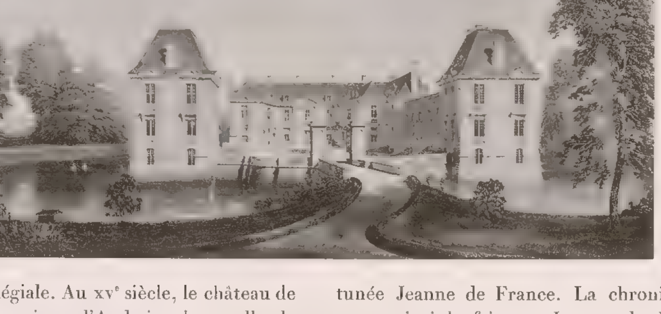
M. de La Véronne, depuis 1894, s'est attaché avec un soin tout particulier à la remise en état du Bouchet, en conservant tout ce qui était ancien, en ne refaisant que les parties absentes et pour cela copiant celles qui restaient. Tout le gros œuvre, murs, charpentes et plafonds, s'était, dans la plupart des cas, merveilleusement conservé. La portion Louis XIV est maintenant presque achevée. Il ne reste plus à restaurer que l'escalier d'honneur, un vestibule auquel il conduit et qui précède le grand salon de 16 m. sur 9 m. Il existe au Bouchet une salle des gardes, voûtée, de 37 m. de long sur 5 de large; elle est recouverte par une vaste terrasse d'où la vue s'étend, splendide, sur l'étang de la Mer Rouge et la forêt dite « le Parc du Bouchet » qui, située de l'autre côté de l'étang, forme avec cette masse d'eau un décor magnifique.

Les Trois Grâces
Françoise-Athénaïs de Tonnay-Charente, Marquise de Montespan
Gabrielle de Rochechouart-Mortemart, Marquise de Thiange
Marie-Madeleine de Rochechouart-Mortemart,
Abbesse de Fontevrault

LIGNIÈRES



ÈS l'an 1057, jusqu'en 1106, la terre de Lignières était possédée par un seigneur nommé Odo ou Eudes, sous le règne de Philippe Ier, suivant une chronique rédigée par un des doyens de la collégiale de Lignières. Plusieurs des sires de Lignières se distinguèrent par leur valeur et le rang qu'ils occupaient. L'un d'eux, Guillaume Ier, prit une part très active à la guerre que fit Sulpice d'Amboise au comte d'Anjou. Plus tard, la seigneurie de Lignières échut à Édouard de Beaujeu, par son mariage avec Jacqueline de Lignières. L'un des seigneurs de ce nom fonda l'église collégiale. Au xve siècle, le château de Lignières passa de la maison d'Amboise dans celle de La Rochefoucauld; au xvie, il appartenait à Antoine Brichanteau. Ce fut Jérôme de Nouveau, surintendant général des postes, qui fit reconstruire le château tel qu'il est aujourd'hui.



Depuis, Anne de Gonzague de Clèves, princesse Palatine, et Colbert l'ont successivement possédé. On y voit encore un buste de ce grand ministre. Marguerite Louise Colbert de Seignelay (sa dernière descendante), fille de Charles Éléonor Colbert comte de Seignelay, et de Renée de Gontaut-Biron, épousa en 1757 le comte Marie-Joseph de Lordat. Elle eut deux fils. Le plus jeune mourut sans s'être marié, l'autre épousa Mlle de Biotière de Tilly. De ce mariage naquit Mlle Marguerite-Louise-Charlotte-Joséphine de Lordat, qui épousa, le 8 octobre 1796, Louis-Antoine-Paul de Bourbon, vicomte de Busset, et apporta ainsi le château de Lignières dans la famille de ce nom. Il appartint ensuite à Eugène de Bourbon, vicomte de Busset, qui épousa Ida-Albertine-Charlotte de Calonne de Courtebonne. Ils le laissèrent à leur fils Marie-Louis-Henry de Bourbon, vicomte de Busset, qui épousa Adrienne de Mailly. — Le propriétaire actuel et fils des précédents est Marie-Charles-Eugène-Adrien de Bourbon, vicomte de Busset, comte de Lignières, appelé ordinairement, ainsi que son père, comte de Bourbon-Lignières.



L'ancien manoir de Lignières fut longtemps le séjour de l'infortunée Jeanne de France. La chronique déjà citée rapporte ainsi le fait : « Jeanne de Valois, épouse de Louis XII, duchesse d'Orléans, fut élevée à Lignières, et même, après qu'elle eut été répudiée, elle habita de nouveau ce château de Lignières. En 1476, Louis XI affranchit de tailles, aides et subsides, les habitants de la basse-cour, en considération de ce que Mme Jeanne avait été nourrie dans ledit château. »

Pendant les troubles occasionnés par les huguenots, la ville et le château de Lignières furent pris et dévastés par eux, en l'absence de leur seigneur Charles de La Rochefoucauld, lieutenant des armées du roi, qui, après avoir été grièvement blessé à Bourges, mourut sous les murs de Rouen dont il faisait le siège.

Les restes de Mme la vicomtesse de Bourbon, née de



LA MARQUISE DE COURTEBONNE
Née LA TOUR SAINT-QUENTIN
Par Detroy

Collection du Comte de Bourbon-Lignières

Courtebonne, reposent dans l'église collégiale, où son jeune époux a fait ériger à sa mémoire un monument digne d'elle et de lui.

Héritier d'un grand nom, celui de la maison de France à laquelle il doit sa noble origine, on sait que ce seigneur est l'un des rejetons de cette branche, autrefois dépouillée des prérogatives du sang royal par Louis XI, qui contraignit Louis de Bourbon à rompre les nœuds d'un mariage formé sans son consentement et lui imposa l'obligation de prendre les ordres.



IDA DE CALONNE DE COURTEBONNE
VICOMTESSE DE BOURBON-BUSSET
Par Isabey

Ce fut ce même Louis de Bourbon qui depuis devint évêque de Liège. Le château de Lignières se compose d'un corps de logis flanqué de deux pavillons. De larges fossés, alimentés par les eaux de la petite rivière de l'Arnon, entourent l'édifice et le séparent d'une cour d'honneur, formée par de nombreux bâtiments, reste des dépendances de l'ancien château.

Au revers se trouve le jardin, auquel on vient de faire d'heureux changements.

Il y a de très beaux objets d'art à l'intérieur du château, et de superbes boiseries de l'époque Louis XVI,



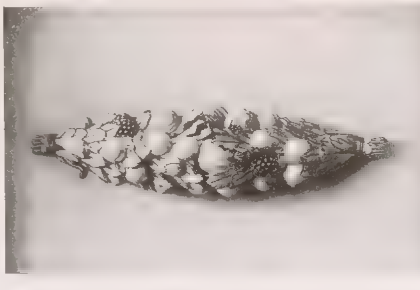
JEAN-BAPTISTE MARQUIS DE COLBERT
1619-1683
Par Puget

sans parler de portraits fort intéressants, comme ceux de la marquise de Courtebonne par Detroy, de la vicomtesse de Bourbon-Busset par Isabey, deux Largillière, etc. Le comte de Bourbon-Lignières possède là une admirable collection, dont il peut, à juste titre, être fier.

Il faut aussi remarquer que ce château est un des plus purs de son style.

Il représente la fin d'époque dite « Marie-Antoinette » où les raffinements les plus complets étaient joints à une grande sobriété de goût. C'est là le cachet bien spécial de cette période qui aboutit au Directoire d'abord, et plus tard à l'Empire.

Aussi, le comte de Bourbon-Lignières, appréciant ce joyau d'art, a-t-il voulu le conserver dans son état le plus pur, et il y a lieu de l'en féliciter, et pour lui et pour l'architecture française.



BOISERIE LOUIS XVI

L'ISLE-SAVARY



De la place du marché de la ville de Châtillon, on découvre tout le vallon de l'Indre, ses belles prairies et la jolie route de Clion ; comme l'allée d'un parc serpentant au pied de coteaux variés, elle semble suivre les contours de cette rivière. Le beau château de l'Isle-Savary termine le fond de ce tableau.

Détail curieux : le vendeur stipule qu'il habitera, sa vie durant, l'hôtel de ladite dame, comptera au nombre de ses écuyers et recevra comme ceux-ci deux vêtements par an. Quel joli roman de chevalerie contient cette humble clause! Jeanne a refusé le cœur et la main de Jean. Ne pouvant épouser celle qu'il aime, Jean se contentera d'être son respectueux serviteur.



Ce manoir relevait de Mézières-en-Brenne. Il doit son nom à la famille des Savary, dont une branche prit racine à l'Isle. D'après un contrat, en latin, conservé aux archives de l'Indre et daté du mois de mai 1281, le dernier rejeton de cette branche, Jean Savary, vend sa maison de l'Isle à Jeanne, dame de Mézières et de Roche-Corbon, moyennant sept sols tournois, plus une rente annuelle de cinquante livres.

Il veillera sur elle, l'accompagnera partout, logera sous son toit.... En 1464, la terre appartient aux Boucicault, qui la vendent à Guillaume de Varie, receveur général des finances, l'un des collaborateurs de Jacques Cœur. Un siècle plus tard, Denise de Varie l'apporte en dot à Paul de Couhé. Au XIXe siècle, on la trouve aux mains des Patureau, famille à laquelle elle appartient encore.



MEILLANT



L'ORIGINE de Meillant se perd dans la nuit des temps ; cependant, la tradition veut que ce soient les Romains qui établirent à Meillant un corps de garde dont on a retrouvé les ruines. Lorsque les Francs chassèrent les Romains, ils établirent sur ce même poste un fief qui devint forteresse puis château féodal. Dans la démolition d'une vieille tour, en 1842, on a trouvé une pierre portant l'inscription : « Restauration de Meillant en 1127 ». Au commencement du XI[e] siècle, Meillant faisait partie de l'apanage de la branche cadette de la maison de Déols.

La principauté de Déols, à cette époque, embrassait presque tout le bas Berri. Cette branche cadette prit le titre de seigneurs de Charenton. Ce fut Ebbes de Déols, sixième fils de Raoul II, prince de Déols, qui, le premier, commença la tige des seigneurs de Charenton. Il est donc prouvé que la restauration de Meillant, en 1127, se fit par les ordres d'un seigneur de Charenton.

Ebbes, cinquième du nom, seigneur de Charenton, fonda l'abbaye de Noirlac l'an 1136.



Une chronique du temps dit que saint Bernard, en venant visiter le monastère naissant de Noirlac, habita quelques jours un château du voisinage, Meillant, qui faisait partie de la seigneurie de Charenton. Cette chronique ajoute que, lorsque les moines de Noirlac avaient épuisé leurs provisions, ils envoyaient au Château de Meillant un sac vide avec une bande de parchemin sur laquelle on lisait : *Patres de domo Dei*

egent pane (les Pères de la maison de Dieu manquent de pain).

Marie, dame de Charenton, fille d'Ebbes, sixième du nom, seigneur de Charenton, et de Guiburges de Bourbon, devint leur unique héritière par la mort de son frère Ebbes, septième du nom, qui se noya dans le lac de Noirlac. Elle épousa, vers 1200, Guillaume, premier du nom, comte de Sancerre. Par ce mariage, Meillant entra dans la maison de Sancerre, branche cadette de la maison souveraine de Champagne; il y resta 210 ans.

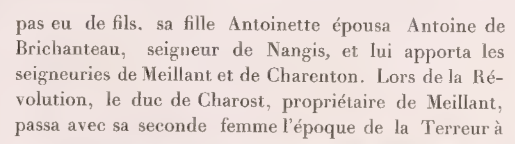
Ce fut sous Etienne II, comte de Sancerre, que la partie gothique du château, la tour des cerfs, celle des cuisines, furent commencées (1284). Meillant devint la possession de la maison d'Amboise le 23 août 1428 par le mariage d'Anne de Beuil et de Pierre d'Amboise. Après leur fils Charles, premier du nom, Meillant passa à son petit-fils Charles, deuxième du nom, grand maître de France, gouverneur du Milanais et neveu du célèbre cardinal d'Amboise. C'est à Charles d'Amboise, deuxième du nom, que l'on doit la seconde restauration de Meillant; il y ajouta de nouvelles constructions : la magnifique tour du Lion et la partie qui l'entoure; il les fit décorer avec somptuosité, entremêlant les ornements de la sculpture de son chiffre, deux C croisés, et de ses armes parlantes, les monts enflammés.

Suivant la tradition, l'architecte de Meillant à cette époque fut le célèbre Jocondo, ce dominicain de Vérone qui travailla avec Michel-Ange à la basilique de Saint-Pierre. Charles d'Amboise ne put jouir de la belle demeure qu'il s'était fait préparer; il mourut à Correggio, en Lombardie (1511). Le roi Louis XII vint faire une visite à Meillant; il voulait surprendre son grand maître Charles d'Amboise, mais ce dernier était absent. Le roi coucha cependant à Meillant. Avant d'en repartir, il écrivit à Charles de sa royale main la lettre que voici : « Mon cousin, je suis venu pour vous voir dans votre château de Meillant. Je m'y suis embourbé. Vous n'y étiez pas, je n'y ai trouvé que votre.... Mais que le diable m'emporte si j'y reviens jamais! » Cette lettre fut détruite en 1793. En souvenir de cette visite, Charles d'Amboise fit placer sur une partie du toit de la tour dite des Sarrasins un chapeau de plomb. Sur son fond d'azur, on voit le porc épic d'or couronné, emblème du roi Louis XII, avec douze L à gauche et douze fleurs de lys à droite, également dorées. Ce même





souvenir se retrouve encore dans la grande salle d'armes au rez-de-chaussée, sur des colliers que portent les trois grands cerfs qui ornent cette salle. Georges d'Amboise n'ayant pas eu d'enfants, sa cousine Antoinette d'Amboise devint son héritière ; elle épousa Antoine de La Rochefoucauld. Leur fils Charles n'ayant



pas eu de fils, sa fille Antoinette épousa Antoine de Brichanteau, seigneur de Nangis, et lui apporta les seigneuries de Meillant et de Charenton. Lors de la Révolution, le duc de Charost, propriétaire de Meillant, passa avec sa seconde femme l'époque de la Terreur à



Meillant, défendu, lui et son château, par l'amour des populations ; arrêté par ordre de la Convention et conduit à la prison de Saint-Amand, les habitants du village de Meillant allèrent en masse l'y chercher et le ramenèrent dans son antique manoir. Le duc de Charost mourut en 1800 ; son fils unique avait péri sur l'échafaud en 1793. Sa femme fut son héritière. Meillant resta une trentaine d'années sans être habité ; il était tombé dans un état affreux de délabrement.



En 1837, la duchesse de Charost mourut ; elle laissa par testament sa terre de Meillant à sa nièce, Virginie de Sainte-Aldegonde, duchesse de Mortemart. Elle et son mari, le duc de Mortemart, comprenant le service qu'ils rendraient aux arts en conservant un si beau monument, décidèrent, en 1842, sa troisième restauration. Elle fut confiée à Le Normand, architecte. Meillant, aujourd'hui consolidé, restauré, traversera encore plusieurs siècles. Il appartient maintenant au marquis de Mortemart.

SAINT-AIGNAN

obert le Fort, d'autres disent Eudes Ier (tous deux comtes de Blois), fit bâtir, vers le IXe siècle, sur un coteau de la rive gauche du Cher, un château fort dont il reste encore une tour, appelée tour d'Agar. Telle est l'origine du château de Saint-Aignan. Jusqu'en 1506, cette propriété passa en la succession



d'un grand nombre de seigneurs. Nous voyons, dans le XIe siècle, le fameux comte Foulques Nerra attaquer la ville et le château, faire prisonnier Geoffroy de Donzy qui en était seigneur, le conduire à Loches et le faire étrangler, en 1030. En 1506, François Ier l'érigea en comté en faveur d'Emery de Beauvilliers, alors gouverneur et bailli de Blois.

Louis XIV en fit une duché-pairie pour un autre membre de la même famille, François de Beauvilliers. Pendant trois siècles, cette terre n'est pas sortie de la même famille, et aujourd'hui elle appartient au comte de la Roche-Aymon, après être passée aux héritiers de M. le prince de Chalais, qui avait épousé la fille d'un des deux fils du dernier des Beauvilliers. On arrive au château actuel par un immense escalier, situé à l'est de l'édifice; de là, le regard embrasse un vaste panorama, composé du cours sinueux du fleuve et de plusieurs villages, formant de délicieux paysages. A remarquer à l'intérieur : un escalier très monumental construit de nos jours; de précieux objets d'art et d'antiquité de diverses provenances, notamment un sarcophage grec en marbre de Paros dans lequel fut rapporté de Rome en France, sous Louis XV, le corps d'une duchesse de Beauvilliers.

VALENÇAY

Le château de Valençay est un des plus beaux monuments de la Renaissance.

Bâti par la famille d'Étampes, il se déploie en équerre, et le plus habile crayon serait impuissant à rendre la délicatesse infinie et la variété surprenante des détails de sculpture dont toutes les parties de cet édifice sont décorées.



On entre au château par trois cours : la première laisse apercevoir à gauche les écuries et une sortie sur la ville, et à droite la salle de spectacle avec une entrée sur le jardin; la deuxième, séparée de la première par les orangeries, d'une construction moderne et qui conduit, avant d'entrer dans la troisième, au pied du donjon, décoré d'une façon toute particulière et qui est en lui-même un monument remarquable par ses proportions élevées et gracieuses et par la multiplicité de ses ornements.



Le donjon et les deux corps de logis, qui y touchent et se prolongent de chaque côté, se terminent par une grosse tour au couchant et une plus petite au nord. On entre de la deuxième cour dans la troisième en passant sur un pont-levis qui traverse les larges fossés du château, et sous la voûte sonore du donjon. Cette cour intérieure offre un aspect et un caractère tout particuliers par les cloîtres en arcades qui la ferment de deux côtés et la vue qui s'étend des deux autres sur la campagne. Au midi, le grand corps de logis avec des arcades hautes et serrées de style grec ; à l'ouest, les arcades un peu surbaissées et élégamment décorées du temps de la Renaissance, qui se joignent au gros donjon par la voûte qui sert d'entrée. Toutes les pièces du rez-de-chaussée ouvrent sur des cloîtres intérieurs. La cour n'est pas fermée au nord; de ce côté, l'œil domine la vallée du Nahon. A l'intérieur du château, les appartements sont spacieux, sans toutefois être immenses. Le rez-de-chaussée se compose d'un beau vestibule, à droite duquel, après la cage de l'escalier, est une grande salle à manger; puis la chambre à coucher du prince de Talleyrand, la salle de bains, au bout de laquelle une porte en fer ouvre sur une petite tourelle, dans laquelle une trappe conduisait aux anciennes prisons qui servent aujourd'hui de caves. A gauche du vestibule, la salle de billard, le salon, une petite bibliothèque, une grande chambre à coucher, suivie d'un salon rond remarquablement gai

et joli, terminé par un boudoir qui communique à la Terrasse des Fleurs par un escalier en fil de fer. Dans la chambre de M. de Talleyrand, on remarque un Titien (le portrait de sa fille), deux vieilles femmes, par Rembrandt; le portrait d'Erasme, par Holbein; celui de Le Brun, peint par lui-même; celui de Colbert, par Mignard.

Pendant le séjour des princes d'Espagne, l'infant don Antonio, oncle de Ferdinand VII, occupait cette chambre. Elle était, il y a peu de temps encore, ornée de plus de cinquante pièges à loups, que l'infant s'amusait



à fabriquer lui-même. De plus, il y avait établi des gradins de pots de fleurs, dans lesquels il cultivait des plantes d'Espagne; il les arrosait au moyen d'une petite pompe qu'il faisait jouer d'un des coins de la chambre et qui aspergeait aussi bien la tenture que ce potager improvisé.

Dans la salle à manger, le portrait du cardinal de Richelieu, par Philippe de Champagne; celui d'Antoine Arnaud; Christophe Colomb, par Sébastien del Piombo. Une *Bénédiction d'Abraham* et les *Deux Philosophes*, de Ribeira, sont particulièrement estimés.



Le vestibule contient un superbe portrait de Gonzalve de Cordoue, par le Titien, et celui du duc de Ferrare, gendre de Charles V, par Antonio Moro. Ces deux portraits remplacent le portrait de Louis XIV et celui du Grand Dauphin, que les princes d'Espagne ont emportés en quittant Valençay. Dans la même pièce, une belle copie de la *Vénus de Médicis* et une colonne élégante, en marbre blanc, sont encore à remarquer. Cette colonne, avec le vase qui la surmonte, a été rapportée de Grèce par M. de Choiseul-Gouffier. La salle de billard n'a de



remarquable que trois portraits curieux : 1° celui de l'empereur Napoléon dans ses habits impériaux, donné par lui-même à M. de Talleyrand; 2° celui du roi de Saxe, Frédéric-Auguste, offert aussi à M. de Talleyrand. En le lui donnant, le roi dit à M. de Talleyrand : « J'ai cherché ce qui était le moins un présent et le plus une marque d'amitié ». Le troisième portrait est celui du roi Louis-Philippe, peint par Hersant; il est fort ressemblant et a été donné par le roi à M. de Talleyrand, à son retour de l'ambassade de Londres. Le salon n'est pas moins riche en portraits : ceux de Louis XVIII et de Charles X y occupent les premières places. Ce sont deux œuvres de Gérard, données à M. de Talleyrand par les deux rois qu'elles représentent, l'un après le congrès de Vienne, l'autre après le sacre. Puis ceux de Madame Adélaïde d'Orléans, du duc Ernest-Jean de Courlande, etc. On remarque aussi une Vierge ornée d'un fort beau cadre, donnée par le pape Innocent X à « messire Henri d'Estampes, commandeur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et grand prieur de France, né en ce château ». Mais le principal ornement de cette pièce est une tête en marbre blanc, le *Pâris* de Canova, que les artistes admirent particulièrement. La chambre à coucher, qui fait suite, est dans de belles proportions; on y voit un joli tableau de l'Albane et deux petits portraits de Mmes de Châteauroux et de Flavacourt. Le salon rond qui dépend de cet appartement est riche en objets d'art. A citer : le portrait de Canova, par Gérard; une belle copie de Raphaël, etc. Des peintures sur glace, venant de Chine, ornent le petit cabinet qui termine







CHARLES DE TALLEYRAND-PÉRIGORD
PRINCE DE BÉNÉVENT
1754-1838
Par Godefroy



comprenait trois bourgs considérables, appartenait alors à la maison d'Étampes. Ce château a subi de grands changements. Cette terre, une des plus considérables de la région, était. récemment encore, possédée par un Montmorency, duc de Valençay par suite de son alliance avec la maison de Talleyrand, le prince de ce nom l'ayant donnée en dot à sa nièce, fille de M. le duc de Dino. Ce fut à Valençay que s'écoulèrent les années de captivité du roi Ferdinand VII et des infants, ses frères. Avant et après cette époque, ce château était la retraite favorite de M. de Talleyrand; pendant que ce prince avait la direction des affaires étrangères, cette résidence devint le rendez-vous de diplomates de tout rang et de personnages de la plus haute distinction. Après la tourmente révolutionnaire, au

l'appartement principal. Le premier et le second étage se composent d'une rangée de chambres ouvrant sur un corridor.

Au premier étage se trouve la bibliothèque principale, dont la cheminée est ornée d'un beau portrait de Galilée, par Ribeira, dit l'Espagnolet. Au deuxième sont, dans le corridor, onze portraits de famille, tous en pied et de grandeur naturelle. On va du corps de logis, par un pont de pierre qui traverse le fossé, sur une grande terrasse ornée de belles sculptures et de laquelle on découvre une perspective de prairies, coteaux et forêts qui la bornent agréablement.

C'est à Philibert Delorme que sont attribuées les premières constructions du château de Valençay. Elles ont le caractère et le style de la Renaissance, et furent en effet bâties sous François Ier. Cette ancienne seigneurie, qui



temps où l'édifice social tendait à se régénérer en France, les salons du prince, à Valençay comme à Paris, se remplissaient des débris de l'ancienne Cour et des hommes de la nouvelle; on y retrouvait des traces de ces formes polies et de cette urbanité inhérentes au caractère français.

A la mort du duc de Valençay, la duchesse de Talleyrand a apporté quelques modifications dans les appartements. Son fils Boson, duc de Valençay, qui en est le propriétaire actuel, passe une grande partie de l'année dans cette magnifique terre, à la conservation de laquelle il donne tous ses soins.



CHAMBRE A COUCHER DU ROI D'ESPAGNE

CHATEAUNEUF-SUR-CHER



HÉLÈNE DILLON, MARQUISE D'OSMOND
Par Isabey



Le marquisat de Châteauneuf a appartenu longtemps à la maison de Culan, puis passa dans la maison de l'Aubépine; il fut adjugé, en 1679, à M. de Colbert, contrôleur général des finances. Cette terre est échue, par voie d'héritage maternel, aux ducs de Maillé, par les d'Osmond, il y a cent ans. C'est



ce qui explique les nombreux portraits que l'on y retrouve de cette branche de la famille. Actuellement le duc de Maillé et la duchesse, née Wendel, s'occupent avec un goût parfait de la restauration du château, dont la cour intérieure est une merveille d'art architectural. Aussi verra-t-on prochainement Châteauneuf revivre les beaux jours qu'il a connus sous M. de Colbert.



ADÈLE D'OSMOND, VICOMTESSE DE BOIGNES
L'auteur des *Mémoires*. — Par Isabey

VILLEGONGIS



Au delà des plaines, où Coings, Clanay, les Chapelles, sont semés comme des îlots de verdure, le château de Villegongis se montre comme l'un des monuments les plus remarquables que nous ait laissés l'époque brillante de la Renaissance. Ses tours décorées de pilastres, d'encadrements, ses fenêtres enjolivées de sculptures, se réfléchissent dans les eaux de la Trégonce.

Une des cheminées surtout se fait remarquer à l'extérieur par une grande richesse d'ornementation; les colonnes, les corniches, les coquilles, les consoles, les pyramides s'y multiplient avec autant de goût que d'élégance. Vous croiriez revoir Chambord. Villegongis fut construit, en 1537, par Avoye de Chabannes, veuve de Jacques de Brisay et sœur de la baronne de Mézières-en-Brenne. Le marquis de Barbançois a consacré à l'entretien de cette belle demeure tous ses soins, cherchant à lui conserver son bel aspect d'autrefois.





BLAISOIS

Blois — Chaumont
Cheverny — Herbault

BLOIS



Avant d'appartenir au domaine royal, le château de Blois fut d'abord une forteresse féodale.

Peut-être y doit-on reconnaître l'emplacement d'un camp romain.

Plusieurs voies romaines y aboutissaient, et les conquérants de la Gaule, soit pour assurer leur domination, soit pour exploiter les territoires soumis, ne négligèrent jamais l'entretien des grands chemins militaires. Il vint un moment pourtant où, sur les hauteurs qui dominent la ville actuelle de Blois, les immenses plaines de la Sologne et la vallée de la Loire, on vit apparaître les Francs. Les Mérovingiens s'établirent dans la citadelle romaine; des sous d'or de cette époque reculée, frappés au château de Blois, ont prouvé leur présence. Dès la fin du VIe siècle, le Blaisois eut ses gouverneurs, représentant directement l'autorité royale. Le château de Blois, comme tant d'autres des bords de la Loire, fit partie des immenses possessions de Robert le Fort, le *fléau des Normands*.

Au Xe siècle, Thibault le Tricheur, petit-fils de Robert le Fort par sa mère Rachilde, devenu maître de Blois et d'autres domaines importants vers 923, joua un grand rôle dans ces contrées. Brave, entreprenant, avide, querelleur et pillard, sa vie entière se passa en marches, contremarches, surprises et batailles. Il se retira à Tours, où il mourut vers 978. Le château de Blois appartint successivement aux seigneurs de la maison de Champagne et à ceux de la maison de Châtillon, parmi lesquels il faut citer le comte Guy II de Châtillon, prince



AILE DU CHATEAU DU ROI FRANÇOIS Ier

ami des lettres, qui eut pour chapelain l'illustre Jehan Froissart. Mais cette seigneurie n'acquiert toute son importance qu'en devenant l'apanage des princes de la famille royale.

A la fin du xive siècle, les comtés de Blois et de Dunois passèrent entre les mains de Louis d'Orléans, frère du roi Charles VI ; il eut ces beaux domaines en 1397, à la mort de Guy II de Châtillon, auquel il les avait achetés, en les payant au moyen de la riche dot apportée par Valentine de Milan, sa femme, dont la tendresse conjugale est demeurée célèbre ainsi que la devise : une *chantepleure* (arrosoir), entre deux S, initiales de *soupir* et *souci*, et la mélancolique légende :



FAÇADE DU CHATEAU DU ROI LOUIS XII

Rien ne m'est plus,
Plus ne m'est rien.

Le comte de Blois s'en était réservé la jouissance durant sa vie, et, au moment de la vente, il reçut comptant deux cent mille couronnes d'or, qui équivaudraient à deux millions quatre cent mille francs de notre monnaie.

Louis d'Orléans mena une vie fort agitée, disputant sans cesse le pouvoir à Philippe le Hardi et à Jean sans Peur, ducs de Bourgogne. En 1415, le duc d'Orléans fut fait prisonnier à la bataille d'Azincourt ; en 1440, il revit son château de Blois. Ce prince était pieux, lettré et ami des arts ; il aimait la littérature et cultivait la poésie. On lui doit de charmantes pièces de vers, pleines de grâce, de naïveté et de délicatesse.

En 1462, ce prince eut de Marie de Clèves, sa troisième femme, un enfant qui devait un jour monter sur le trône de France sous le nom de Louis XII et mériter le surnom de *Père du*



COURONNEMENT DU GRAND ESCALIER



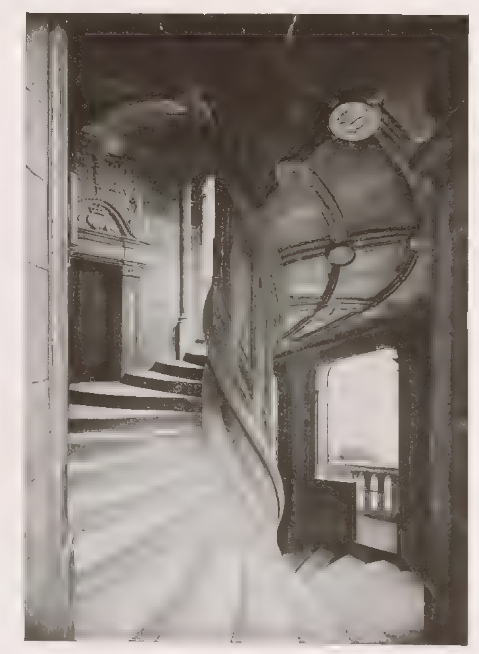
LA COLONNADE

avait ordonné d'exécuter au château de Blois. On ne saurait rien imaginer de plus élégant. Ce qui en est venu jusqu'à nous, malgré d'affreuses mutilations, excite encore l'admiration des connaisseurs et des artistes. Le 4 mars 1504, le roi rendit à Blois cette ordonnance qui prescrivait la rédaction de toutes les coutumes de France.

Le 22 septembre de la même année fut signé,

Peuple. Charles d'Orléans mourut à Amboise le 4 janvier 1465.

Pendant la nuit du 7 avril 1498, des messagers arrivaient précipitamment au château de Blois. Ils accouraient annoncer au duc d'Orléans la mort inopinée de Charles VIII à Amboise. Le prince reçut avec calme et dignité la nouvelle de l'événement qui le rendait héritier du trône de France. Bientôt il reçut à Blois les députations du Parlement de Paris, les envoyés des villes de France, le duc de Bourbon et les autres grands seigneurs du royaume. C'est au château de Blois que fut proféré le mot célèbre de Louis XII à la Trémoïlle : « Ce n'est pas au roi de France à venger les injures du duc d'Orléans ». Presque tous les grands actes politiques de Louis XII s'accomplirent au château de Blois, qu'il habitait presque constamment, quand il n'était pas à son armée d'Italie. Au commencement de l'année 1499, il y convoqua une assemblée de notables pour travailler avec lui à réformer la justice et l'administration générale du royaume. Le résultat de cette réunion fut la fameuse ordonnance, en 162 articles, connue sous le nom d'*ordonnance de Blois*. Le 7 décembre 1501, il recevait à Blois l'archiduc Philippe d'Autriche et son épouse Jeanne de Castille, dont le fils, Charles, qui fut depuis Charles-Quint, devait épouser la princesse Claude, fille de Louis XII. Ce dernier faisait alors achever les travaux qu'il

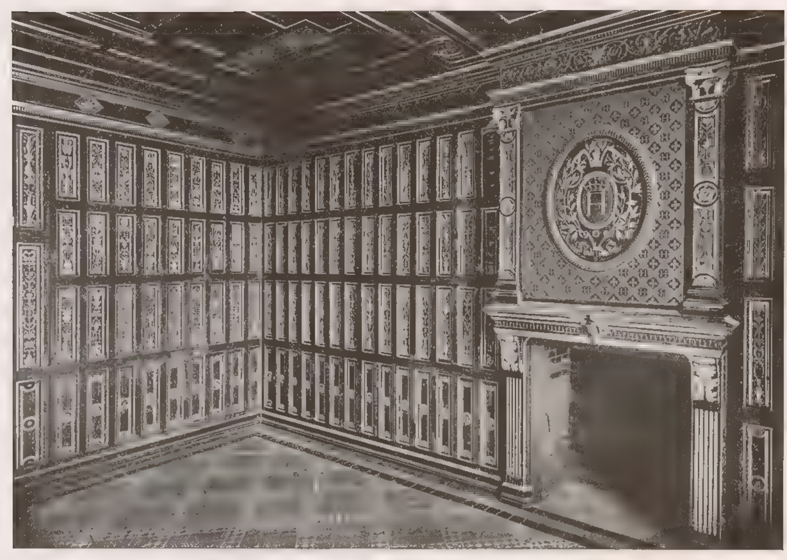


INTÉRIEUR DU GRAND ESCALIER

au château de Blois, le célèbre traité entre Louis XII et les ambassadeurs d'Autriche, où était stipulé le mariage du prince Charles, fils de l'archiduc d'Autriche, avec la princesse Claude de France. Le 9 janvier 1514, la reine Anne de Bretagne rendit le dernier soupir au château de Blois. Louis XII la pleura sincèrement et ordonna qu'on lui fît des funérailles magnifiques. Il mourut l'année suivante, le 1er janvier 1515, loin de son château qu'il aimait



GRAND ESCALIER



CABINET DU ROI HENRI II

se présentèrent au même autel; ils y communièrent ensemble. Le roi promit de ne plus songer au passé; le duc jura d'être obéissant et fidèle à l'avenir. Mais dès ce moment la mort du trop puissant duc de Guise était résolue. Il s'agissait avant tout de trouver un brave serviteur dont le cœur fût résolu, le bras fort, et le zèle aveugle. Henri III jeta les yeux sur Crillon, colonel de son régiment des gardes. Crillon haïssait le duc de Guise; toutefois, en apprenant à quelle épreuve Henri voulait mettre son dévouement : « Sire, dit-il,

tant. François Ier, son successeur, parut souvent à Blois, mais, d'humeur changeante, il fit à peine quelques séjours passagers au château, où mourut en 1524 la reine Claude, sa femme, à l'âge de vingt-cinq ans. En 1536, le contrat de mariage de Madeleine de France avec Jacques V, roi d'Écosse, fut signé à Blois. En 1556, Henri II jura à Blois, entre les mains du comte de Sallain, envoyé de Charles-Quint, la trêve de cinq ans dite *Paix de Vaucelles*, entre lui, l'empereur et Philippe II son fils. Au mois de décembre 1562 eut lieu la célèbre bataille de Dreux et la défaite des protestants. Le prince de Condé, leur chef, fut pris et conduit au château de Blois, d'où on l'envoya plus tard à celui d'Onzain, qui lui fut assigné pour prison.

En 1588, Henri III convoqua les états généraux du royaume à Blois pour porter remède aux maux qui affligeaient la nation. Le prince avait fait semblant de se réconcilier avec le duc de Guise, chef du parti de la Ligue. Tous deux, en signe d'oubli du passé,



PLAFOND DE LA CHAMBRE DU ROI HENRI II

je suis bon serviteur de Votre Majesté; qu'elle m'ordonne de me couper la gorge avec le duc de Guise, je suis prêt à obéir ; mais que je serve de bourreau et d'assassin, c'est ce qui ne convient ni à un soldat ni à un gentilhomme ». Cette franchise ne déplut pas au roi, mais le refus l'embarrassa, sans toutefois lui laisser d'inquiétude. Crillon promit le secret. Henri s'adressa alors à Loignac, premier gentilhomme de la Chambre. Loignac accepta et répondit des moyens d'exécution.

C'était le 21 décembre. Henri fixa au vendredi 23 le jour de sa vengeance. Il devait ce jour-là aller en pèlerinage à Notre-Dame-de-Cléry.

La veille au soir, il fit prier le duc et le cardinal de Guise, l'archevêque de Lyon et quelques autres seigneurs, de se trouver à six heures du matin à son cabinet, parce qu'il voulait, avant son départ, tenir conseil et



PLAFOND DE L'ORATOIRE
DE LA REINE CATHERINE DE MÉDICIS



expédier quelques affaires pressantes. Comme le duc de Guise était dans la chambre du Conseil avec le cardinal son frère, les cardinaux de Gondi et de Vendôme, les maréchaux d'Aumont et de Retz, Rambouillet, MM. de Marillac et Petremol, etc. Revol ouvrit la porte de la chambre du roi et dit à Guise que Sa Majesté le demandait dans son cabinet vieux. Guise traverse la chambre et, comme il s'approchait du passage qui conduisait au cabinet, inquiet de se voir suivi, il s'arrête, et prenant, par un geste d'hésitation, sa barbe avec la main droite, il se retourne à demi.

En ce moment, Monséry, qui se trouvait près de la cheminée, le saisit au bras et lui porte à la gorge un coup de poignard.

« Mes amis! mes amis! trahison! » s'écrie Guise. Aussitôt Des Effrénats se jette à ses jambes et Sainte-Malines le frappe derrière la tête. Malgré ses blessures, Guise peut encore renverser un des assassins d'un coup de drageoir qu'il tenait à la main, et bien qu'il eût son épée engagée dans son manteau et les jambes saisies, il ne laisse pas, tant il était fort, d'entraîner ses meurtriers d'un bout de la chambre à l'autre. « Il marchait, dit de Thou, les bras tendus, les yeux éteints, la bouche ouverte et comme déjà mort. » Poussé par Loignac, il tombe au pied du lit du roi en criant :

« Mon Dieu! miséricorde! »



PANNEAUX DU CABINET DU ROI HENRI II

Ce furent ses dernières paroles. Lorsqu'il apprend que c'en est fait de Guise, Henri III hausse la portière de son cabinet, et, après s'être assuré que son ennemi est bien mort, il sort pour contempler sa victime. Il lui donne un coup de pied au visage : « Mon Dieu qu'il est grand ! s'écria-t-il. Il paraît encore plus grand mort que vivant. » Et il le poussa de nouveau du pied.

Le lendemain, le cardinal de Guise fut également assassiné.

Les corps des deux frères furent brûlés et leurs cendres jetées dans la Loire.

En apprenant l'assassinat du duc de Guise, Catherine, qui était depuis longtemps déjà au lit clouée par la goutte, demanda à son fils s'il avait prévu les suites de ce coup de hardiesse, et sur la réponse du roi qu'il avait pourvu à tout : « C'est bien coupé, ajouta-t-elle, mais il faut à présent coudre : activité et vigueur, voilà ce qu'il vous faut, » et elle retomba, affaissée par les souffrances. Douze jours après, elle succomba dans une des salles du château de Blois.



Après ces événements tragiques, le château de Blois servit de prison à Marie de Médicis, mère de Louis XIII. Gaston d'Orléans y fut exilé à son tour. On lui doit la reconstruction d'un des principaux corps de bâtiments du château.

Louis XIV passa à Blois, accompagné de la reine mère et de Mlle de Montpensier, pour se rendre à Saint-Jean-de-Luz, où il devait épouser l'infante d'Espagne. Ce fut pendant le court séjour de Louis XIV à Blois qu'il dut

voir pour la première fois Mlle de la Vallière, dont la mère s'était mariée en secondes noces à M. de Saint-Rémy, premier maître d'hôtel de Gaston.

Le roi s'arrêta encore au château à son retour.

En 1668, Louis XIV, revenant de Chambord, donna une fête somptueuse au château de Blois. Ce fut la dernière visite de la royauté.

Pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI, le château fut confié à des gouverneurs, qui ne daignaient même pas en faire leur résidence.

En 93, tous les emblèmes de la royauté qui décoraient le château furent détruits, le buste de Gaston décapité, les groupes de Guillain, qui décoraient la façade de Mansart, abattus; la statue de Louis XII elle-même ne trouva pas grâce devant la fureur populaire. Cependant, le château, qui avait déjà été transformé en caserne, devient la propriété du Domaine : le pavillon de la reine Anne est destiné au magasin des subsistances militaires, la tour de l'observatoire sert de poudrière.

En 1833, l'administration municipale décida d'établir au château un quartier d'infanterie, assez vaste pour contenir un régiment tout entier.

En 1841, la création, par M. le comte Duchâtel, grand amateur d'art, d'une commission des monuments historiques, vint complètement changer les choses de face. Sur le rapport du correspondant à Blois, le château fut immédiatement classé, en première ligne, parmi les monuments civils dont la restauration devait être entreprise. Commencés le 1er septembre 1845, les travaux pour la restauration de l'aile de François 1er furent terminés au mois de janvier 1848. L'administration municipale fondait, en 1852, un musée dans les combles de l'aile de François 1er. Après la restauration de l'aile de Louis XII, ce musée y a été transféré en 1859. En 1860, le conseil municipal de Blois faisait hommage au prince impérial de l'ancienne demeure des Valois, et le conseil général de Loir-et-Cher émettait le vœu d'y adjoindre les trois magnifiques forêts qui en dépendaient jadis, afin de reconstituer en partie le domaine des comtes de Blois. Le 23 février 1861, l'empereur acceptait, pour son fils, l'hommage du château, qui toutefois ne devait être remis qu'après sa restauration complète. Une condition importante restait à remplir : la construction d'une caserne afin de pouvoir livrer le monument tout entier au donataire. La caserne fut construite. Pendant l'hiver de 1871, les salles du château servirent aux ambulances de l'armée. Les habitants y donnèrent la preuve du plus généreux dévouement.



PORTE DE LA SALLE DES GARDES
DE LA REINE CATHERINE DE MÉDICIS

Le château de Blois, actuellement dépouillé de tout l'appareil militaire des constructions féodales, est l'un des monuments civils les plus intéressants de la France entière. C'était autrefois un vaste quadrilatère, qui couvrait toute la surface du plateau triangulaire, isolé par une tranchée faite de main d'homme du reste de la colline.

Une série de tours rondes flanquait ses murailles; à l'extrémité occidentale, l'une d'elles, de proportions plus considérables, constituait le donjon; à l'angle nord-est, les bâtiments où le comte faisait rendre la justice; en face, la chapelle de Saint-

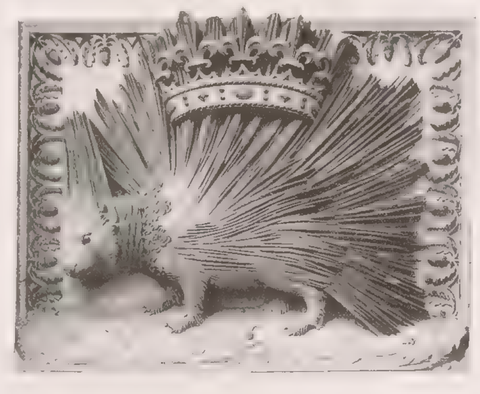


EMBLÈMES
DANS LES ARMOIRIES
DES ROIS
LOUIS XII,
HENRI II
ET
DE LA REINE
ANNE
DE BRETAGNE



Calais. L'édifice était assez important pour que Froissart, qui y vint plusieurs fois, ait pu le trouver « bel, grand, fort et plantureux, et des plus beaux du royaume de France ». De nos jours, les constructions forment un quadrilatère légèrement irrégulier dont le front, donnant sur une petite place, est tourné vers l'est.

Le corps de logis situé de ce côté est appelé aile de Louis XII, parce qu'il fut entrepris par ce prince, probablement avant son élévation au trône, et terminé sous son règne en 1501. Au-dessus de la petite porte du château est sculpté le porc-épic, emblème de Louis XII. Au-dessus de la porte cochère, une large niche renferme la statue équestre du même roi, imitation moderne de l'ancienne. Entre les fenêtres, extérieurement et intérieurement, la brique forme des dessins. Des lucarnes ornent la base du comble. Une galerie s'ouvre sur la cour par des arcades sculptées. Le style employé est celui de la dernière époque ogivale. L'aile droite ou du nord, dite aile de François Ier, fut élevée par ce prince de 1516 à 1525 environ.



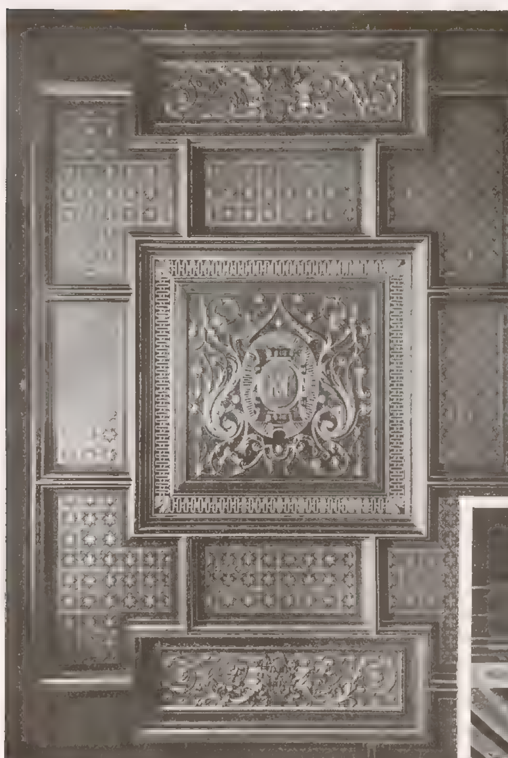
Le style de la Renaissance s'y montre dans tout son éclat; on remarque surtout les fenêtres extérieures, encadrées par des arcs profonds en anse de panier, les élégantes bretèches, le grand escalier dont la révolution est marquée sur la cour par de larges baies rampantes, et les corniches dont le type très caractéristique rappelle celui des hôtels de ville d'Orléans et de Beaugency. François Ier laissa subsister, en la transformant extérieurement, une des tours de la vieille forteresse, dont les cachots voûtés continuèrent à servir de prison; il conserva également sur la face ouest les bâtiments antérieurs à Louis XII connus sous le nom de Perche aux Bretons, démolis plus tard par Gaston d'Orléans, et, entre l'aile nouvelle et l'aile Louis XII, la grande salle de justice, du XIIIe siècle, dite salle des États depuis qu'y furent tenus les états généraux de 1576 et 1588.

La salle des États, longue de 30 mètres sur 18, est voûtée en bois et divisée en deux nefs égales par une épine de cinq colonnes qui relie de grandes arcades en ogive. On ne pénètre pas sans une certaine émotion curieuse dans cette vaste salle, qui a contenu dans ses murs tous les acteurs principaux du drame sanglant de la Ligue.

On cherche de suite sur la muraille du fond la trace encore apparente de ce petit escalier de bois par lequel Henri III descendait de ses appartements.

C'est au centre de la salle, entre le troisième et le quatrième pilier, qu'était dressée l'estrade élevée de trois marches et surmontée d'un grand dais où était placé le fauteuil du roi, entre ceux de Catherine de Médicis et de la reine Louise.

Les capitaines des gardes et les deux cents gentilshommes de la maison du roi, avec leurs haches ou



PLAFOND DU CABINET DU ROI HENRI II

mais qui présageaient la catastrophe qu'une autre partie du château devait voir s'accomplir deux mois plus tard.

En face de l'aile de François Ier, il reste quelques salles bâties par Louis XII, ou par son père, Charles d'Orléans, et notamment la nef de la *chapelle*, dédiée à saint Calais, qui fait l'admiration des connaisseurs pour la pureté de ses profils et de ses belles nervures.

Cette chapelle a vu nombre de choses illustres, entre autres la paix jurée entre Louis XII et l'empereur Maximilien, les fiançailles d'Isabelle de France avec don Carlos, fils de Philippe II, celles de Henri IV avec Marguerite de Valois, la proclamation du traité d'alliance entre Charles IX et Elisabeth d'Angleterre, le corps de Catherine de Médicis déposé et comme oublié dans un coin, sans qu'on en fît, dit l'Estoile, plus de compte que d'une chèvre morte, etc....



leurs becs-de-corbin, se tenaient debout sur cette estrade derrière le fauteuil royal.

Des tribunes avaient été ménagées pour les ambassadeurs et les dames de la Cour.

Les murailles étaient tendues de tapisseries à personnages, rehaussées de riches galons, et les piliers étaient entourés de tapis de velours vert semé de fleurs de lis d'or.

L'homme sur qui se concentrait l'intérêt de la réunion, le duc de Guise, en sa qualité de grand maître de la maison du roi, occupait au bas de l'estrade un siège à bras sans dossier, couvert de velours violet.

C'est de là qu'il entendit, pâlissant et la rage au cœur, le discours dans lequel Henri III déclarait atteints et convaincus du crime de lèse-majesté ceux de ses sujets qui n'abandonneraient pas immédiatement la Ligue : paroles hardies que Guise eut le crédit de faire effacer dans le discours imprimé,

Au fond de la cour est le *palais* ou *aile de Gaston,* une des belles œuvres de François Mansart, mais à laquelle le voisinage des constructions de François Ier et de Louis XII fait perdre une partie de sa valeur. On y remarque le majestueux escalier abrité par une coupole et dont la décoration est restée inachevée.

Le château de Blois, restauré par les architectes Duban, de la Morandière et de Baudot, renferme actuellement le musée dans l'aile de Louis XII et la bibliothèque publique dans l'aile de Gaston. Les principaux peintres représentés dans le musée sont Lucas Giordano, le Guerchin, le Guide et Carlo Maratti pour l'école italienne; Boucher, le Bourguignon, Philippe de Champagne, Clouet, A. Coypel, N. Mignard, Ch. Parrocel, J. Mosnier (peintre blésois du XVIIe siècle), pour l'école française; Breughel de Velours, Netscher, Terburg, pour l'école flamande; Reynolds, pour l'école anglaise. Dans l'aile de François Ier, quelques pièces ont été rétablies telles qu'elles étaient sous François Ier et Henri III, notamment celle où se passa le drame qui domine tous les souvenirs du château de Blois : l'assassinat du duc de Guise.

Hors du château et séparé de l'aile de François Ier par la place Saint-Vincent (aujourd'hui place Victor-Hugo) est un pavillon fort élégant dit *Bain de la Reine*, de même style que l'aile de Louis XII, et qu'Anne de Bretagne se fit construire pour vaquer à ses exercices de piété pendant les époques de retraite.



STATUE DU ROI LOUIS XII

CHAUMONT



Le château de Chaumont, tel qu'il nous est parvenu, est une construction du xve siècle.

Il fut élevé par Charles d'Amboise sur les ruines d'une forteresse plus ancienne, rasée par ordre de Louis XI, construite elle-même vers 1159 sur les débris d'un château fort détruit par Thibaut V, comte de Blois et de Champagne. Charles



d'Amboise conserva au nouveau château la forme d'un rectangle flanqué de tours, mais, contrairement à l'usage, la tour principale, celle qu'on appelait le donjon, ne fut pas placée au centre. Le corps de logis, aujourd'hui détruit, et qui dominait la Loire, présentait seul quelques ornements du genre gothique fleuri. La jolie galerie qui forme le fond de la cour est, ainsi que l'escalier, postérieure de près d'un demi-siècle aux constructions de Charles d'Amboise. Elle est l'œuvre de son fils, le maréchal de Chaumont. Le fils de celui-ci ayant été tué à la bataille de Pavie, les vastes domaines de la famille d'Amboise passèrent à Antoinette d'Amboise, mariée à Jean de La Rochefoucauld, de la branche de Barbezieux. Antoinette vendit Chaumont à la reine Catherine de Médicis pour la somme de cent vingt mille livres : l'acte de vente est du 31 mars 1550. Le roi Henri II aimait la résidence de Chaumont; il y séjournait volontiers avec la reine son épouse. Mais la jalousie de la princesse italienne y souffrait cruellement du voisinage de Chenonceaux où habitait Diane de Poitiers. Aussi, dès que Henri II eut rendu le dernier soupir, Catherine échangea-t-elle Chaumont contre Chenonceaux avec la duchesse de Valentinois. Au décès de celle-ci, la terre de Chaumont passa aux mains de l'aînée de ses filles, Françoise de Brézé, duchesse douairière de Bouillon, veuve de Robert de La Marck, petit-fils du fameux Sanglier des Ardennes, maréchal de France, prince de Sedan et quatrième duc de Bouillon. La mère de ce Robert de La Marck était la nièce du cardinal Georges d'Amboise. Le château et le domaine de Chaumont restèrent à peine trente-quatre



ans dans cette famille ; ils furent vendus à Jean Largentier, financier riche et fastueux, qui eut le sort de tant d'autres parvenus enrichis dans la manutention des finances de l'État. Chaumont, en vertu du retrait lignager, fut retiré de la possession de Jean Largentier par Scipion Sardini, autre aventurier, venu d'Italie à la suite de Catherine de Médicis, mari d'Isabeau de La Tour, demoiselle de Limeuil. Plus tard, Chaumont échut par alliance aux seigneurs de Ruffignac en Périgord, famille alliée à celle Du Vassal et à la maison de Gontaut. Le duc de Beauvilliers l'acheta en 1699. Tout le monde connaît le noble caractère du duc de Beauvilliers, qui fut gouverneur du Duc de Bourgogne, partageant avec Fénelon l'honneur de cette éducation si justement célèbre. De son mariage avec la fille de Colbert, il eut huit filles, dont sept se firent religieuses. La huitième épousa Louis de Rochechouart, duc de Mortemart, prince de Tonnay-Charente, auquel elle apporta le domaine princier de Chaumont. Il devint successivement la propriété de Nicolas Bertin de Vaugyen, conseiller au Parlement de Paris en 1740. En 1808, le fils de M. Leray hérita des biens paternels, mais il habita peu Chaumont. D'aventureuses entreprises l'éloignèrent de son héritage, et, séduit par les idées de Franklin, ami de son père et visiteur de Chaumont, il passa en Amérique pour y fonder une colonie sur les bords de l'Ohio. Cette tentative n'eut aucun succès. En 1810, le château de Catherine de Médicis, des cardinaux d'Amboise et de tant d'illustres représentants de la *race de Mars*, des turbulents chevaliers du moyen âge, après quelques années d'un silence trop long pour l'histoire, servit de résidence à une femme spirituelle dont le génie exerça une espèce d'entraînement, l'auteur de *Corinne*, Mme de Staël, fille du fameux ministre Necker, qui était parente et amie de la famille Leray. Nul doute que Mme de Staël n'ait écrit quelques-unes de ses meilleures pages à Chaumont, en présence de cette nature calme et souriante. Elle quitta cette délicieuse retraite à l'arrivée de M. Leray fils, revenant d'Amérique, où il avait essayé vainement de réaliser ses plans de colonisation. Cette femme célèbre mourut à Paris en 1817. Son portrait par Gérard est ci-après. A la famille Leray succéda celle de M. Etchegoyen, qui s'occupait surtout de culture. Puis vint le comte d'Aramon, dont la veuve épousa le vicomte Walsh, et ce furent des jours de restauration pour le château des d'Amboise. Enfin, Chaumont fut acheté par Mlle Say, au moment de son mariage avec le prince de Broglie. En dehors des souvenirs, le château de Chaumont séduit toujours, par sa position pittoresque et le style de l'architecture, le touriste, le peintre et le littérateur. L'imagination y trouve un des rares édifices qui captivent le





regard, appellent l'attention et font naître la rêverie. La vue en est ravissante de la rive droite de la Loire. Le coteau qui domine le monument, et qui lui a donné son nom, est extrêmement escarpé. On peut le gravir au moyen d'un escalier creusé dans le roc en faisant une station sur une petite plate-forme qui sert d'emplacement à l'église du village. L'aspect extérieur du manoir, quand on est au pied des murs, rappelle encore la sévérité d'une forteresse ; l'architecture, cependant, quoique vigoureuse, n'est pas dépourvue d'élégance.

Les bâtiments qui environnent la cour d'honneur portent tous les caractères de l'architecture française qui précéda immédiatement la Renaissance. Un corps de logis, flanqué de deux tours qui commandaient la Loire, a été démoli, il y a un siècle et demi, par Bertin de Vaugyen : il est remplacé par une esplanade d'où la vue embrasse un immense et magnifique panorama.

Le château, en plan, ne forme pas un quadrilatère parfait, mais il se déploie vers la Loire en forme d'éventail. A l'extrémité de chacune des branches, se massent deux grosses tours, et la base, qui a la forme d'un pan coupé, est gardée par deux autres un peu moindres, entre lesquelles s'ouvre la porte d'entrée. De là, on peut embrasser d'un coup d'œil les quatre tours du château : à gauche, celle dite d'Amboise, du nom de son constructeur; à droite, celle de Catherine de Médicis, avec ses signes cabalistiques sur les créneaux. De là, disent les mémoires du temps, cette reine superstitieuse pouvait contempler les astres et se livrer à toutes les recherches de l'astrologie. C'est dans cette tour qu'elle prit part à une scène magique dont le souvenir a été conservé par l'histoire. A peine son mari venait-il de descendre prématurément dans la tombe, qu'elle voit l'aîné de ses fils, François II, prince débile, pencher vers la mort, en proie à une maladie dont les symptômes sont effrayants. Le visage du jeune roi est livide et taché de pustules ardentes. La flamme de son regard est éteinte. Ce malheureux prince, après quelques mois de règne, n'a même plus la force de sourire à sa gracieuse compagne, Marie Stuart. Son esprit s'engourdit en même temps que son sang appauvri se glace. Émue, comme l'est toujours une mère devant la perspective d'une catastrophe prochaine, la reine régente eut recours à l'astrologie. Tandis que le jeune prince restait à Blois, elle alla s'enfermer à Chaumont avec le trop fameux Ruggieri. L'astrologue avait fait ses préparatifs dans une vaste salle, où l'on découvrait, disposés avec un désordre qui n'avait peut-être pas été laissé au hasard, des squelettes d'animaux, des minéraux, des paquets d'herbes sèches, des instruments de forme bizarre, etc., enfin tout l'attirail de la sorcellerie. L'astrologue montra d'abord à la reine quatre thèmes de nativité, dressés d'après ses ordres, et qui étaient ceux de ses quatre fils. Ces princes, d'après les oracles de l'astrologie, étaient destinés à mourir de mort violente, à descendre dans la tombe sans laisser de postérité ; tous quatre devaient ceindre leur front d'une couronne royale.

Ces tristes révélations firent l'impression la plus douloureuse sur l'esprit de la reine, et cette visite fut, à ce qu'il paraît, la dernière qu'elle fit au château de Chaumont. Peu de temps après, elle en fit l'échange.



LA CHAMBRE ROYALE

Sur les tours du château et sur les murs qui les réunissent, se déploie un cordon sculpté, encadrant alternativement une montagne, dont le sommet laisse échapper des flammes et deux C adossés : ƆC. On a discuté pour établir la signification précise de ces signes. Dans cette montagne enflammée, il est bien difficile de ne pas voir une claire allusion au nom de *Chaumont*, montagne chaude.

LA SALLE DU CONSEIL

Quant aux C, ce sont les initiales du nom de Charles de Chaumont, constructeur du château.

Du pont-levis qui précède l'entrée, on peut admirer la belle porte de chêne où sont sculptés les douze apôtres et le médaillon de pierre qui la surmonte. On y voit les initiales de Louis XII et d'Anne de Bretagne, l'L sur un semé de fleurs de lis, et l'A au milieu des hermines de Bretagne. Les deux tours voisines présentent, d'une part les armes et le chapeau du cardinal Georges d'Amboise, et de l'autre les armes de son neveu Charles, palé d'or et de gueules de six pièces, avec des sauvages nus pour supports. A l'intérieur, MM. d'Aramon et Walsh ont accompli, à Chaumont, d'intelligentes restaurations. Le xve siècle revit dans ces vastes salles, où l'artiste et l'historien peuvent évoquer, à leur gré, tous les hôtes illustres qui les ont traversées : Charles d'Amboise, le maréchal de Chaumont, Louis XII et son ministre, Catherine et son astrologue, Diane de Poitiers et la belle Limeuil, Marie de Médicis, Philippe V. La partie habitée a été mise en harmonie avec la partie historique, le château moderne avec le musée.

Un magnifique salon, où l'on a trouvé le moyen de concilier nos besoins de confortable avec le respect des traditions historiques, sert de transition de l'une à l'autre. Le salon est tendu en étoffe pourpre, encadrée de guirlandes, de chardons, ornement qu'on retrouve en plusieurs endroits du château et qui rappelle très probablement l'ordre de N.-D. du Chardon, fondé en 1370 par le duc de Bourbon, Louis XII, et qui était l'ordre de la maison de Bourbon à laquelle Charles d'Amboise tenait par sa grand'mère, Jacquette de Beaujeu.

Le prince et la princesse de Broglie passent une grande partie de l'année à Chaumont, qu'ils habitent royalement et où ils pratiquent la plus large hospitalité.



LA CHAMBRE A COUCHER DE RUGGIERI



ANNE-LOUISE-GERMAINE NECKER
BARONNE DE STAËL
1766-1817
Par Gérard

Collection du Prince de Broglie

CHEVERNY



Le magnifique château de Cheverny, de la dernière Renaissance, situé à trois lieues de Blois, dans la Sologne, est entouré d'un très beau parc, flanqué de pavillons, décoré de sculptures, de bustes antiques et couronné de dômes.

Au rez-de-chaussée on remarque une galerie bien restaurée ornée de peintures (*Vie de don Quichotte*); à côté se trouve la salle à manger, qui est très belle, toute tendue de cuir, avec cheminée et dressoir du temps de Henri IV.

La salle des gardes est au premier étage : on l'a conservée dans son état primitif; elle est décorée d'armures, de peintures, de lambris, d'une très belle tapisserie (*l'Enlèvement d'Hélène*), etc.

Dans la chambre du roi, on remarque de très belles peintures représentant l'histoire de Persée et celle de Théogène et Chariclée : il y a aussi des tapisseries et des vieux meubles. Un bel escalier en pierre sculptée conduit au premier étage.



On voit, dans la chapelle, l'épitaphe sur marbre noir du chancelier Hurault et des inscriptions en vers français, provenant de la chapelle Saint-Calais du château de Blois.

Un aveu du XIVe siècle nous apprend, qu'en 1315, Robert le Mareschau et, après lui, Henri son fils, tenaient du comte de Blois leur « hebergement de Cheverny », c'est-à-dire une simple maison de campagne avec une sorte de garenne.

Plus tard Cheverny passa à la famille Hurault, originaire de Bretagne, établie depuis la fin du XIVe siècle dans le Blaisois. Jean Hurault, premier du nom, suivit le duc de Bretagne Jean II dans ses guerres contre le roi de France; Philippe Hurault, son fils, vint le premier en France avec Charles de Blois, dont il fut l'un des plus fidèles partisans, et périt à ses côtés à la bataille d'Auray, le 29 septembre 1364. Il figure dans plusieurs actes du temps comme seigneur de la Grange, Chiverny, Vibraye et Hurial. Philippe Hurault laissait deux fils : l'aîné mourut sans postérité; le second laissa un fils, Jean III,

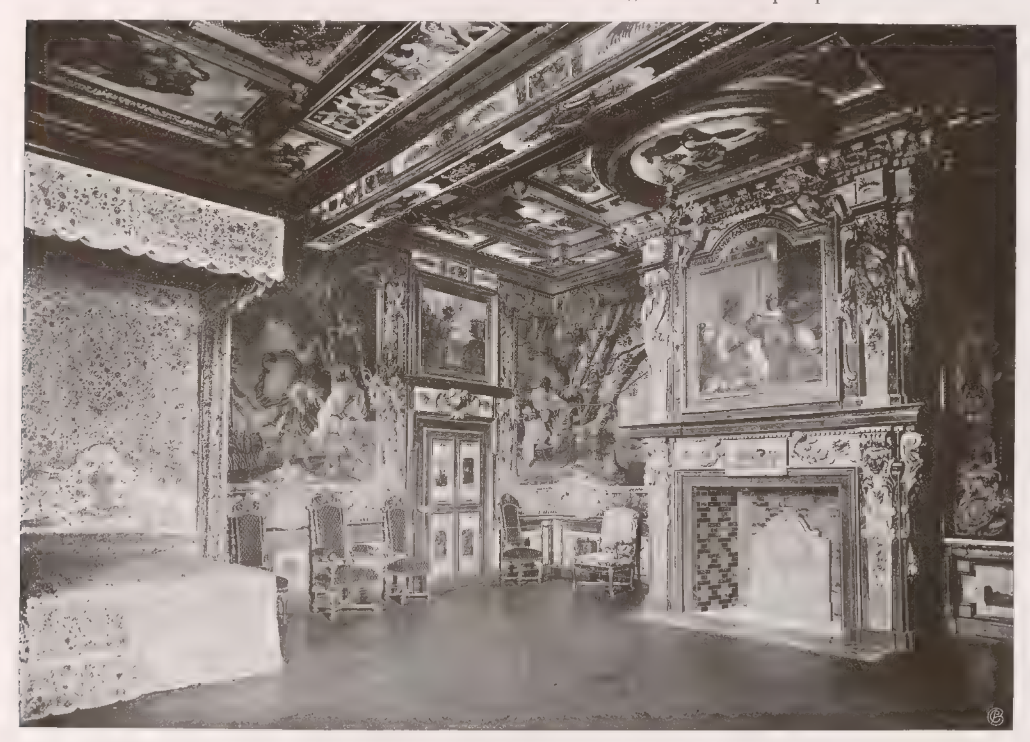

MALLE DE VOYAGE DU ROI HENRI IV

qui épousa Jeannette Thierry, dont il eut deux fils.

Le cadet, Raoul, fut le chef de la branche des Hurault, seigneurs de Cheverny. Lui-même eut trois fils. L'aîné, Jacques, servit d'abord Charles de France, duc de Guyenne, et après lui le roi Louis XI, son frère.

Il acheta, de Jean de Suze, la seigneurie du Pressoir en Cheverny, sur laquelle fut construit le château actuel. Jacques Hurault occupa la charge de trésorier général des guerres, de 1479 à 1482, et fut créé général des finances par Louis XII. De ses sept enfants, l'aîné, Raoul, fut seigneur de Cheverny.

La Cour faisait alors de longs séjours en Blaisois, et Raoul Hurault, ne trouvant plus la maison du Pressoir assez considérable pour un personnage de son rang, fit élever l'ancien château de Cheverny, abattu par son petit-fils un siècle plus tard, et dont il ne reste plus que deux pavillons sans importance enclavés dans les communs actuels. Son fils cadet, Philippe, né après la mort de son père, devint seigneur de Cheverny. Le second des sept enfants de Philippe, Henri, hérita de la seigneurie. Vers 1634, il fit démolir presque entièrement l'ancien


CHAMBRE DU ROI

château et bâtir le grand corps de logis qui a sa façade sur la cour.

De ces sept enfants, deux filles seulement survécurent. La dernière épousa François de Paule de Clermont-Gallerande, marquis de Montglat, grand maître de la garde noble. Ayant racheté la portion qui ne leur appartenait pas, ils se trouvèrent ainsi posséder la totalité de la seigneurie, qui appartint successivement après eux à la comtesse d'Harcourt, à Jean Nicolas Dufort, à Jean Pierre Germain, à MM. Guillot père et fils.

Ces derniers la vendirent en 1825 à Denys Hurault, marquis de Vibraye, descendant en ligne directe de Denys Hurault, quatrième fils de Raoul II.

Le fils du marquis de Vibraye mourut à Paris en 1878, laissant le château de Cheverny à son fils Henri, marquis de Vibraye, marié à sa cousine Mlle Alex Hurault de Vibraye.

Le château de Cheverny est une belle, régulière et magnifique habitation. Son architecture tient, par plusieurs détails, au temps de la Renaissance, et, par l'ordonnance générale, au style qui atteignit son apogée sous Louis XIV. La façade se compose d'une suite de corps de logis et de pavillons.

Sur l'entablement du pavillon central s'ouvre une niche oblongue, qui renferme le buste, en marbre, du fondateur.





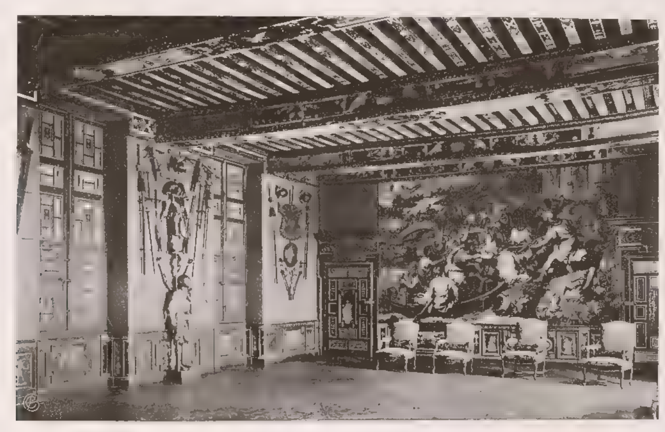
Les pavillons qui s'élèvent à chaque extrémité de l'édifice ont leurs couvertures à l'impériale avec de légers dômes ou lanternes.

Les fenêtres de tout le premier étage de la façade, séparées par des niches semblables à celles du pavillon central, portent des frontons chargés d'ornements très délicatement sculptés, et renferment des bustes antiques de marbre.

Le château fait face à une large et superbe avenue d'une lieue d'étendue. Le parc, dessiné maintenant à l'anglaise et traversé par une rivière, est tout à fait digne du château qu'il enveloppe de ses ombrages.

Les connaisseurs admirent au premier étage un appartement, autrefois réservé pour le roi. Il est formé d'une salle des gardes, d'une chambre à coucher et de plusieurs cabinets. Dans la salle des Gardes, les lambris, les plafonds et les panneaux des fenêtres sont décorés d'arabesques, de fleurs et de devises.

Parmi ces fleurs, on remarque le soleil, avec la légende *Arma gero comitis*, allusion aux armes du comte de Cheverny. La cheminée de cette salle est ornée de cariatides et de statuettes en bois doré, d'un dessin hardi et élégant.



LA SALLE DES GARDES

Sur le manteau de la cheminée, Jean Mosnier, de Blois, a peint différents traits de la fable d'Adonis. Les murs de la salle ont malheureusement perdu leurs tapisseries. M. le marquis de Vibraye a recouvert leur nudité par des trophées d'armes.

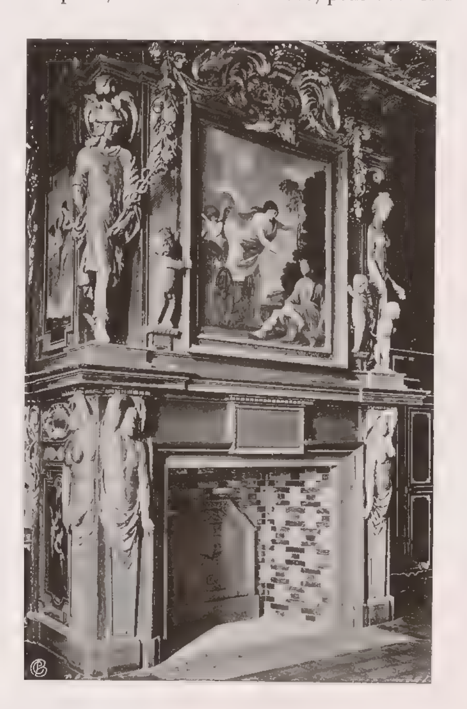


L'ENLÈVEMENT D'HÉLÈNE

A la suite de la salle des Gardes se trouve la *chambre du Roi*. Celle-ci n'a perdu de sa décoration qu'une

imposte de porte où le tableau original qui la décorait a été remplacé par un paysage du XVIIIe siècle.

Cette pièce, extrêmement curieuse, peut donner une



vraie et grande idée de ce qu'était au XVIIe siècle la magnificence décorative de quelques-uns de nos châteaux.

Les peintures du plafond, de la cheminée et des dessus de porte offrent l'histoire de Persée; les lambris inférieurs, celle de Théagène et Chariclée, à laquelle l'artiste n'a pas consacré moins de trente tableaux: deux parties d'une même histoire, puisque Chariclée était fille de rois d'Ethiopie qui descendaient de Persée et d'Andromède.

Le sujet le mieux traité de la première partie est assurément un groupe de petits enfants, peints sur un fond d'or et jouant avec la tête de Méduse. La décoration d'autres salles présentait des scènes tirées du célèbre roman de *l'Astrée*, si à la mode alors, et de l'immortelle histoire de *Don Quichotte*.

Des débris de ces dernières ont été replacées de nos jours dans une petite salle basse du pavillon de gauche.

Les lambris, les plafonds, les volets du château tout entier étaient ainsi ornés de peintures qui ont successivement disparu pendant le siècle dernier.

Les cabinets attenant à la chambre royale offrent encore quelques panneaux où sont peints des fleurs, fruits, feuillages et arabesques.

On voit dans la chambre du Roi un lit d'une époque plus ancienne, qui est celui où mourut, dans le vieux château, le 15 août 1599, le chancelier de Cheverny, et dont il est question dans les Mémoires de son fils, l'abbé de Pont-Levoy. « Arrivant audit Cheverny et trouvant qu'on luy avoit fait changer un vieil lict, pour en remettre un plus beau en sa place, il se fascha contre ma belle-sœur, la comtesse de Cheverny (Isabelle d'Escoubleau de Sourdis) qui avait pensé bien faire, et voulut que l'on remist son vieil lict, avec la vieille tapisserie, en ladite chambre.... » Le chancelier était né au château de Cheverny le 25 mars 1528.

Avant d'être chancelier de France, il avait été chancelier du duc d'Anjou, qui fut depuis roi de Pologne. Il fut aussi chancelier des deux ordres du roi, gouverneur d'Orléans, du pays Chartrain, du Loudunois et du Blésois. En 1577, le roi Henri III érigea en sa faveur la seigneurie de Cheverny en vicomté.

Au mois d'octobre 1578, il fut pourvu en titre d'office de la charge de garde des sceaux, quand le cardinal de Birague, chancelier, s'en fut démis à cause de son extrême vieillesse. Lorsque ce cardinal mourut, au mois de novembre 1583, il fut élevé à la dignité de chancelier, fonction qu'il exerça jusqu'en 1559.

Le possesseur actuel de Cheverny, au rebours de ses devanciers, s'occupe constamment à restituer au château



son ancienne physionomie. Il a cependant détruit la symétrie de l'avenue du parc et comblé les fossés qui environnaient le château et où se voyaient des parterres et des grottes de rocailles. Le château de Cheverny possédait autrefois une loge célèbre représentant une bac-

chanale de la main du Poussin. Les parterres avaient été aussi ornés de figures de pierre dues au ciseau du



PREMIÈRE CÉRÉMONIE DE L'ORDRE DU SAINT-ESPRIT



HYACINTHE RIGAUD, PEINT PAR LUI-MÊME

fécond sculpteur parisien Gilles Guérin. Dans la chapelle qui sert de sépulture aux membres de la famille Hurault sont enterrés les trois cousins : Messire Guy de Laval, époux de Marguerite Hurault, qui mourut à la bataille d'Ivry ; Anne Hurault, baron d'Uriec, tué au siège de Salvagnac le 22 novembre 1586 ; et Louis Hurault de Villeluisant, tué au château de Lassé dans le Maine en 1589.



LE MARQUIS DE VIBRAYE, PAIR DE FRANCE

HERBAULT



RAYMOND Phelypeaux, secrétaire d'État, des héritiers de François de Foyal, maître d'hôtel de François Ier, acheta ce château.

La maison de Phelypeaux est une des plus nobles du Blaisois.

Avant François Ier, il y avait des Phelypeaux dans le ministère et ils n'ont cessé d'y être qu'à la mort de M. le duc de la Vrillière, comte de Saint-Florentin.

M. le comte de Maurepas était un Phelypeaux.



La châtellenie d'Herbault, de laquelle plusieurs autres terres dépendent et qui relève de la juridiction de Blois, appartient aujourd'hui au baron de Pierrebourg.



Le côté architectural est des plus intéressants. Entouré d'eau sur trois de ses faces, il était défendu par d'énormes fossés, et une seconde enceinte qui en faisait une « place forte ».

Les façades, restaurées dans le style Renaissance, ont une grande élégance, et tous les détails, qui lui donnent fort bonne allure, ont été savamment étudiés.

Il est intéressant de suivre les diverses phases de l'architecture dans ces pays du Blaisois et de la Touraine, et de voir ce que la Renaissance y a produit. La présence de la Cour à Blois, l'influence de l'art italien, fortement appuyé par la reine Catherine de Médicis, ont été les causes de ces transformations architecturales que nous admirons encore aujourd'hui.



Les grosses tours massives de la féodalité se sont « élégantisées ». Les fenêtres ont apparu, et les corps de bâtiments massifs et lourds se sont trouvés remplacés par des façades ornées de pierres de taille, surmontées de créneaux ornementés et de sculptures fort bien travaillées.



Bourbon-Busset — La Palice

Vealce

BOURBON-BUSSET



Le château de Busset est dans une des plus belles positions que l'on puisse rencontrer. Il s'élève sur une montagne qui domine tout le bassin de l'Allier et les ondulations de la chaîne du Forez. La porte d'entrée du vieux manoir a été conservée. Elle est en ogive et percée de meurtrières. Une tour carrée dans laquelle était le beffroi la surmonte et sert de clocher à l'église paroissiale, autrefois la chapelle particulière des seigneurs de Busset. Elle est du plus vieux style roman, mais elle a été gravement dégradée.



Il reste encore du château fortifié des tours rondes et carrées de différentes dimensions. La plus élevée s'appelle la *tour de Riom*.

A l'intérieur, il existe encore d'anciens escaliers, plusieurs portes ogivales, des souterrains solidement voûtés, des salles du XVe siècle, et des peintures gothiques représentant des sujets religieux, accompagnés de devises.

C'est tout à la fois un château féodal par ses constructions et une splendide habitation de campagne pour sa décoration intérieure. Mais les vues magnifiques dont on jouit des terrasses du château de Busset en rendent le séjour bien attrayant. A l'orient se déploient les riches plaines de la Limagne, au milieu desquelles se jouent et s'entrelacent, comme des rubans étincelants, la Dore et l'Allier.

On distingue même la cathédrale de Clermont. Le pic de Sancy et le Puy-de-Dôme se découpent dans le lointain.

A l'ouest, la vue n'est pas moins agréable : on a devant

soi toute la montagne bourbonnaise.



Ce château a été habité depuis le XV[e] siècle par la famille de Bourbon-Busset, si dignement représentée de nos jours par le comte de Bourbon-Busset, qui en a fait une demeure des plus somptueuses.

Au XIV[e] siècle, Busset avait pour seigneur Guillaume de Vichy; il fut présent à l'acte d'hommage rendu par Béraud Dauphin à l'abbaye de Cluny, pour Chillat, dépendant de l'abbaye de Mercœur. Marade de Vichy, dame de Busset, de Puizagut et de Saint-Priest, épousa Morinot de Touzel. Lionet, seigneur de Busset, rendit foi et hommage de la terre à Marie de Berry, le 14 juin 1425. Busset a passé à la maison d'Allègre, et de là à celle de Bourbon par le mariage de Marguerite d'Allègre, fille de Bertrand d'Allègre, seigneur de Busset et de Vendat, et d'Isabelle de Levy de Ventadour-Couzon, veuve de Claude de Lenoncourt, avec Pierre de Bourbon, fils de Louis de Bourbon, évêque de Liége, lui-même fils de Charles I[er], duc de Bourbon. Louis s'était marié en Allemagne sans le consentement du roi et de Pierre II, duc de Bourbon, son frère, avec Catherine d'Egmont, duchesse de Gueldre. Trois enfants étaient issus de cette union, qui furent pendant longtemps regardés comme bâtards. Comme on avait cessé de leur donner le titre de *cousins du Roi*, un brevet leur fut accordé en 1661 par Louis XIV, qui les autorisa à prendre ce titre comme leur appartenant de droit.



PORTE D'ENTRÉE (STYLE ROMAN)

LA PALICE



Suivant les traditions locales, l'origine de La Palice serait un établissement romain : toutefois, les documents authentiques ne remontent qu'au commencement du XIIIe siècle.

Le château et la seigneurie de La Palice appartenaient en 1230 à Roger de La Palice, damoiseau, et à Jacques de Chabannes, chevalier, seigneur de Charluz.



Il est établi par la date d'une lettre, adressée au comte de Dammartin, que le roi Charles VII se trouvait au château de La Palice le 4 octobre 1456. Geoffroy de Chabannes y vivait alors; il mourut en 1497.

Son fils, Jacques de Chabannes, deuxième du nom, chevalier renommé, grand maître, puis maréchal de France, l'un des plus célèbres capitaines de son temps, a été plus particulièrement illustré sous le nom de La Palice.

Il augmenta le château en le reliant du côté de la ville à la chapelle.

Les magnifiques plafonds à caissons dorés, ainsi que les poutrelles peintes de fines arabesques, que l'on y remarque encore, témoignent de son goût pour les arts. Les écussons de sa seconde femme, Marie de Melun, veuve de Jean de Bruges, prince de Steenhuyse, sont sculptés sur toute la façade.

C'est du château de La Palice, en 1523, que s'accomplit la fuite du connétable de Bourbon, l'un des événements les plus émouvants du règne de François Ier.

Le maréchal de Chabannes mourut en la bataille devant Pavie 24 (février 1525). Marie de Melun, veuve du maréchal, lui fit ériger un superbe mausolée en marbre blanc.

Le prince de Rohan-Soubise vendit la terre et le château de La Palice, le 14 mars 1715, à messire Jules Brunet d'Evry, conseiller du roi, intendant des finances, en faveur duquel, par lettres-patentes du roi, en 1724, les seigneuries et terres de La Palice, Montmorillon, les Bouchaines et Droiturier furent érigées en marquisat, sous la dénomination de marquisat de La Palice.

M. d'Evry vendit, en 1731, le château et la terre de La Palice à François-Antoine de Chabannes, comte de Chabannes-Pionsat. Le comte de Chabannes laissa par testament le château et la terre de La Palice à son neveu, Jean-Baptiste de Chabannes, marquis d'Apchon, maréchal des camps et armées du roi. Il mourut en 1781. Le dernier rejeton de la branche ayant adopté le fils de Jacques-Charles, comte de Chabannes, Jean-Frédéric, devenu marquis, comte de Rochefort, seigneur de Madic, colonel du régiment Royal-Piémont, celui-ci hérita ainsi du château de La Palice et émigra en 1790 pour en reprendre possession, lors de la rentrée de l'émigration (1802).

Le château et la chapelle de La Palice, ayant été utilisés pour le logement des autorités, pour l'installation du tribunal et pour tenir lieu d'église paroissiale, ne furent pas vendus comme les autres biens et lui furent restitués.

Il mourut en 1835. Alors le château, qui n'était plus entouré que d'un enclos très restreint, se trouvait dans un état complet de délabrement. La sous-préfecture, la mairie et l'église paroissiale avaient été construites sur l'emplacement des anciennes dépendances.

Son fils, Hugues-Jean-Jacques-Gilbert-Frédéric, marquis de Chabannes La Palice, général de brigade de cavalerie, ancien écuyer cavalcadour des rois Louis XVIII et Charles X, qui acquit presque tous ses grades dans les grandes guerres de l'Empire, ayant pu racheter des terres autour du château, en a commencé, en 1846, la restauration, qui est poursuivie avec persévérance et grand goût artistique par le marquis actuel.

VEAUCE



LEVÉ sur une roche de gneiss, le château de Veauce est une ancienne forteresse féodale entourée de toutes parts de profondes vallées qui la rendaient inexpugnable à ceux qui auraient tenté de l'attaquer. La partie la plus inaccessible est au sud, du côté de la profonde vallée où coule la petite rivière appelée la Veauce.

L'irrégularité des constructions qui le composent, ses tours et ses deux terrasses lui donnent un aspect hardi et pittoresque.

On ne pouvait arriver au château que par un seul chemin très escarpé : on passait sur un pont-levis et sous une double porte munie d'une herse et d'un assommoir.



On entrait dans une cour irrégulière. Le château se composait d'une enceinte polygonale munie de tours à mâchicoulis et qui se terminait supérieurement par une galerie crénelée faisant communiquer toutes les parties de la forteresse. Il y avait deux tours rondes et deux tours carrées, la plus élevée servant de donjon.

Au-devant du corps de logis se développe une terrasse pour la construction de laquelle une dame Blain-le-Loup s'était ruinée.

On dit que son fils, tête folle et extravagante, voulut faire caracoler un cheval fougueux sur cette terrasse à peine achevée, et que le cheval se précipita dans les fossés, qui sont hérissés de rochers.

Cette étourderie coûta la vie à l'homme et au cheval.

On suppose que le château de Veauce fut construit vers l'an 808; ce n'est qu'en l'an 1080 que les titres nous révèlent son existence et nous apprennent que ce lieu s'appelait alors Velua.

Au XIe siècle, la châtellenie seigneuriale de Veauce ressortissait de la châtellenie baronnale de Chantelle-le-Château.

En 1400, Louis II dit le Bon, duc de Bourbon, érigea la sirerie de Veauce en baronnie. Le 3 mai 1667, messire Nicolas de Buysson vendit la baronnie de Veauce pour le prix de 92000 francs à messire Amable de Blich, seigneur de Laidate. Le château de Veauce n'avait plus alors sa physionomie imposante du XVe siècle, il ne présentait plus que l'aspect de ruines. Amable de Blich tenta de le réparer, mais il s'obéra et finit par se ruiner.

La seigneurie et baronnie de Veauce fut saisie et vendue le 14 décembre 1700, par décret de la sénéchaussée de Bourbonnais, pour le prix de 75000 francs, à messire Michel de Cadier, chevalier, seigneur de Saint-Augustin en Bourbonnais.

Le château appartint successivement à François-Claude de Cadier, son fils, à André de Cadier, à Marie-Amable de Cadier et enfin à messire Charles-Eugène de Cadier, chevalier, baron de Veauce, fils du précédent.

Depuis 1841 jusqu'en 1846, M. le baron de Veauce a fait restaurer son château avec un goût des plus ingénieux.

Il est mort en 1884, laissant cette terre à Charles-Amable, baron de Cadier de Veauce, maire de Vicq, et marié à Mlle de Riberolles, dont il a eu deux filles.

La sœur du baron de Veauce est la vicomtesse de Lignac, qui en premières noces avait épousé le comte de Puységur.



Ancy-le-Franc — Bourbilly
Chaumont-la-Guiche
Bussy-Rabutin — Chastellux
Epoisses — Fontaine-Française
Saint-Fargeau — Sully
Tanlay

ANCY-LE-FRANC



Le château d'Ancy-le-Franc fut commencé en 1546 par Antoine III de Clermont, qui épousa une sœur de Diane de Poitiers.

Sur la façade du midi, au-dessus d'une petite porte de fer, se trouve cette date avec l'inscription : *Soli Deo Gloria*, 1546.

Les plans de Serlio servirent à la construction du château et les dessins du Primatice à sa décoration.

Les travaux furent terminés dans l'espace de cinquante ans, ce qui explique l'unité de style de cette habitation, qui fut vendue en 1694 à Louvois, ministre de Louis XIV, et resta entre les mains de ses descendants jusqu'en 1844, époque à laquelle elle fut rachetée par le marquis de Clermont-Tonnerre, fils du duc, ancien ministre sous la Restauration, et son beau-père le marquis de Clermont-Montoison, dernier descendant de cette branche de Clermont.

Les chiffres qui se voient sous les arcades de la cour intérieure, dite « Cour du Donjon », sont ceux de la famille entrelacés avec ceux de ses alliances.



Les armoiries qui se trouvent au-dessus de la porte d'entrée principale et dans la cour intérieure sont celles des Clermont ainsi que leur devise : *Si omnes ego non.*

Les Clermont sont originaires du Dauphiné. Ils sont

venus se fixer en Bourgogne à la suite du mariage d'Anne de Husson, dernière comtesse de Tonnerre, avec Bernardin de Clermont, père d'Antoine, qui construisit le château et dont le petit-fils, Charles Henry, héritier de sa grande-tante Louise de Clermont, duchesse d'Uzès, fut le premier comte de Tonnerre.

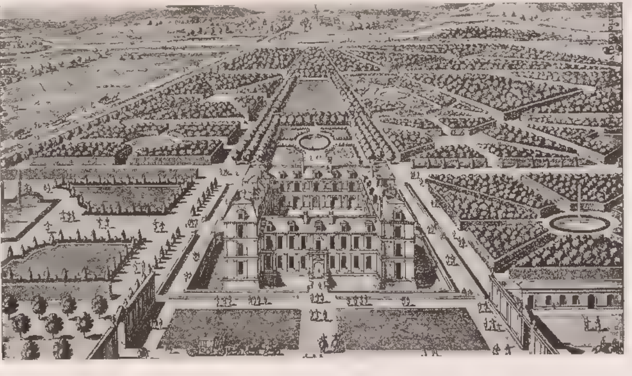


Les comtes de Tonnerre reçurent, au château d'Ancy-le-Franc, les rois Henri IV, Louis XIII et Louis XIV.

Henri III devait s'y arrêter à son retour de Pologne et c'est en prévision de cette visite que fut décorée la salle des Gardes où l'on remarque les écussons de France et de Pologne.

Ce château est ainsi resté dans la famille des Clermont-Tonnerre, représentée si dignement de nos jours par le duc actuel, marié à Mlle de Moustier.

Depuis sa fondation, le château a été modifié : le pont-levis a été supprimé, les fossés comblés en grande partie; quatre fenêtres ont été ajoutées par étage, sur chacune des quatre façades; les anciennes fenêtres ont perdu leurs croisillons en pierre; enfin les pavillons d'angle ont été remaniés.



On entre par la cour d'honneur. En avant et au-dessus de la porte d'entrée, sur laquelle a été replacé l'écusson des Clermont-Tonnerre, deux colonnes cannelées, d'ordre dorique, soutiennent, à l'aide de deux énormes consoles, un large balcon richement orné.

Cette porte franchie, neuf marches conduisent au niveau de la cour intérieure, entourée de galeries analogues à celles des cloîtres. Cette cour est ornée de deux ordres de pilastres composites. Le rez-de-chaussée, rétabli dans son état primitif, est occupé par de grandes salles et des galeries voûtées en pierre; on y remarque la salle des Empereurs romains, ornée des images de ces princes (1578), et, à côté, la chambre de Diane (1578), renfermant des sujets mythologiques (*Jugement de Pâris*, etc.) et des maximes dévotes.

Au premier étage, on visite : la galerie de Pharsale, avec des fresques attribuées à Nicolo dell' Abbate (très beaux groupes de femmes); — le cabinet des Fleurs, décoré d'une copie de Diane de Poitiers en Diane chasseresse; — la chambre du Cardinal, avec un portrait de Richelieu et huit tableaux ovales (*les Sciences et les Lettres*): le plafond de cette pièce, divisé en neuf caissons subdivisés en compartiments, est orné d'arabesques, de médaillons, etc., dans le goût de l'époque de Henri II; - la galerie de Jason et celle de Médée, avec de petits tableaux ovales entourés d'arabesques et représentant des épisodes de la vie de Médée; — la chapelle, située dans le grand pavillon d'angle nord-ouest, vis-à-vis de la grande pièce d'eau du parc, est décorée de peintures du XVIe siècle.

Signalons encore : la salle des Gardes (immense cheminée), la galerie des Sacrifices, le grand salon (chambre où logea Louis XIV), restauré en 1826, et enfin le cabinet du *Pastor Fido*.

Cette petite pièce, décorée d'une belle boiserie en chêne au-dessus de laquelle sont huit tableaux bien conservés dont les sujets sont tirés de la célèbre pastorale de Guarini, est fort intéressante.

BOURBILLY



Le domaine de Bourbilly appartenait jadis à la couronne de France.

Après la mort de Hugues Capet, Henri le Grand, second fils du roi, devint duc indépendant de Bourgogne, et la propriété de Bourbilly lui fut transmise; elle passa naturellement à ses successeurs; mais, en 1144, le duc Hugues III fit un échange avec le comte de Montbard, à qui il céda le domaine d'Époisses et de Bourbilly.

Bernard de Montbard, seigneur d'Epoisses, mourut en 1213; son second fils, Jean de Vignes, hérita de Bourbilly, qui resta fief nouveau d'Époisses; il le transmit à sa fille Haramburge, qui avait épousé Garnier de Tressel, seigneur de Marigny.

En 1320, Bourbilly devint la propriété de Jean du Thil, qui la laissa à sa petite-fille, femme d'Édouard de Savoie, prince de Morée; c'est à cette dernière qu'est due la fondation de la chapelle.





Louis de Savoie, prince de Morée, succéda à sa mère Marguerite; mais peu après, en 1403, il rendit Bourbilly à Pierre de La Trémoïlle. En 1419, Louis de La Trémoïlle, son fils, le céda à son beau-frère, Claude de Montagu,



JEANNE-FRANÇOISE DE RABUTIN
BARONNE DE CHANTAL
1572-1641

seigneur de Conches, dont la famille resta pendant plus de trois siècles propriétaire du domaine.



Claude, qui était le dernier descendant des ducs de Bourgogne, mourut en 1467, laissant pour héritière une fille, Jeanne, mariée à Hugues de Rabutin.

Bourbilly passa successivement à divers membres de cette famille jusqu'en 1575.

A cette époque, il échut à Christophe Rabutin, baron de Chantal, qui, en 1592, épousa Jeanne Fremyot, fille d'un président à mortier du Parlement de Bourgogne, qui dès son enfance se fit remarquer par sa piété.



Devenue veuve très jeune, elle renonça au monde, et, après avoir établi ses enfants, elle entra en 1610 dans l'ordre de la Visitation, fondé à Annecy par saint François de Sales.

Clément XI l'a canonisée en 1767. On l'honore le 21 août.

Elle a laissé des Lettres qui ont été publiées en 1660, 1833, 1860. Son fils, Celse, baron de Chantal, qui devint propriétaire de Bourdilly, fut tué en défendant l'île de Ré contre les Anglais, en 1627. Il était le père de Marie Rabutin, qui épousa le marquis de Sévigné. Le nom de la marquise de Sévigné est resté l'un des plus célèbres parmi ceux du siècle de Louis XIV, l'un des plus glorieux dans l'histoire de la littérature française.

A la mort de cette illustre femme, Bourbilly échut à sa fille Françoise, mariée au marquis de Grignan (1696), qui le transmit elle-même à sa fille Pauline, marquise de Simiane (1704); cette dernière dut le vendre en 1719 à Guy Chartran, seigneur de Saint-Aignan et Rauny, dont les héritiers conservèrent le domaine jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Acquis en 1795 par M. Pomme, Bourbilly fut de nouveau vendu en 1813 et il entra dans la famille qui le possède encore aujourd'hui.

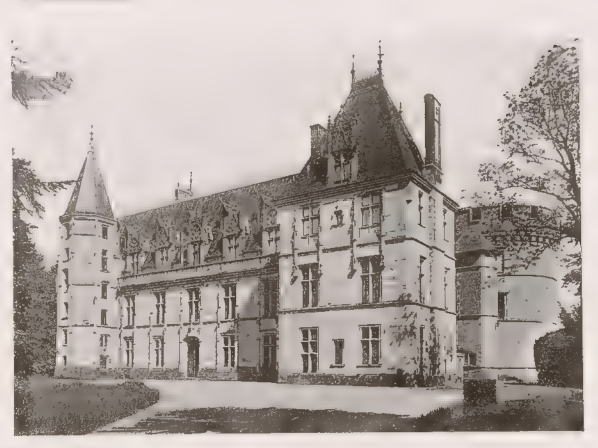
Le comte de Franqueville, qui l'a recueilli le 3 décembre 1850 dans la succession de sa mère, en a entrepris la restauration complète en 1867; les travaux ont été achevés en 1870, et Bourbilly a retrouvé, grâce à son goût éclairé et à sa grande érudition des choses d'architecture, son ancienne splendeur.

CHAUMONT-LA-GUICHE

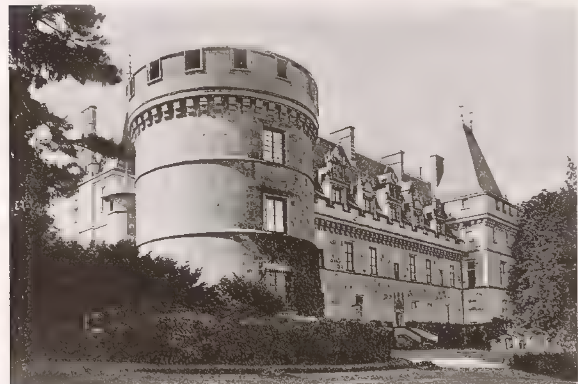


Dans les environs de Saint-Bonnet-de-Joux se trouve le château de Chaumont, qui a donné son nom à d'anciens seigneurs dès le XIIe siècle.

Claude de La Guiche acquit Chaumont en 1425 ; c'était alors une châtellenie avec droit de marché à la porte du château ; Anne de La Guiche porta, par alliance, cette terre dans la maison des Rohan-Guéménée.



Le château actuel a été bâti sous Louis XII et embelli par Louis, duc d'Angoulême, époux d'Henriette de La Guiche, en 1650; la grosse tour, appelée d'Amboise, a été bâtie, en 1505, par Jacques d'Amboise, abbé de Cluny, oncle de Catherine de Chaseron, femme de Pierre de La Guiche, qui fut chambellan de Louis XII. C'est un admirable spécimen de la restauration de la Renaissance, qui est des plus curieux, avec ses grosses tours massives rondes et crénelées et ses détails de sculpture si soignés.



Le corps de logis est d'une architecture élégante et appartient à la dernière période du style ogival; les fenêtres sont divisées en quatre parties par deux meneaux qui se croisent à angle droit, et les lucarnes sont surmontées de pinacles et de pignons ornés de feuillages épanouis.

La grosse tour, couverte d'un toit conique, est couronnée d'une galerie à mâchicoulis et à créneaux.

En dehors du château se trouvent de magnifiques écuries, dignes d'un domaine royal.

Le majestueux escalier à double révolution qui donne accès aux appartements doit être considéré comme un modèle de style.

La balustrade est d'une bien belle exécution.

Au milieu de la façade se trouve une grande statue équestre.

Chaumont appartient aujourd'hui au marquis et à la marquise de La Guiche, qui s'attachent à lui conserver le grand air seigneurial qui lui est si particulier.

C'est réellement un magnifique château, qui a bien sa place parmi les plus beaux de la Bourgogne.



ÉCURIES

BUSSY-RABUTIN

—

'origine du château n'est pas parfaitement connue; on présume toutefois qu'il aurait été primitivement construit, vers le milieu du XIIe siècle, par Renaudin de Bussy. De cette époque au XVIe siècle, l'histoire est à peu près muette; mais à partir de 1500, les faits se précisent, et l'on est certain que, dès 1583, le château passa aux Rabutin par l'acquisition qu'en fit Léonor de Rabutin, baron d'Epiry, et père du célèbre Roger de Bussy-Rabutin.



Celui-ci, après avoir hérité de la charge de lieutenant du roi en Nivernais, reconstruisit, en 1649, le corps de logis principal, ainsi que le prouve cette même date gravée au milieu de la façade. En 1659, il fut exilé en Bourgogne pour certains couplets, improvisés dans une orgie, où les amours de Louis XIV et de Marie de Mancini étaient tournées en ridicule, et où le frère du roi, sa mère et le cardinal de Mazarin n'étaient pas non plus épargnés. Il avait aussi composé, en 1660, pour divertir sa maîtresse, la marquise de Monglat, une chronique satirique, l'*Histoire amoureuse des Gaules*. Le roi, averti de l'existence de ce pamphlet, fit enfermer son auteur à la Bastille. Atteint d'une grave maladie, il put obtenir sa grâce le 16 mai 1666. C'est à cette époque qu'il se créa une agréable occupation en décorant et enrichissant son château de Bussy. Il y rassembla un grand nombre de portraits d'hommes et de femmes célèbres de son temps, pour lesquels il écrivit une légende élogieuse ou satirique placée au bas de chaque tableau. Il composa aussi un grand nombre de devises qu'il fit peindre dans ses appartements, dont quelques-unes, adressées à la marquise de Monglat, son infidèle maîtresse, sont fort piquantes.

Les diverses constructions du château de Bussy-Rabutin présentent deux époques bien distinctes : le corps de logis principal, reconstruit au XVIIe siècle, et les ailes ou galeries, élevées sous François Ier.

Quatre tours, placées aux angles, indiquent les points cardinaux. La tour du levant servait de donjon. La chapelle est contenue dans la seconde tour.

Un corps de logis relie les deux autres tours. Ce château est très bien conservé.

A l'intérieur, à remarquer la chambre dite des Devises. Dans diverses pièces, mais notamment dans une salle circulaire, nombre de portraits historiques, presque tous en pied, dont quelques-uns sont signés Mignard, Antoine Coypel et autres maîtres célèbres du XVIIe siècle.

Les cheminées sont dissimulées dans l'épaisseur des murs. La chapelle est remplie de richesses artistiques; elle est éclairée par une seule fenêtre à meneaux encore gothiques.

Le château appartient à Mme la comtesse de Sarcus, qui en prend un soin tout particulier et se plaît à le conserver religieusement tout en l'embellissant chaque jour.



MARIE DE RABUTIN-CHANTAL
MARQUISE DE SÉVIGNÉ
1626-1696
Par MIGNARD

CHASTELLUX

NE pierre incrustée dans le mur de la salle des Gardes nous révèle la date de la construction du manoir des sires de Chastellux. Le millésime de 1240, tracé sans art sur cette pierre, est le gage d'une parfaite sincérité. Cependant, la construction de la tour dite Saint-Jean remonte au cours du XI[e] siècle. Elle doit être considérée comme le berceau, l'habitation primitive de cette famille, qui s'est perpétuée, conservée dans le même lieu, sans aucune interruption, depuis environ huit cents ans.



Pendant le règne de Charles VI, le château n'éprouva aucun changement de quelque importance. Mais, dans les quinze dernières années de sa vie, le maréchal de Chastellux éleva la tour dite de la Chapelle, et tout le corps de bâtiment qui s'étend jusqu'à la tour d'Amboise exclusivement. C'est lui qui fut le fondateur de la chapelle. Les vitraux, peinture remarquable, reproduisent ses armoiries et celles de ses trois femmes. L'intérieur de cette chapelle a été refait, sous Louis XIII, par Hercule, comte de Chastellux.

La salle des Gardes, exactement rétablie dans son état primitif, est située au rez-de-chaussée. Une salle voisine, dont les peintures sur bois furent exécutées sous Louis XIII, est ornée de plusieurs portraits en pied (le chancelier d'Aguesseau; Madame Victoire, fille de Louis XV; le maréchal de Vauban, etc.). — Dans la grande salle du château, la boiserie encadre l'image de ses illustres seigneurs; ils revivent dans les quatorze portraits en pied du grand salon de Chastellux. Un seul, celui du maréchal, avait été soustrait à la destruction qui atteignit tous les autres en 1793. Le comte de Chastellux s'applique avec goût à conserver à ce beau château le cachet de son époque.



MADAME
MARIE-LOUISE-THÉRÈSE-VICTOIRE DE FRANCE
FILLE DU ROI LOUIS XV
Par Nattier

ÉPOISSES

E château est très ancien. L'histoire en parle comme d'une maison royale connue dès les VIe et VIIe siècles, honorée de la présence de la reine Brunehaut et de Thierry, roi de Bourgogne.

La seigneurie d'Époisses était, dans son origine, une baronnie, qui fut érigée en marquisat en 1612.



Le premier seigneur d'Époisses dont les archives du château donnent connaissance fut Bernard de Montbard.

De la famille Montbard, Époisses passe, par alliance, à Dreux de Mello.

Le dernier Mello mourut en 1419, laissant Époisses à sa sœur Jeanne, qui épousa Jean de Montagu, de la maison de Bourgogne.

A la mort de Claude de Montagu, son fils, la baronnie échut à Philippe de Hochebert, qui avait épousé Marie de Savoye. Leur fille Jeanne, comtesse souveraine de Neufchâtel, épousa le prince Louis d'Orléans, premier du nom, duc de Longueville.

Époisses passa à la nièce du maréchal de Bourdillon, Françoise de la Platière, mariée à Henri de l'Hospital, puis à Louis d'Anssienville, baron de Révillon.

Pendant les guerres de la Ligue, le château d'Époisses, qui tenait pour le roi, fut assiégé et pris. Jean Barbier, chanoine d'Époisses, après avoir corrompu le portier du

donjon, y introduisit les Ligueurs le jour du carnaval, année 1591. Ils tinrent la place près de cinq ans;



elle ne fut rendue à ses légitimes seigneurs, Louis d'Anssienville-Révillon et Françoise de La Platière, que par capitulation. Ce fut un nommé Desgeorges qui surprit cette place, et, pour s'y maintenir, fit faire les fortifications telles qu'on les voit aujourd'hui. Sur la parole du roi, Louis d'Anssienville transigea avec Desgeorges pour le prix que lui avait coûté la construction des fortifications, moyennant la promesse que lui fit Sa Majesté de le dédommager.

Aux d'Anssienville succéda Achille de La Grange d'Arquien, comte de Maligny, qui épousa Louise d'Anssienville; ils eurent deux filles : Françoise-Angélique et Madeleine. Celle-ci épousa, le 21 mars 1661, Guillaume de Pechpeyrou-Comminges, comte de Guitaut, chambellan de S. A. S. le prince de Condé et gouverneur des îles Sainte-Marguerite et Saint-Honorat-de-Lérins.

Les fortifications d'Époisses consistaient en une première enceinte de fossés tels qu'ils existent encore aujourd'hui, mais un peu plus profonds et remplis d'eau.

Ils étaient entourés des terrasses, et des ouvrages bâtis par le capitaine Desgeorges, qu'une seconde enceinte de fossés défendait. Cette seconde enceinte de fossés a presque disparu; elle existe cependant encore le long de la route départementale de Semur à Avallon; elle était moins large et moins profonde que la première. Il reste, comme souvenir du siège, au pied de la tour de Bourdillon, les traces d'un boulet et de balles qui ont été respectées. Les boulets placés en pyramides dans la cour du château datent de cette époque.

M. de Guitaut fut aussi l'ami de Mme de Sévigné. De nombreuses lettres du prince, de son fils le duc d'Enghien et de la marquise, preuves de ces sentiments, sont soigneusement conservées au château d'Époisses, ainsi que d'autres correspondances de personnages de la Cour aux XVIIe et XVIIIe siècles : nous citerons Richelieu et Mazarin et les principaux ministres de Louis XIV et de Louis XV. Ces correspondances sont, pour la plupart, inédites.

Le prince de Condé fut donc propriétaire d'Époisses pendant cinq années, et la tradition a conservé le souvenir de la chambre qu'il habitait. C'est pour lui que fut bâti un balcon en pierre et fer forgé communiquant avec cette chambre et d'où la vue s'étend sur les collines de l'Avallonnais.

Un portrait du prince et deux portraits de son frère, le prince de Conti, sont conservés au château, ainsi que de nombreux portraits historiques et de famille, datant du XVIe siècle jusqu'à nos jours.

Depuis 1672 (date de la donation du prince de Condé), le château et la terre d'Époisses sont restés entre les mains de la famille de Guitaut, sans diminution et sans changement jusqu'en 1789. Ce fut une époque critique pour le château, si rempli de souvenirs historiques.



CHAMBRE DE MADAME DE SEVIGNE

Pendant les premiers temps de la Révolution, rien ne troubla la tranquillité de la commune d'Époisses. Il est très probable qu'il en eût été toujours ainsi sans l'arrivée d'un homme, de Saulieu, nommé greffier du juge de paix sur la demande d'un de ses créanciers, qui espérait ainsi se faire rembourser; mais ce mauvais débiteur le fit mettre en prison, où il mourut.

C'est à cet homme que l'on doit attribuer les tribulations éprouvées par M. et Mme de Guitaut, et l'emprisonnement à Dijon de la comtesse de Guitaut, du 26 frimaire an II au 3 frimaire an III, ainsi que la démolition d'une partie du château.



GALERIE DU PRINCE DE CONDÉ

Il était arrivé à dominer la municipalité; il réussit, par la violence de son langage et de ses menaces, à faire prendre par la Société populaire un arrêté qui demandait avec instance la démolition du château, comme pouvant servir de refuge et de lieu de rassemblement à un grand nombre d'émigrés et de contre-révolutionnaires. Un plan du château, indiquant en noir les parties à démolir, servait d'annexe au rapport.

Cet acte de vandalisme fut exécuté dans presque tous ses détails. Seule la tour d'entrée y échappa et les tours de la partie conservée ne furent pas abaissées.



Il est bien à regretter, au point de vue archéologique, qu'une maison-forte de cette importance n'ait pas été conservée tout entière comme souvenir et témoin des temps passés. Elle eût été une des curiosités de la Bourgogne, si riche déjà en belles constructions.

Après la tourmente révolutionnaire, il fallut déblayer les décombres de la démolition. Un pont fût bâti pour aller de la cour sur les terrasses. La partie conservée était celle qui contenait les chambres les plus habitées.

Après la mort de Robespierre et le retour de Mme de Guitaut de la prison de Dijon, cet agité fut chassé par la population désabusée, et le calme rentra dans le bourg d'Époisses.

On y voit encore la chambre du prince de Condé, celle qu'habitait Mme de Sévigné, qui avait été en 1629, au temps de M. Louis d'Anssienville second du nom, peinte et ornée de fleurs.

Puis vient la chambre du Roi avec un portrait de Louis XV; celui de la princesse Palatine, seconde femme de Philippe, duc d'Orléans, le portrait du prince de Condé et celui de la princesse sa femme.

Dans la chambre Italienne, on voit un portrait de Louis XIV et le portrait de Mme de Chamillart, par Largillière. Enfin le portrait de Guitaut, capitaine des gardes de la reine Anne d'Autriche, qui fut chargé par elle de l'arrestation des princes le 18 janvier 1650.

Les papiers des archives et les portraits ont échappé presque tous aux destructions de la Révolution, car le château ne fut pas pillé.

Le comte E. de Guitaut est le propriétaire actuel de cette superbe demeure.



LOUIS XV
Par Van Loo

FONTAINE-FRANÇAISE



Dans les premières années du règne de Louis XVI (1755), on s'est servi des gros murs d'un ancien château féodal pour faire l'habitation actuelle.

L'intérieur est du style de l'époque, les boiseries sont copiées sur celles de Versailles. Cette défaite avait mis virtuellement fin à la Ligue.

La terre de Fontaine-Française a appartenu à plusieurs maisons bourguignonnes et franc-comtoises, notamment aux Pouvent, Vergy, Vienne.

Elle était entrée, par les femmes, dans la maison des La Tour du Pin, à la fin du règne de Louis XIII.



Voltaire venait y séjourner chez la châtelaine d'alors, la marquise de Saint-Julien.

Le surnom de Française vient de ce que l'endroit était autrefois une enclave du duché de Bourgogne, relevant directement de la couronne de France.

Tout à côté se trouvent les ruines d'un monument commémoratif, rappelant la victoire du 5 juin 1595, remportée par Henri IV sur Mayenne et les Espagnols.

Ceux-ci l'ont possédée jusqu'à la mort de Aynard, marquis de La Tour du Pin, fils de René, marquis de La Tour du Pin, et de la princesse Honorine de Monaco.

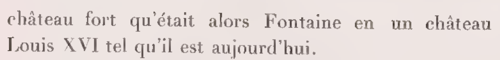


Le marquis de La Tour du Pin avait passé sa vie à aller combattre partout où se présentait l'occasion, en Algérie au moment de la conquête, en Danemark, en Crimée, où il reçut, à la prise de Malakoff, une blessure des suites de laquelle il est mort.

La terre de Fontaine a été laissée par lui à son neveu, le comte P. de Chabrillan, marié à la princesse A. de



Croy. Sous le règne de Louis XV et jusqu'à la Restauration, elle appartenait à Mme de Saint-Julien, née de La Tour du Pin. C'est son mari qui a fait transformer le



château fort qu'était alors Fontaine en un château Louis XVI tel qu'il est aujourd'hui.

La plus grande partie du mobilier qui garnit ce château date de cette époque.

Il est actuellement la propriété de M. le comte de



FRANÇOIS-MARIE AROUET DE VOLTAIRE
D'après une estampe de l'époque

Chabrillan et de la comtesse, née Levis-Mirepoix, qui ont su donner à Fontaine-Française le cachet d'élégance et de bon goût qui lui vaut son renom.



SAINT-FARGEAU



Héribert, frère naturel de Hugues Capet et quarante-sixième évêque d'Auxerre, jeta en 990 les fondements du château primitif de Saint-Fargeau. Le premier seigneur temporel fut Ithier, qui prit la qualité de seigneur de Toucy, de Saint-Fargeau et du pays de Puisaye.

Le cinquième seigneur de ces terres, Ithier III, alla en Terre Sainte avec Louis VII (1147); le huitième seigneur, Ithier V, qui était vicomte d'Auxerre, mourut au siège de Damiette en 1218; le onzième, Jean Ier, suivit Saint Louis en Palestine. Jean Ier n'ayant pas d'héritier mâle, sa fille Jeanne épouse Thibault, comte de Bar, et porte dans cette maison les seigneuries de Toucy, Saint-Fargeau et Puisaye. Ces terres passent de frère en frère à Louis de Bar, évêque de Verdun et cardinal. Ce prélat, en 1430, en disposa par testament en faveur de son neveu Jean-Jacques, marquis de Montferrat. Jacques Cœur s'en rendit acquéreur le 15 février 1450. Ses biens ayant été saisis, Saint-Fargeau fut adjugé à Antoine de Chabannes le 31 janvier 1454. Les enfants de Jacques Cœur lui intentèrent un procès; mais, sans en attendre l'issue, un de ses fils, Geoffroy, prit possession de Saint-Fargeau. Antoine de Chabannes le poursuivit et resta définitivement possesseur du château et de toutes les seigneuries qui s'y rattachaient.

Seulement, par ménagement pour Jean Cœur, archevêque de Bourges, le roi ne reçut hommage de Saint-Fargeau qu'en 1483, après la mort du prélat. Une des petites-filles d'Antoine de Chabannes, Renée, fut mariée à François de Bourbon en 1566; ils eurent pour fils Henri de Bourbon, père de Marie, duchesse de Montpensier, laquelle épousa Jean-Baptiste-Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII. Saint-Fargeau fut successivement la propriété de Lauzun, de la famille Le Peletier et enfin de la famille de Boisgelin, qui le possède encore.

L'une des tours, la plus grosse, porte le nom de Jacques Cœur, sa construction lui en ayant été attribuée. On y remarque une porte du premier étage construite en ogive et d'un style d'autant plus remarquable qu'il y a là un luxe de taille et d'ornementation unique.

Antoine de Chabannes fit aussi exécuter au château de notables travaux : les tours primitives furent exhaussées; d'autres furent élevées par ses ordres; les divers groupes de constructions se terminèrent et furent mis en harmonie. Mademoiselle de Montpensier ordonna des développements nouveaux. Les constructions exécutées par elle se composent principalement des façades qui se trouvent dans la cour intérieure du château; les gros murs extérieurs ne furent refaits qu'en partie. C'est dans l'espace compris entre ces murs et



LOUIS XIV

Par Hyacinthe Rigaud

ceux des façades que l'on construisit des galeries et des appartements en nombre suffisant pour recevoir la petite Cour de la princesse; on pratiqua des logements dans les tours rendues habitables; tout fut réparé et mis en état. Dans la tour qui, au sud-est, accompagne la façade tournée du côté du parc, se trouvait une longue galerie dans laquelle Mademoiselle fit placer les portraits de sa famille. Le portrait de M. de Montpensier avait obtenu la première place; cette curieuse collection a disparu, il n'est resté que les portraits de Henri IV, de Gaston et de Louis XIV. Un tableau représentant Antoine de Chabannes avec sa famille agenouillée et priant a été aussi conservé. L'incendie qui eut lieu en 1752, et qui s'étendit presque sans exception aux diverses parties du château, ne laissa intacts que les murs. Les charpentes et les couvertures ont seules été rétablies en totalité. De là la difficulté de juger la distribution intérieure des appartements dus à Mademoiselle de Montpensier.



A son tour, Michel-Robert Lepeletier signala son passage comme possesseur de Saint-Fargeau par une construction nouvelle, celle de l'aile connue sous le nom de pavillon *des Forts*. Le bâtiment est étroit, sans aucun style.

Les intérieurs des parties conservées du château ont subi nombre de transformations. La chambre dite du Roi, où se trouvait placé le lit de Mademoiselle de Montpensier, est devenu le salon que précède une salle de billard. Ces deux pièces sont en quelque sorte réunies au moyen d'une haute glace sans tain qui repose sur une cheminée. On voit dans le salon une admirable pendule dont la valeur se double de la renommée de son constructeur, Boule. Pendant la vie de Mme de Mortefontaine, le salon était dans la tour de l'horloge. On raconte qu'un des derniers exils subis par le Parlement fit naître la pensée de profiter de la forme oblongue donnée à cette pièce pour pratiquer derrière plusieurs pans de la boiserie de petites retraites d'autant plus sûres que rien ne pouvait les révéler à l'œil.

Un ressort invisible faisait mouvoir ces espèces de portes cachées.

La pièce où sont déposées les archives est voûtée et fermée par une porte en fer : elle est située dans la grosse tour dite de Jacques Cœur. La tradition veut que d'illustres personnages y aient été enfermés.

On dit que Jacques Cœur et Lauzun y furent détenus, mais cela n'est pas certain.

La chapelle, construite dans l'intérieur de la cour, à laquelle on arrive directement par le grand perron, ne saurait fixer l'attention au point de vue architectural, ni par ses décorations, ni par les tableaux qui s'y trouvent. Le parc est superbe. C'est M. de Mortefontaine qui en conçut le projet, et lui-même le mit à exécution sans avoir recours à aucun architecte.

M. J. Anisson du Perron et Madame, née de Boisgelin, en sont les propriétaires actuels.



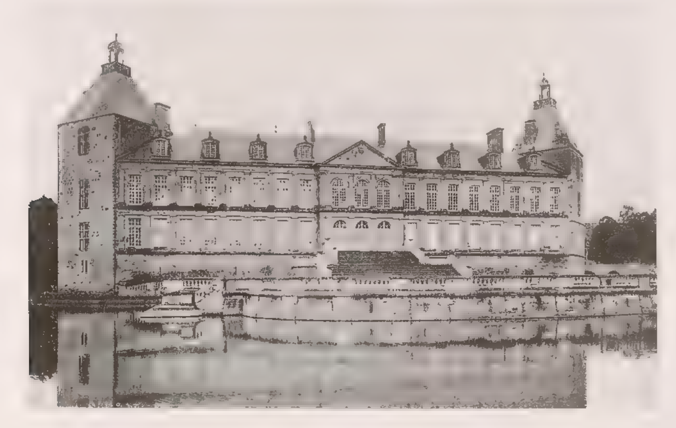
SULLY



Bâti sur un terrain inclinant vers la vallée, le château de Sully est composé de quatre corps de logis, formant à l'intérieur une cour rectangulaire; ils sont flanqués, à chacun de leurs angles, d'une tour carrée, mais posée perpendiculairement à l'angle, ce qui produit un effet de perspective très singulier.

L'ensemble est complété par les tours d'angle dont les toits, qui ne manquent pas d'élégance, sont d'un effet curieux.

Le pavillon qui regarde la vallée est d'un caractère différent; il date du règne de Louis XIV. Il comprend, en outre, un pavillon central, avec colonnade et fronton, et une série de croisées de chaque côté, accompagnées de piliers de la même ordonnance. Un escalier monumental, mais dans le goût actuel, donne à cette partie du château un très grand air. A l'intérieur, le rez-de-chaussée a été restauré avec le confort moderne. On



Sur deux des côtés, le mur en glacis qui sert de base aux constructions, plonge dans des fossés, dont un seul existe encore; sur les deux autres, du côté de la vallée, il descend jusqu'au sol. Le corps de logis de façade est de belle apparence. Au rez-de-chaussée est une porte à plein cintre, que protégeait autrefois un pont-levis, et par laquelle on pénétrait dans la cour. Aujourd'hui, le pont-levis est devenu un pont fixe. L'un des fossés a été comblé et remplacé par des parterres remplis de fleurs.

La décoration du premier étage mérite d'être remarquée.

Elle se compose de six grandes croisées à meneaux, avec une croisée plus grande au-dessus de la porte d'entrée. Ces croisées sont séparées entre elles par des panneaux richement ornés, et accompagnées de pilastres très élégants. Le tout est surmonté d'une corniche à modillons. Au milieu est un large fronton, correspondant à la grande croisée et à ses deux entre-colonnements.

Au-dessus de chacune des croisées, une lucarne se détache sur l'immense toiture d'ardoise.



y voit surtout des tableaux de guerre et des tableaux de chasse.

Dans le salon se trouvent : le portrait du marquis de Mac-Mahon, peint par un des Vernet, et celui de sa femme ; celui du comte Maurice de Mac-Mahon, père du maréchal, en costume de lieutenant général des armées du roi, avec le grand cordon de la Légion d'honneur ; un peu plus loin, le même, plus grand, et en garde-française. Ici c'est Maurice de Mac-Mahon, grand-oncle du maréchal et chevalier de Malte ; là son oncle, en pair de France ; là encore sa grand'mère, peinte par elle-même.

Puis un peu partout des portraits d'ancêtres, une marquise de Caramon-Riquet, une demoiselle de Vaudray, marquise de Rully, avec la devise fameuse :

J'ai valu, vaux et vaudray.

A remarquer aussi, à l'étage supérieur, trois admirables tapisseries des Gobelins portant la signature Duplessis, 1724, etc., etc.

Sully remonte très loin dans l'histoire. Une charte des environs de l'an 1000 raconte que les seigneurs de Sully furent condamnés à une amende de 1000 besants d'or pour avoir, en compagnie d'Eudes, fils du roi de France, mis à sac le prieuré du Val-Benoît.

Tout au début de la période capétienne, nous trouvons des seigneurs de Sully qui sont vassaux de l'évêque d'Autun.

La terre passe ensuite aux Montagu. Le dernier représentant de cette famille, qui était de la maison ducale de Bourgogne, Claude de Montagu, chevalier de la Toison d'or et seigneur de Sully, fut tué en 1470 au combat de Buxy. Il avait une fille naturelle, Jeanne, qui avait été en 1461 légitimée par Louis XI et mariée à Hugues de Rabutin, seigneur d'Épiry. C'est par elle que la terre de Sully entra dans la famille des Rabutin.

Après Hugues vint Claude, puis Christophe de Rabutin, qui vendit sa terre, le 15 septembre 1515, à Jean de Saulx, seigneur d'Orrain, qui fut écuyer et grand louvetier de Bourgogne. De son mariage avec Marguerite de Tavannes, naquirent plusieurs fils, dont le puîné fut Gaspard, le célèbre maréchal et le fondateur du château.

Sully resta dans la famille des Saulx-Tavannes jusqu'en 1686, où il passa par voie d'adjudication aux Morey de Viauges.

La veuve d'un Morey, Charlotte Le Belin, dame d'Aiguilly et de Sully, épousa en secondes noces Jean-Baptiste de Mac-Mahon, d'une ancienne famille irlandaise venue en France à la suite de l'émigration jacobite.

De ce mariage naquirent sept enfants.

L'un d'eux, Maurice-François de Mac-Mahon, lieutenant général, commandeur de l'ordre royal de Saint-Louis, né à Autun le 13 octobre 1754, marié à dame Pélagie-Edme-Marie Riquet de Caraman, eut onze enfants, il fut le père du duc de Magenta.

L'aîné de ces onze enfants, Charles-Marie, marquis de Mac-Mahon, né pendant la Révolution française à Bois-le-Duc (Hollande), marié depuis à une Lepelletier de Rosambeau, mourut d'une chute de cheval sur l'hippodrome d'Autun le 4 septembre 1845.

Son fils Charles-Henri-Paul-Marie est mort à Sully le 26 septembre 1863.

Il avait épousé, le 15 mai 1855, Mlle Henriette des Cars, fille du duc des Cars.

De ce mariage sont issus deux filles et un fils, Charles, né à Paris le 10 avril 1856.

La marquise de Mac-Mahon, née Vogüé, en est la propriétaire actuelle.



TANLAY



Guillaume de Courtenay (1245) fut le premier seigneur qui fixa sa résidence à Tanlay. Né de Pierre de France, fils du roi Louis le Gros et d'Isabeau de Courtenay, il est le frère de ce Pierre II de Courtenay, comte d'Auxerre, qui occupa le trône de Constantinople. L'habitation des Courtenay avait la physionomie austère des grands manoirs féodaux de cette époque reculée. De hautes et fortes tours, d'épaisses murailles crénelées qui permettaient de défier l'attaque et qui offraient une retraite assurée au retour d'une expédition, la hérissaient et l'étreignaient. La présence continue des eaux vives qui coulaient dans de larges et profonds fossés en accroissait la sécurité. Jetés sur les coteaux voisins qui couvrent Tanlay, quelques ouvrages extérieurs protégeaient encore le manoir contre les tentatives de l'ennemi. La branche des Courtenay-Tanlay s'éteignit en 1385, mais les noms de ceux qui possédèrent cette seigneurie ont puissamment retenti dans l'histoire. La veuve de Gaspard de Coligny, maréchal de France, Louise de Montmorency, sœur du connétable Anne, acquit, en 1535, la seigneurie de Tanlay avec les fiefs de Saint-Vinemer et de Ravières. Les trois fils du maréchal et de Louise de Montmorency furent le cardinal Odet de Châtillon, l'amiral de Coligny et François d'Andelot, colonel général de l'infanterie française. Tanlay fut cédé au plus jeune, c'est-à-dire à François. Mais l'amitié qui unissait si étroitement les trois frères rendit jusqu'à un certain point commune entre eux la possession de Tanlay. D'Andelot, dès 1559, commença à y faire exécuter de grands travaux, mais c'est à Michel Particelli d'Hémery, contrôleur général et surintendant des finances, qu'on doit l'achèvement du château, commencé par François de Coligny. Lemuet fut chargé de ce travail grandiose. On peut ajouter qu'il se montra à la hauteur de sa réputation.





Après avoir passé une grille aux piliers massifs, au fronton de fer forgé, et le ruisseau qui baigne, au midi, des murs de clôture, on arrive à l'imposant édifice qui sert de porche monumental et qui porte les noms de *Petit-Château*, *Avant-Château*, *Portail*.

Cette construction, que les uns attribuent à Jacques Chabot, les autres à d'Hémery, date de 1568, ainsi qu'en font foi plusieurs mémoires de tra-



vaux, qui sont autant de preuves irrécusables, et a été édifiée par François de Coligny.

C'est un vrai chef-d'œuvre de grâce où l'art s'est complu à multiplier, avec une prodigalité qui n'eut de bornes que les règles du goût, les ornements, les sculptures les plus délicates.

Nous entrons maintenant dans une vaste cour, aux pelouses de gazon, bordée sur trois côtés par une muraille haute de 5 mètres et demi : c'est la *Cour Verte*. Un pont de quatre arches, à l'entrée duquel s'élèvent deux pyramides, conduit à un pavillon carré, isolé, bien improprement appelé le *Donjon*, car, dans son aspect, rien ne rappelle une construction défensive.

Ici, nous sommes dans la *Cour d'Honneur*, fermée de face par un grand bâtiment de 44 mètres ayant, à droite et à gauche, une aile en retour terminée par une grosse tour ronde, surmontée d'une coupole et d'une lanterne. Celle de droite sert de chapelle, celle de gauche de logement au régisseur. A chacun des angles formés par ce bâtiment et les ailes, se dresse une élégante tourelle à pans coupés qui renferme un escalier de pierre tournant sur un noyau central.

Deux autres tours s'élèvent à chaque extrémité de la façade du couchant, regardant le parterre. Celle du midi est dite *Tour de la Ligue*. Entre ces deux tours, un balcon entouré de balustres s'avance hardiment au-dessus de la pièce d'eau et d'un pont reliant le château au parterre.

De hautes cheminées, couronnées de grenades embrasées, des fenêtres au fronton sculpté et surmonté de figures émergeant sur toutes les faces, des toits aux pentes très inclinées, contribuent à donner à l'ensemble de la construction ce grand air qui en fait un des plus remarquables édifices de la Bourgogne. Tel est l'extérieur du château de Tanlay.

Un canal d'eaux vives de 24 mètres de largeur et de près de 2 mètres de profondeur, où se mire le pied de ses tours massives, l'entoure de tous côtés.

Dans la tour de la Ligue, au premier étage, se trouve un grand cabinet, qui, comme l'atteste sa décoration, était celui de l'amiral. Dans la pièce qui précède, on voit une cheminée avec des encadrements très beaux. Tout y est remarquablement bien sculpté, et dans un état parfait de conservation. Une autre cheminée située au même étage, dont les moulures, le fini, la grâce et la richesse des ornements sont incomparables, doit être considérée comme une œuvre d'art de haute valeur.

Au second étage de la même tour, on entre dans une pièce circulaire éclairée par cinq fenêtres, dont chacune, par la profondeur des ébrasements, l'épaisseur des murs, forme presque autant de cabinets. Ce lieu est



d'un aspect mystérieux. Les ouvertures d'ailleurs, par leurs dispositions et l'élévation de cette partie de la tour, laissent à l'œil la possibilité de découvrir le site de Tanlay enveloppé par des coteaux voisins. On veut que cette pièce ait été celle où s'assemblaient de préférence le prince de Condé, les Coligny et d'autres personnages du parti protestant. Les peintures à fresque qui couvrent le plafond en voûte presque circulaire représentent l'Olympe, ou du moins ses principaux dieux ou déesses, qui ont emprunté les traits, la ressemblance des personnages les plus fameux de la Cour à cette époque : le prince de Condé, le conseiller de Birague, Mlle du Rouet, le roi Antoine de Navarre, Catherine de Médicis (Janus), Charles IX, etc.

A citer deux remarquables tableaux : un portrait d'Arnaud d'Andilly, le savant de Port-Royal, par Philippe de Champagne, et un intérieur de palais, du peintre italien Panini (1695-1768). De très intéressants tableaux, dus au pinceau de Chardin, de Leprince, de Vanloo, de Largillière, de Nattier, d'Oudry, de Van Ostade; deux toiles de Mignard (portraits du duc et de la duchesse de Bourgogne) et deux portraits du célèbre pastelliste Latour.



PERSPECTIVE

A l'intérieur de la partie due à d'Hémery, on remarque la galerie qui, malgré la réduction qu'elle a subie à la suite d'un incendie en 1762, offre encore une longueur de 65 pieds sur 17 de largeur. Les peintures à fresque qui la décorent sont d'une pureté de dessin et d'un goût irréprochables.

Des pilastres chargés d'élégantes corniches séparent entre elles les diverses scènes rendues par le pinceau de l'artiste sur les parois des murs. Le vestibule mérite aussi d'être mentionné. Il occupe toute la largeur du principal corps de logis au milieu duquel il est construit. Soutenu par des colonnes, son aspect est majestueux. Les niches des murs latéraux ont été remplies par des bustes en marbre. La chapelle, située dans l'une des tours, à l'extrémité de l'aile droite, est remarquablement belle. Elle se couronne d'une riche corniche sur laquelle s'élève un dôme élégant. Elle est placée sur le lieu même de l'ancienne chapelle qu'avait élevée, en 1222, Guillaume de Courtenay. Cette belle demeure est habitée actuellement par un homme de goût, Jean, marquis de Tanlay, qui lui a conservé tout son aspect d'élégance et y pratique la plus large hospitalité en grand seigneur.





BRETAGNE

Combourg — Josselin — Kerjean
La Bretesche — Nantes
Sucinio — Vitré

COMBOURG

ANS le département d'Ille-et-Vilaine, arrondissement de Saint-Malo, à trois lieues de Dol, sur une route qui part de cette ville et se rend à Hédé, on voit le château de Combourg.

Les soins qu'on a pris de sa conservation nous montrent une de ces forteresses bretonnes placées en seconde ligne de défense vers la Normandie.



Jadis, ces hautes tours en imposaient aux assaillants, aujourd'hui elles font encore l'admiration du voyageur, qui voudrait connaître les faits d'armes qui s'y sont passés.

De l'avis de différents auteurs, Combourg, fut bâti, en 1016, par Junkenus, évêque de Dol, lequel était fils du premier vicomte de Dinan.

Cependant, lorsqu'on examine scrupuleusement l'espèce de construction de Combourg, il est permis de douter qu'il vienne d'aussi loin, surtout lorsque l'on sait que, dans le XIIIe siècle, Pierre de Dreux fit brûler Dol et Combourg. On ignore quand il fut rebâti. Quoi qu'il en soit, durant la guerre intestine du XIIe siècle, quand Henri II, roi d'Angleterre, vint en Bretagne soutenir Conan IV, le château de Combourg fut pris par ce roi sur Raoul II de Fougères, qui le tenait pour Eudon ; mais Raoul s'en empara de nouveau.

Combourg a été la demeure de Jean de Tinteniac, qui

fut déclaré le plus brave à la mémorable bataille de trente Bretons contre trente Anglais, en 1352.

La seigneurie de Combourg, qui au XIIe siècle (1163) appartenait à la famille de Soligné, par le mariage d'Iseult de Dol avec Hasculphe, avait pour suzeraine au XVIe siècle (1538) la dame Anne de Montéjan.

Au XVIIIe siècle (1731), la duchesse de Duras vendit cette seigneurie à René-Auguste de Chateaubriand, l'oncle du célèbre auteur des *Martyrs*, du poète qui devait ajouter une nouvelle illustration à celle du vieux manoir, en y passant sa jeunesse.



Il en hérita plus tard de son frère aîné, mort sur l'échafaud révolutionnaire.

On montre encore au voyageur, dans les murs si bien conservés du château, la salle où fut cette bibliothèque qui vit le futur grand homme, prisonnier par ordre de son père, et trouvant dans sa solitude forcée le premier éveil de son génie : c'est dans ce sens et avec raison qu'il a été dit en parlant de ce château :

« Là, naquit la plus grande gloire littéraire des temps modernes. » L'enfant qui vit le jour à Saint-Malo reçut à Combourg sa naissance intellectuelle.

D'abord, destiné, en qualité de cadet, au service de l'Église, il entra cependant, en 1876, au régiment de Navarre en qualité de sous-lieutenant. Son frère aîné, qui venait d'épouser une petite-fille de Malesherbes, le présenta à la Cour et lui facilita les relations avec des hommes tels que André Chénier, Fontanes, La Harpe.

Les progrès de la Révolution le décidèrent à quitter la France, et il s'embarqua pour l'Amérique. En 1792, il rejoignit les émigrés à Coblentz et fut blessé au siège de Thionville.

Son retour au christianisme, qu'il avait abandonné sous l'influence d'un ministre anglican, nous valut (en 1802) *le Génie du Christianisme*, dont l'apparition fut un événement littéraire, car, outre l'éclat et les qualités du style, cet ouvrage avait la bonne fortune d'arriver à son heure et de répondre à un besoin des esprits. Il fut appelé en 1811 à l'Académie française. En 1814, il entra dans la politique, fut ministre d'État et pair de France. Il mourut en 1848.

Les trônes se sont écroulés autour de l'illustre écrivain, sans que sa renommée ait cessé de grandir. Sa famille remonte à Eude Brient (premier nom de la famille de Chateaubriand), fils d'un comte de Penthièvre, qui, ayant accompagné Guillaume le Conquérant en Angleterre, combattit à la bataille d'Hastings contre Harold.

Peu d'historiens ont rapporté le fait suivant : deux fils d'Harold, s'étant retirés en Irlande, revenaient en Angleterre pour tenter la fortune des armes. Brient, qui en fut averti, se mit en mer avec une flotte. Il rencontra celle des ennemis. Un combat s'ensuivit, dans lequel il fut vainqueur.

Cette victoire navale dut assurer à Guillaume la conquête qu'il venait de faire On sait encore que Louis IX fut si satisfait des services de Geoffroy de Châteaubriand en Terre Sainte, qu'il voulut le récompenser en chargeant son écusson de fleurs de lys d'or sans nombre. Telle a été depuis la bannière des barons de Chateaubriand.

Reconstruit vraisemblablement au XVe siècle, dont son architecture porte l'empreinte, le vieux château nous est parvenu aussi complet que possible et est digne de fixer l'attention des archéologues.

Sa situation pittoresque, au bord de son étang, en avant de ses grands bois, en face d'un immense horizon de landes, lui conserve un aspect moyen âge que complète la petite ville aux pignons sur rue, son humble et ancienne vassale.

Il se compose de quatre bâtiments disposés en rectangle autour d'une grande cour et de quatre tours crénelées.

La plus grosse, nommée la Tour du Maure, a été construite par Junkenus.

L'ancien château féodal, agrandi et complété au XIVe et au XVe siècle, a été restauré de nos jours avec grand savoir par Mme la comtesse de Chateaubriand, née de Rochetaillée, qui en est la propriétaire.

JOSSELIN



Le château de Josselin s'élève sur un roc escarpé, au bord de l'Oust. La façade du côté de la rivière, qui baignait le pied de ses murailles avant l'établissement du chemin de halage, est flanquée de trois grosses tours rondes à toitures coniques, dont la base est taillée dans le roc vif. Les autres tours étaient également assises sur le roc. Cette façade offre le type de l'architecture militaire du moyen âge dans sa sévérité, tandis que la façade donnant sur la cour d'honneur présente le type de l'architecture civile de la dernière période ogivale dans tout son luxe d'ornementation.

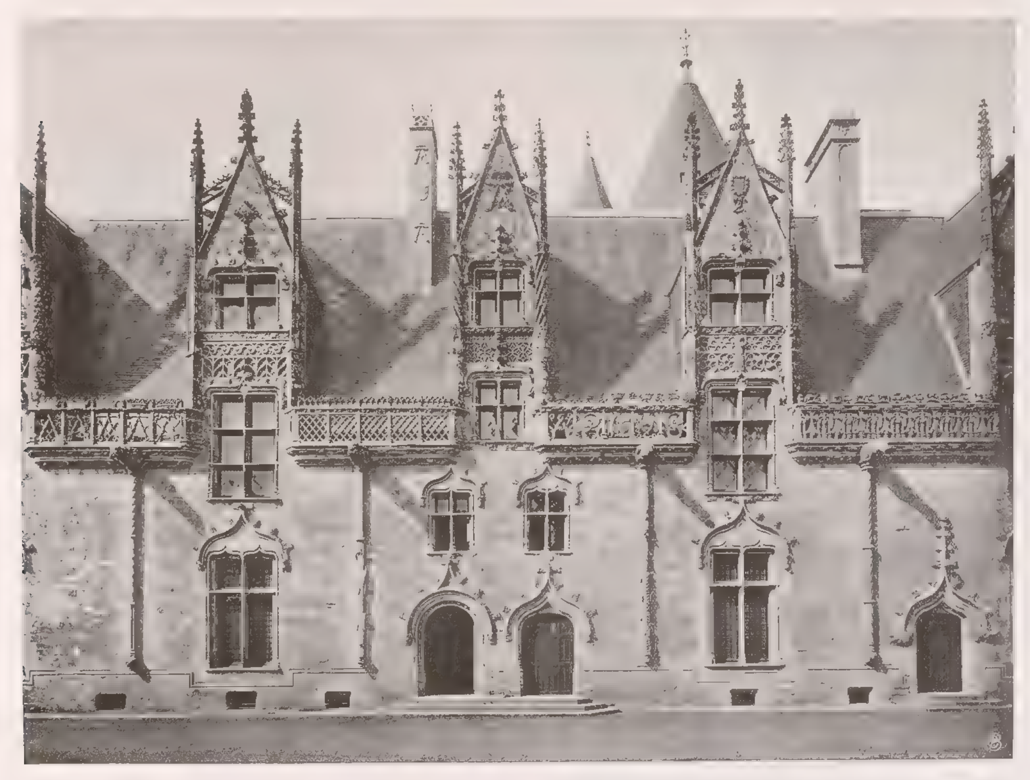


Le corps de logis intérieur n'a qu'un étage, car on ne peut appeler de ce nom les combles, dont les dix splendides lucarnes à deux étages, avec pinacles dentelurés à jours, disposés en arcs-boutants, s'élèvent jusqu'au faîte du toit. Les intervalles des chambranles sont remplis, à la naissance du comble, par une galerie à jour dont les détails, infiniment variés, sont traités avec une délicatesse incroyable. Le motif change entre chaque fenêtre, mais c'est ordinairement la devise *Au plus* qui en fait le fond.

Les fenêtres de l'étage principal sont régulièrement ouvertes au-dessous de chacun des chambranles des combles, mais les ouvertures du rez-de-chaussée, percées à des intervalles inégaux, présentent un certain désordre qui disparaît sous la richesse des détails de sculpture. Des gargouilles immenses font saillie sur le fût d'un pareil nombre de colonnes creusées en spirale et terminées en déversoirs pour les eaux pluviales. Les écussons sculptés sur la façade permettent de fixer la date de ce magnifique château bâti par les Rohan, seigneurs de Josselin, à la fin du xve siècle, à côté des ruines d'un château plus ancien construit par le connétable Oli-

vier de Clisson, qui y mourut en 1407. Ce dernier édifice, dont Jean de Beaumanoir était capitaine en 1351, les fortifications nouvelles, et surtout le donjon formidable ajouté par le connétable, après avoir servi de place forte aux Ligueurs depuis 1589, furent démolis par ordre du roi en 1629, et rien, si ce n'est peut-être la base des tours du côté de la rivière, n'annonce plus le XIVe siècle. — Les Rohan-Chabot, qui héritèrent par alliance des titres et propriétés de la famille, occupèrent aussi de grandes charges à la Cour. — Les prisonniers anglais faits à la bataille de Camaret, en 1694, furent transférés au château de Josselin, et l'on y enferma plus tard 29 des prisonniers de la même nation pris, en 1758, à la bataille de Saint-Cast.

En juillet 1795, un Tinténiac, descendant de l'un des compagnons de Beaumanoir du combat des Trente, vint, au retour de Quiberon, attaquer Josselin; mais, après quelques coups de fusils échangés sans aucun résultat sérieux, il continua sa marche vers le château de Coëtlogon, où il périt dans un engagement. Après la Révolution, le cardinal duc de Rohan, archevêque de Besançon, ayant recouvré Josselin et quelques autres châteaux, les légua à son neveu Anne-Louis-Fernand, prince de Léon, devenu, à la mort de son oncle, duc de Rohan. C'était le père de Charles-Louis-Josselin de Rohan-Chabot, né à Josselin le 12 décembre 1819, veuf de Mlle Octavie de Boissy, qui était la fille du très spirituel et très paradoxal marquis de Boissy. Le fils du duc, l'héritier du nom et le propriétaire actuel du château, fait, depuis plusieurs législatures, partie de la Chambre des députés comme représentant l'arrondissement de Ploërmel. C'est Alain-Charles-Louis de Rohan-Chabot, duc de Rohan, qui a épousé, en 1872, Mlle de Verteillac. L'intérieur du château, restauré avec beaucoup de goût, offre, dans la salle des Gardes, une remarquable cheminée avec la devise « A PLUS »; un peu partout, un certain nombre d'œuvres d'art, parmi lesquelles *Henri IV enfant*, de Bosio, et de nombreux portraits de famille. Au plafond, les poutrelles sont décorées des armes rappelant les alliances de la famille, nombreuses et illustres entre toutes. Il y a là l'hermine de Bretagne, le lion de sable de Léon, les chaînes de Navarre, etc. Dans la salle à manger se trouve





la statue du connétable de Clisson et au premier étage la chambre où il est mort et où l'on a rétabli, avec ses armes, la fière devise : « Pour ce qui me plest ».



Le duc et la duchesse de Rohan habitent Josselin une grande partie de l'année, entourés de leurs enfants, et y pratiquent la plus large hospitalité, recevant tout ce que la Société française possède de plus raffiné en art et élégance. Parmi les toiles intéressantes de Josselin se trouve le portrait du marquis de La Roche du Maisne, qui accompagna le roi François Ier à Madrid, en captivité. Il se rattache une anecdote historique à cet épisode. L'empereur Charles-Quint, lui demandant un jour combien on comptait de journées jusqu'à Paris, reçut cette fière réponse :

« Autant de journées que de batailles, Sire, à moins que vous ne soyez battu à la première ».

KERJEAN



De toute la Bretagne, ce château est, sans contredit, le plus considérable. Il fut construit sous les règnes de Charles IX et de Henri III et surnommé le « Versailles de la Bretagne ».

C'est de lui que Louis XIII disait que « le château de Kerjean était de si belle et si magnifique structure, qu'il était digne de son recueil et séjour si ses affaires l'appelaient en Bretagne, étant une des plus belles maisons de son royaume. » C'est à cette même époque que ce monarque érigea en marquisat la terre de Kerjean, appartenant alors à René Barbier, sieur de Kernaou. Le château se compose d'une enceinte extérieure, longue de 250 mètres sur 150 de largeur, avec mur de clôture de 6 mètres d'épaisseur muni de mâchicoulis et percé de deux portes à ponts-levis ; des bâtiments du château proprement dit, couvrant un espace de plus d'un hectare et demi, dont les dispositions et l'architecture sont aussi grandioses qu'originales. Tout y a un caractère breton fort prononcé et notamment l'entrée, qui rappelle les entrées monumentales des cimetières cornouaillais ; la chapelle, formant un des quatre pavillons d'angle, est surmontée d'un gracieux campanile en encorbellement. Au milieu de la cour, un puits que couvre un dôme supporté par trois colonnes corinthiennes. Le château de Kerjean doit sa fondation à Louis Le Barbier, seigneur assez obscur, mais pour qui son oncle, Hamon Le Barbier, chanoine de Nantes et de Léon, et possesseur de nombreux bénéfices en Bretagne, avait amassé une immense fortune. Durant les XVIIe et XVIIIe siècles, les seigneurs de Kerjean se firent détester de leurs vassaux par leurs tracasseries et leur morgue. La dernière châtelaine, Suzanne de Coatanscourt, les surpassa tous : aussi la Révolution ne l'épargna-t-elle pas. Dénoncée par ses anciens sujets, elle fut condamnée à mort et exécutée à Brest le 27 juin 1794.



LA BRETESCHE



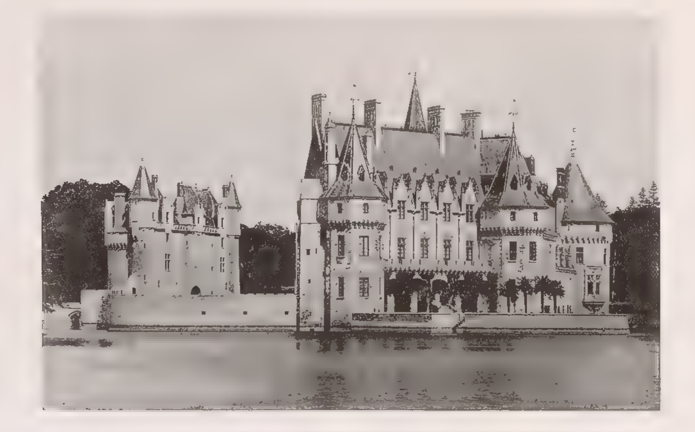
Le baron Raoul de Montfort, de la puissante maison des Montfort-Laval, le mari d'Isabeau de La Roche, jeta en 1385 les premières bases de l'habitation qui est devenue le château de La Bretesche. Il mourut en 1419. Le comte de Laval, Guy XIV, qui lui succéda, résolut d'en faire le siège d'une véritable châtellenie. Son mariage avec Isabeau de Bretagne, fille du duc Jean V, en 1430, lui procura les ressources dont il avait besoin : l'entreprise dura de longues années et s'exécuta avec le concours des vassaux de la baronnie. Le comte de Laval n'eut pas le plaisir de mettre la dernière main à l'œuvre qu'il avait entreprise.

Quand il abandonna la baronnie de La Roche à son fils puîné, Jean de Laval, en 1453, il lui livra plus d'une tour inachevée.

Le duc François II, en 1466, considérant que la fortification de La Bretesche pouvait lui être utile le jour où il lutterait contre Louis XI, décida qu'elle serait terminée ; grâce aux libéralités de son suzerain, Jean de Laval la finit et la mit en état de tenir garnison.

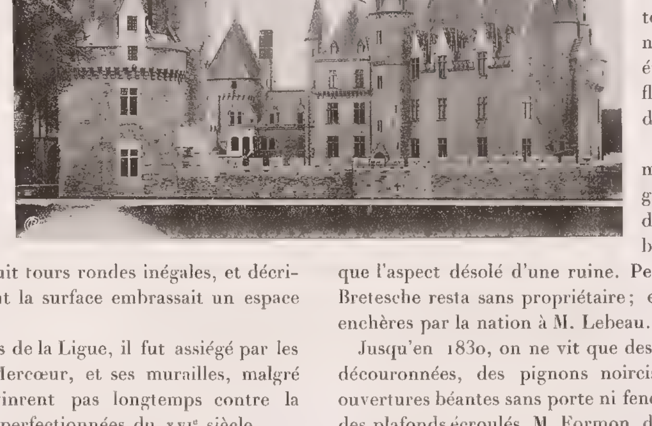


A la fin du xve siècle, la Bretesche offrait l'aspect d'une



véritable forteresse, capable de résister aux armes offensives qu'employaient alors les hommes de guerre.

L'entrée, reportée à l'ouest, était défendue par deux tours rondes, très saillantes, de 10 à 12 mètres de diamètre, bâties en murailles de 3 mètres d'épaisseur, dans lesquelles on avait pratiqué quelques meurtrières et de rares fenêtres. Au-dessus de la passerelle des piétons et du large pont-levis, deux couronnes de mâchicoulis menaçaient les assaillants.



Aux trois tours du siècle précédent, on avait ajouté une tour à l'est, du côté de l'étang, et deux tours au sud, reliées par des courtines crénelées. La ceinture défensive de La Bretesche se composait donc de huit tours rondes inégales, et décrivait un polygone dont la surface embrassait un espace de 75 ares.

Pendant les guerres de la Ligue, il fut assiégé par les troupes du duc de Mercœur, et ses murailles, malgré leur épaisseur, ne tinrent pas longtemps contre la canonnade des armes perfectionnées du XVIe siècle.

Sous Louis XIV, en 1680, un recueil décrit ainsi l'état du château de La Bretesche : « Il est composé d'un grand corps de logis flanqué de six grosses tours, entouré de fossés et douves pleins d'eau, contrescarpes revêtues de pierre, demi-lunes, etc. »

Quand la Révolution éclata, il devint propriété nationale ; il appartenait alors au comte de Boisgelin ; le 14 juillet 1793, le Directoire fit enlever tout ce qui pouvait être utilisé par les troupes ou dans les hôpitaux, et, le 17 octobre de la même année, La Bretesche était la proie des flammes sur l'ordre du général Avril.

Cette riche demeure, embellie à grands frais, ornée d'un somptueux mobilier, n'offrait plus que l'aspect désolé d'une ruine. Pendant cinq ans, La Bretesche resta sans propriétaire ; elle fut vendue aux enchères par la nation à M. Lebeau.

Jusqu'en 1830, on ne vit que des tours tronquées et découronnées, des pignons noircis et dénudés, des ouvertures béantes sans porte ni fenêtre, des toitures et des plafonds écroulés. M. Formon, député, qui en devint propriétaire sous Charles X, passa, sans entreprendre la



moindre restauration. M. Perron, son successeur, attiré par la beauté du site, comprit que cette résidence n'était pas perdue sans ressource, et qu'il était possible, en la relevant, de voir réapparaître quelque chose de sa physionomie primitive. Les murs du grand corps de logis n'avaient pas souffert de l'épreuve de 1793 : ils furent employés à soutenir de nouveaux planchers, de nouvelles toitures, et composèrent une habitation assez spacieuse. L'escalier principal fut refait de bas en haut en lui conservant son caractère primitif.

Du côté de l'étang, la plus petite poterne était percée dans une tour ronde devenue disgracieuse : elle fut masquée par les pans d'une nouvelle construction hexagone. Le pavillon carré qui touche l'escalier au nord sortait à peine des fondations quand M. le marquis de Montaigu acquit le domaine de La Bretesche (1847). Il s'empressa de terminer ce qui était commencé par son prédécesseur. Le vieux pont de bois qui conduisait au pont-levis fut remplacé par un beau pont de pierre. Il fit relever la grosse tour qui est au nord et la réunit aux autres parties du château. La tour de Liburin, avec le corps de logis qui la relie au pavillon carré, est devenue le bijou de La Bretesche. Au lieu de la tour primitive, qui aurait été inhabitable, on voit une élégante tour du xve siècle, en harmonie avec l'escalier principal, desservie elle-même par un escalier à vis, et éclairée par des fenêtres dont le style est irréprochable. M. le comte de Montaigu a continué les travaux de restauration des tours d'entrée, du pont-levis, des courtines ; puis l'intérieur du grand logis a été repris dans son ensemble et décoré dans le style du xvie siècle, et, telle qu'elle est aujourd'hui, la belle masse du château de la Bretesche donne bien une idée de son importance à l'époque où le duc de Mercœur vint l'assiéger. Avec le goût si sûr qui le caractérise, le marquis de Montaigu, député de la Loire-Inférieure, s'est attaché à améliorer de jour en jour ce superbe domaine, un des plus beaux de la région de l'Ouest.



LA BRETESCHE AU XVe SIÈCLE



SIÈGE DE LA BRETESCHE PAR LE DUC DE MERCŒUR





Pierre François

Comte de Montaigu
Marquis de Cirières et du Plessis
Marquis de Boisdury
Comte de la Chaise
Brigadier des Armées du Roi
Ambassadeur à Venise

1743

Anne Françoise
de la Chaise d'Aix

Comtesse de Montaigu

1743

NANTES

e château de Nantes, tel à peu près qu'il existe de nos jours, est l'œuvre de François II (1480), dernier duc de Bretagne, continuée et considérablement agrandie par Anne de Beaujeu. Henri III s'appliqua à perfectionner le château, et y ajouta, en 1579, la contrescarpe du fossé au bas de la Motte-Saint-Pierre, qui fut construite sous la direction de M. de Saussay, lieutenant du château de Nantes.

Mais c'est surtout au duc de Mercœur qu'il faut faire remonter les plus grandes améliorations apportées aux fortifications.

Le château de Nantes, tel qu'il existait au commencement du XVIe siècle, avait la figure d'un pentagone irrégulier. La Loire venait le baigner au sud sur deux de ses côtés. Ces deux côtés s'appuyaient, le premier au bastion Mercœur et à la tour n° 4 de la rivière, et le deuxième à cette même tour et à la tour n° 5 dite du Fer-à-Cheval. La grande courtine de ce premier front n'était, comme aujourd'hui, qu'un chemin de ronde à mâchicoulis, en arrière duquel était un bâtiment, dit l'Arsenal du château.

Entre l'arsenal et la tour n° 4 était un petit pavillon contenant des chambres pour les prisonniers d'État.

La tour n° 4 renfermait une casemate éclairée par trois embrasures et des caves au-dessous. En arrière de la courtine du deuxième front existait une terrasse rectangulaire qui fut détruite en 1784.

Sur les fondations de ses murs a été construit le grand bâtiment servant aujourd'hui à l'emmagasinement des voitures et des affûts.

La grande tour du Fer-à-Cheval n° 5 contenait à l'origine plusieurs étages de souterrains, qui furent comblés; on n'épargna qu'une casemate, qui vient elle-même d'être détruite. Le château eut pour gouverneurs des hommes célèbres, parmi lesquels on remarque les suivants : en 1582, le duc de Mercœur; en 1626, le duc de Vendôme; en 1627, le maréchal de Thémines; en 1628, le duc de Richelieu; en 1654, le maréchal de la Meilleraye; en 1665, le duc de Mazarin; en 1717, le maréchal de Montesquiou. Parmi les prisonniers d'État, il faut citer : Henri de Talleyrand, comte de Chalais, qui fut jeté dans un cachot par les ordres de Richelieu, en 1626, et qui n'en sortit que pour subir la peine capitale sur la place du Bouffay; le cardinal de Retz, qui, du château de Vincennes, fut transféré dans celui de Nantes et qui se sauva à l'aide d'une corde et d'une planchette cachées sous son habit ecclésiastique; Fouquet, surintendant des finances, qui fut arrêté durant la tenue des États de Bretagne et qui ne sortit du château que pour subir la condamnation qui le sépara pour jamais du monde; les quatre seigneurs bretons Ducouëdic, de Pont-Callec, de Mont-Louis et de Talhouet, qui furent incarcérés au château par les ordres du maréchal de Montesquiou et qui n'en sortirent que pour être décapités. Enfin, au nombre des événements considérables qui s'accomplirent dans le château, il ne faut pas oublier l'édit de Nantes, qui y fut signé par Henri IV le 30 avril 1598.



SUCINIO

IEN de plus imposant que cette vieille forteresse ducale encore armée de la plupart de ses tours. Située sur le bord de la mer, elle fut construite au XIIIe siècle. A l'intérieur des tours, au rez-de-chaussée, sont des voûtes casematées, percées d'embrasures étroites comme des meurtrières, mais dont la partie inférieure forme une ouverture ronde d'environ 30 centimètres de diamètre par laquelle passait la bouche du canon. Ce château fut élevé sur l'emplacement d'un ancien monastère. Le duc Jean Ier l'habita souvent : sa femme y accoucha d'Alix de Bretagne, le 11 juin 1243. Le pacifique Jean II résidait habituellement à Sucinio. Pendant la guerre de Succession, ce château fut occupé par les troupes de Charles de Blois et par celles de Montfort. Duguesclin s'en empara au nom du roi de France en 1373. En 1381, Jean IV, rentré en sa possession, s'y fortifia. Ce fut à Sucinio qu'on présenta au même duc un nain bas-breton qui était âgé de trente-cinq ans et n'avait que 26 pouces de haut. Ce fut là aussi que Pierre de Craon, assassin de Clisson, trouva un asile en 1391. Jeanne de Navarre y accoucha d'Arthur de Richemont le 24 août 1393. En 1450, le duc François laissa en mourant l'usufruit de Sucinio à sa veuve Isabelle d'Écosse, qui vint s'y fixer. Anne de Bretagne donna le château et ses dépendances au prince d'Orange le 8 octobre 1498, mais François Ier les confisqua en 1520. Il passa ensuite dans la maison de Rieux. En 1532, François Ier en donna l'usufruit à la comtesse de Chateaubriand. En 1546, Claude de Lorraine en devint propriétaire. Catherine de Médicis en eut la jouissance pendant toute sa vie. Le 5 juillet 1593, il fut cédé par Henri IV à Gaspard de Schomberg, qui, le 12 octobre 1596, subrogea dans ses droits MM. de Talhouet, de La Grationnais et de Sévérac. Le duc de Mercœur s'empara de Sucinio pendant les guerres de la Ligue. Sous Louis XIV, ce château devint successivement la propriété de la princesse de Conti, sa fille naturelle, et du duc de La Vallière. En 1795, il figure pour la dernière fois dans l'histoire : une division de l'armée royale, détachée de l'expédition de Quiberon et commandée par M. de Tinténiac, vint débarquer devant Sucinio et s'en empara. Depuis cette époque, l'antique forteresse est abandonnée.

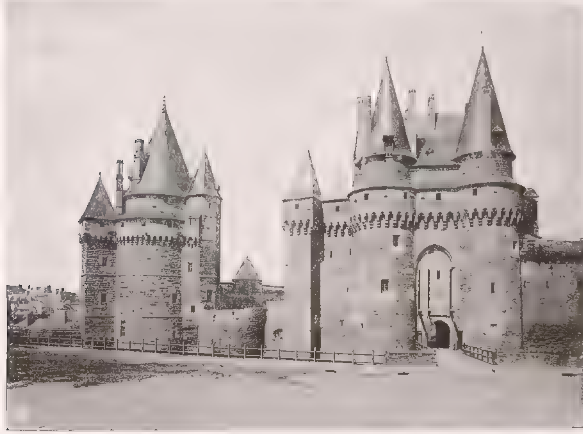


Le château de Sucinio fut, dit-on, habité par la célèbre fée Mélusine.

VITRÉ

E château de Vitré a été fondé à la fin du XIe siècle, reconstruit du XIVe au XVe et restauré de nos jours.

La porte d'entrée, qui s'ouvre sous un arc ogival, est flanquée de deux grosses tours à mâchicoulis; au-dessus d'elles s'élèvent des tourelles à toits coniques. Cette masse, qui s'ap-



pelle le Châtelet, se relie par d'épaisses courtines à une série de tours crénelées.

A l'intérieur, se trouve le donjon; à gauche, en face de l'entrée, un cloître et la chapelle; à droite, une jolie tourelle du XVIe siècle, dite Tribune de La Trémoïlle, qui est un des vestiges de la Renaissance les plus soignés.

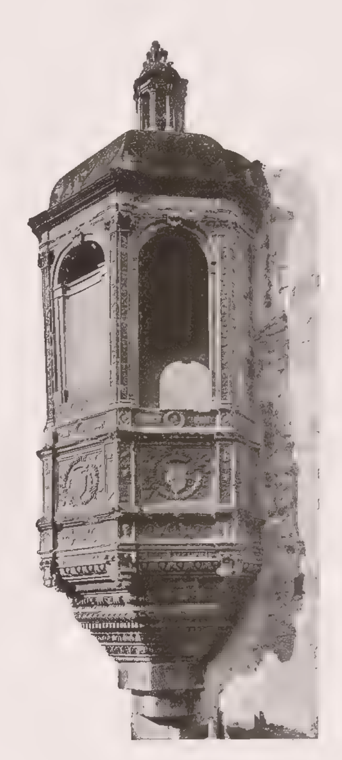
Les divers étages du donjon ont été convertis en musée, ainsi que l'une des tours du Châtelet, qui renferme en outre la bibliothèque.

A gauche, en entrant dans la cour, on voit quelques arceaux à plein cintre, mi-partie de granit et de schiste.

On peut diviser la liste des barons de Vitré en quatre dynasties : la première appartenant à la maison de Rennes ou de Bretagne, la deuxième à la maison de Montmorency-Laval, la troisième à la maison de Laval-Montfort et la quatrième à la maison de La Trémoïlle.

C'est à cette illustre famille, qui a pris une si large place dans l'histoire de cette contrée pendant plus de quatre siècles, que l'on doit la conservation de tant de ces beaux châteaux de l'Ouest.

Les États de Bretagne, que les barons de Vitré présidaient alternativement avec les princes de Léon, se réunirent plusieurs fois à Vitré durant les XVIIe et XVIIIe siècles.



TRIBUNE DE LA TRÉMOÏLLE



Brienne — Esternay

Montmirail — Montmort

Le Pailly

Villers-aux-Bois

BRIENNE

RIENNE-LE-CHÂTEAU est situé à huit lieues de Troyes, à l'entrée d'une très belle plaine, au pied d'un coteau et à peu de distance de la rivière d'Aube. Flodoard nous apprend qu'au milieu du xe siècle deux brigands, Golbert et Angilbert, son frère, bâtirent sur le coteau qui domine le bourg une forteresse assez redoutable pour devenir un objet de crainte aux rois de France. Louis d'Outremer en fit le blocus, la prit et la ruina de fond en comble en 951. Elle fut rebâtie dans la suite et donnée à des seigneurs qui la tinrent en fief des comtes de Champagne, et Brienne devint un des comtés-pairies de cette province. C'était aussi un des trois comtés qu'avait achetés le pape Urbain IV pour doter le chapitre de Saint-Urbain, qu'il avait fondé à Troyes, sa ville natale. La mort du pontife arrêta l'exécution de ces projets, et le comté de Brienne resta alors à ses possesseurs naturels. Les anciens comtes de Brienne jouissaient de très beaux droits, qui se sont perdus insensiblement, lorsque les rois sont devenus seuls maîtres de leur royaume.



Le château était fortifié, et ces seigneurs avaient des hommes d'armes à leur service et une garde réglée.



Érard II fut assez puissant pour faire la guerre à Thibaut, comte de Champagne, afin de soutenir les droits de sa femme, Philippe, fille de Henri II dit le Jeune, oncle de Thibaut. L'affaire fut portée à la Cour des Pairs, où Érard fut condamné, en 1216; par transaction, au mois de novembre 1221, Thibaut et ses successeurs furent maintenus dans la possession du comté de Champagne.

Pendant la guerre de Cent Ans, sous le règne de Charles VII, le château de Brienne fut réduit par la famine et démoli en 1451. Ayant été rebâti, il fut encore assiégé pendant les guerres civiles, puis encore détruit. En 1520, les seigneurs ont fait abaisser la hauteur du coteau pour construire le château qu'on y voit aujourd'hui. La perspective en est des plus agréables; il domine toute la plaine, et le châtelain, d'un coup d'œil, pouvait, en quelque sorte, embrasser toute l'étendue de ses domaines. Ce château est d'une construction solide : il est accompagné de deux pavillons détachés; il est remarquable encore par ses souterrains, par la grandeur et le nombre de ses appartements. Le premier seigneur connu pour avoir possédé Brienne à titre de comte, serait Airard ou Érard, qui vivait au xie siècle. Ses des-



LOUIS-STANISLAS-XAVIER DE FRANCE
LE COMTE DE PROVENCE
Par DROUAIS, en 1771
Offert
A MADAME LA DUCHESSE DE LA VAUGUYON
Par MONSIEUR, FRÈRE DU ROI
1775

Collection de Brienne



CHARLES DE FRANCE
COMTE D'ARTOIS
(Plus tard Charles X)
Par DROUAIS

Collection de Brienne



HELÈNE
PRINCESSE DE COURTENAY
PRINCESSE DE BAUFFREMONT
Par Mignard





endants prirent le nom de cette terre et furent reconnus pairs du comté de Champagne.

Cette famille ne manqua pas d'un certain renom.

Un des descendants d'Érard, Jean de Brienne, acquit une grande gloire en Palestine, lors de la croisade qui se forma pour combattre les Infidèles, sous le règne de Philippe Auguste.

Il épousa l'héritière de Jérusalem et fut, en 1209, sacré et proclamé roi de cette ville.

Une de ses descendantes, Guillemette de La Marck, fut mariée en secondes noces à Bernard de Béon, marquis de Bouteville.

Louise de Béon-Luxembourg, mariée à Auguste de Loménie, originaire du Limousin, secrétaire d'État, prévôt et grand-maître des cérémonies de l'Ordre du Saint-Esprit; Marguerite-Charlotte, duchesse de Piney, et Marie-Liesse, duchesse de Ventadour, filles de Henri de Luxembourg-Piney et de Madeleine de Montmorency, ses héritiers, vendirent le comté de Brienne à Loménie, qui acquit de ce fait le titre de comte de Brienne, que ses descendants portèrent jusqu'à la Révolution.

L'un d'eux, Louis Bénigne, colonel du régiment d'Artois, fut tué en 1747, à l'affaire de l'Assiette, près d'Exile, contre les Piémontais. Son frère, Louis-Marie-Athanase, comte de Brienne, lieutenant général des armées du roi, avait épousé, en 1757, Mlle Étiennette Fizeaux de Clémont, morte en 1812.



Ce dernier comte n'ayant pas laissé d'enfants, Mme de Montbreton, héritière d'Étiennette Fizeaux, comtesse de Brienne, eut le château en partage, et ses héritiers le possèdent aujourd'hui.

Mme de Montbreton était belle-sœur de M. de Norvins, auteur de la *Vie de Napoléon*.

En 1805, Napoléon, traversant la Champagne, vint visiter Brienne : c'était un lieu qui lui était cher.

Il se porta à cheval sur l'emplacement de cette École militaire où il avait été élevé et, n'y trouvant plus que des ruines, il s'écria : « Les barbares, ils ont tout détruit!... »

Le château est aujourd'hui la propriété du duc de Bauffremont qui, grâce à un goût parfait, a su mettre en valeur les merveilles d'art que renferme Brienne.

Il y possède une admirable collection de tableaux, de marbres, de dessus de portes et de meubles les plus précieux.

La Champagne peut s'enorgueillir à juste titre de ce magnifique domaine.

ESTERNAY

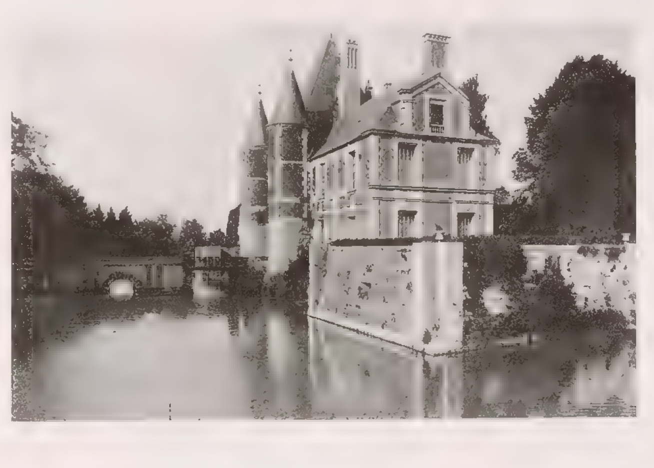


La terre d'Esternay s'appelait Sternacum au XIIe siècle. En 1378, on cite un acte d'acquisition fait par dame Eustache de Trainel, propriétaire du château d'Esternay en Brie. Le 19 juin 1408, elle cède la seigneurie à Alexandre Leboursier, qui soutient en 1423 un siège contre les Anglais, conduits par Salisbury.



Esternay est pris, et Henri V, roi d'Angleterre, en fait don à Hugues de Saubertier, écuyer du duc de Bourgogne. (Lettres de mars 1423. Arrêt de la Chambre des comptes du 21 mars 1424.)

Sous Charles VII, Jean Leboursier rentre en possession des biens de son père. Ce seigneur, sous le nom de Sternay, prit part au siège de Blaye. Nommé fermier général de Normandie, il cède Esternay à Mathieu Beauvarlet, dont la fille épouse, en 1483, Jean Raguier, qui en a trois fils. Louis, Jean et Guillaume Raguier détruisent le château féodal et en construisent un nouveau en 1525 (date sculptée sur une des portes qui existent encore).



Le château, carré, est entouré de fossés de 60 pieds de largeur.

Au milieu, une cour intérieure avec un puits.

Un seul pont en pierre, terminé par un pont-levis, y donne accès.

On y remarque de nombreuses sculptures très finement exécutées : buste de François Ier, salamandres, un groupe représentant, sans doute, le triomphe de Bacchus, avec l'inscription Louis Raguier, Guillaume Raguier, Jehem Raguier; culs-de-lampe très bien conservés.

Louis Raguier, neveu des précédents, hérite d'Esternay et le laisse par testament à sa veuve, Charlotte d'Inteville.

Son fils, Jean Raguier, en hérite à son tour.

Antoine Raguier, fils du précédent, se fait protestant et dépouille les églises catholiques du pays; il devient aide de camp de Condé et est fait prisonnier à la bataille de Dreux. Relâché, il s'arme de nouveau contre les catholiques et vient s'enfermer dans Esternay.

Le château est pris d'assaut, et Antoine Raguier périt dans la mêlée.

On conserve encore des boulets de pierre qui datent sans doute de ce siège.

Les catholiques rendent Esternay à dame Marie de Béthune, veuve de Jean Raguier, qui n'a qu'une fille, Judith Raguier, mariée



vers 1592 à Claude d'Ancienville, seigneur de Réveillon.

En 1638, Esternay appartient à Pompée d'Ancienville, baron de Réveillon, marquis d'Esternay.

En 1650, la terre d'Esternay est vendue à Claude du Bellay, gouverneur du Vermandois, qui la cède, en 1651, à Michel Larcher, conseiller du roi, président de la Cour des comptes, dont les fils la revendent, le 16 octobre 1655, au maréchal de France de Fabert.

En 1704, Esternay appartient à Claude de Fabert, marquise de Caylus, qui meurt en 1728 et laisse la propriété à Jean de Tubières, comte de Caylus, qui la cède en 1765 à M. le marquis de Lambert, lieutenant des armées du roi.

M. de Lambert reste neuf ans propriétaire d'Esternay. La dixième année, M. de Saint-Martial, baron d'Aurillac, héritier de M. de Caylus, use de son droit de rachat, et en fait le retrait lignager comme étant le plus proche parent. (Acte passé au Châtelet en 1774.)

Il laisse Esternay à son fils aîné, Pierre-François de Saint-Martial, baron d'Aurillac, capitaine des cuirassiers du roi, attaché à l'ambassade d'Angleterre en même temps que le duc de Noailles, son parent; il fut député aux États généraux pour la province d'Auvergne; il s'était marié en 1791 à une fille du marquis de Dreux-Brézé, grand maître des cérémonies de Louis XVI.

Avant la Révolution, il résolut de détruire Esternay pour reconstruire un château dans le goût du temps; il commença cette œuvre néfaste en 1786.

En 1792, il est forcé d'émigrer. Les habitants du pays continuèrent l'œuvre de dévastation commencée par M. d'Aurillac.

Depuis cette époque, il ne reste que la moitié d'un des quatre côtés du grand château bâti par les frères Raguier.

A son retour de l'émigration, en 1797, le baron d'Aurillac s'installa dans ce qui restait du château, mais les



réparations malheureuses qu'il y fit achevèrent en partie la destruction des merveilles de sculpture répandues à profusion. Il défonça les caves voûtées, détruisit deux des bastions fortifiés qui servaient d'angles au château.

Il mourut sans enfants en 1804. Sa veuve habita Esternay jusqu'en 1844, et en laissa la propriété à sa nièce, la comtesse de La Rochelambert-Montfort, qui à son tour le légua à son petit-fils, le marquis de La Rochelambert-Montfort, possesseur actuel du château.



MONTMIRAIL

Le premier seigneur de Montmirail qui en ait illustré l'histoire est Jean, baron de Montmirail, comte de la Ferté-Gaucher, qui brilla à la Cour de Philippe Auguste par sa fortune, sa naissance et ses hautes qualités. Ce fut à la maison de Coucy qu'échut ensuite la seigneurie, puis à celle de Roncy de Silly, dont

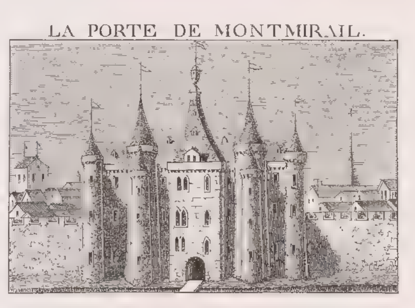


Jacques, comte de Rochefort, damoiseau de Montmirail, reconstruisit le château dans le style de la Renaissance,



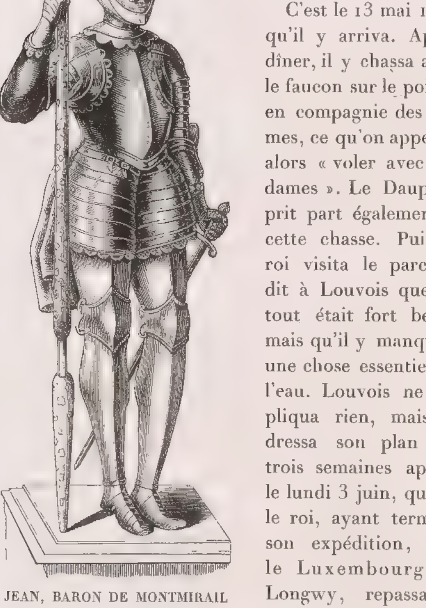
en 1553. En 1610, Marguerite de Silly épousa Emmanuel de Gondy, qui attira à Montmirail saint Vincent de Paul; ce dernier y séjourna longtemps. Des Gondy, la terre passe à une des plus célèbres maisons de France : La Trémoïlle : « Ce nom vaut une histoire », a dit M. de Lamartine. Louis II, qui appartenait à la troisième branche des La Trémoïlle-Noirmoutiers, se rendit, en 1655, acquéreur de Montmirail pour le prix de 555 000 livres. Il se qualifiait vicomte de Thouars, seigneur de la Ferté-Milon, baron de Montmirail; il en fut le trente-troisième seigneur. Le roi, pour le récompenser de ses hauts faits d'armes, érigea en duché son marquisat, par lettres patentes de mars 1650; et par autres, du 8 février 1657, transféra le titre et la dignité de pairie à Montmirail. C'est ainsi qu'il devint duché-pairie.

Mais, en 1666, Louis II mourut, et, en 1678, sa veuve, ayant perdu ses deux fils à la guerre, l'un en Espagne, l'autre à Senef, vendit la terre à M. le marquis de Louvois.



LA PORTE DE MONTMIRAIL.

Montmirail n'échoit que pour quelques années seulement au chancelier Michel Le Tellier, marquis de Louvois, car il mourut en 1685, et ce fut son deuxième fils, le célèbre ministre de Louis XIV, qui en prit possession. Sa grande faveur à la Cour lui valut l'honneur de recevoir le Roi Soleil, qui avait entendu parler des merveilles créées par le ministre dans sa nouvelle terre.



JEAN, BARON DE MONTMIRAIL

C'est le 13 mai 1687 qu'il y arriva. Après dîner, il y chassa avec le faucon sur le poing, en compagnie des dames, ce qu'on appelait alors « voler avec les dames ». Le Dauphin prit part également à cette chasse. Puis le roi visita le parc et dit à Louvois que ce tout était fort beau, mais qu'il y manquait une chose essentielle : l'eau. Louvois ne répliqua rien, mais il dressa son plan et, trois semaines après, le lundi 3 juin, quand le roi, ayant terminé son expédition, pris le Luxembourg et Longwy, repassa à Montmirail, il y trouva, dans la cour du château, le chancelier radieux ; il avait fait exécuter des travaux d'eau gigantesques : de grands bassins, des fontaines, des cascades.

Louis XIV fut émerveillé et y resta jusqu'au 5 juin.

A la mort de Louvois, en 1691, son fils aîné, le marquis de Courtenvaux, devint seigneur de Montmirail jusqu'en 1739, époque où il mourut. Son frère lui succéda. Héritier de sa tante, Élisabeth d'Estrées, de son nom, de sa grandesse d'Espagne, assise sur la terre de Doudeauville, il y prit le titre de comte d'Estrées. Maréchal de France en 1757, il devint duc d'Estrées en 1763. C'est une gloire pour Montmirail ; il augmenta la terre, embellit le château de sculptures variées, mais fut enlevé en 1771 après avoir légué ses biens à sa petite-nièce, Mlle Le Tellier de Montmirail, ainsi que sa grandesse d'Espagne et le titre de Doudeauville. En 1779, celle-ci épousa Ambroise-Polycarpe de La Rochefoucauld, auquel elle apportait le titre de duc. Le mariage



FRANÇOIS-MICHEL LE TELLIER
MARQUIS DE LOUVOIS
1639-1691
D'après une estampe de l'époque.

fut célébré par le cardinal de La Rochefoucauld, en la chapelle de l'hôtel de Louvois.

C'est ainsi que Montmirail passa à la maison de La Rochefoucauld, et au duc François, son propriétaire actuel.

Il y habite une partie de l'année, ainsi que la duchesse, au milieu des superbes collections de tableaux et des œuvres d'art que renferme Montmirail.

MONTMORT



Selon les chroniqueurs, c'est au XIIe siècle que remonte la fondation du château, ou du moins de l'ancien château, dont quelques parties subsistent encore.

Depuis, et jusqu'en 1389, le château, alors d'une importance considérable, fut incessamment en butte à toutes les vicissitudes des guerres féodales. C'est dans ce triste état, n'occupant plus que sept arpents environ, qu'on le trouve entre les mains (1389) de Jeanne Desnoyers.

Mais, à dater de 1396, Mathieu d'Hangest et ses héritiers, pendant près de deux siècles rendirent au château toute son importance.

On voit encore dans l'église de Saint-Pierre divers souvenirs qui constatent la longue possession de cette puissante famille, constamment alliée aux noms les plus illustres de cette époque.

Jeanne d'Hangest, veuve en deuxièmes noces de Claude d'Aguerre, puis sa fille Chrétienne d'Aguerre, si célèbre, depuis, dans les guerres de la Ligue contre Henri IV, firent alors édifier, comme donjon, le château actuel. Leurs chiffres et la décoration primitive ont été conservés intacts dans la salle des Gardes. En 1622, le maréchal de Créquy (d'Agout), fils de Chrétienne d'Aguerre, le laissa à sa fille Françoise, épouse du grand ministre Sully, marquis de Rosny, dont la fille, princesse d'Enrichemont, mourant sans postérité, le légua elle-même au chevalier de Béthune-Sully, son neveu.



Ce fut le dernier membre de la famille d'Hangest qui

possédа le château; Pierre de Rémont s'en rendit acquéreur en 1704; il y apporta, avec ses immenses richesses, l'illustration de son génie.

Son fils, François de Rémont, héritier des vertus de son père, parvint, en passant par tous les grades, aux plus hautes charges militaires : sa longue et honorable existence se termina dans les cachots de la Révolution.

Sa petite-fille avait épousé le marquis de Ferrières; celui-ci acheta nationalement, pendant la Terreur, le domaine de Montmort, confisqué sur la succession du marquis François Saint-Marc de Rémont, maréchal de camp, son beau-frère, mort en Italie.

Auguste de Rémont de Montmort rentra dans les droits de son père François, sous la Restauration.

Militaire distingué, il mourut, à Montmort (1848), avec le grade de maréchal de camp, comme son père; laissant le domaine à son fils Raymond de Rémont de Montmort.

Ce dernier, entré fort jeune dans l'administration comme sous-préfet à Bernay, a cédé viagèrement, avec charge de retour, à son beau-père et à sa belle-mère la propriété du château.

Le château actuel, fortifié en considération des guerres et dissensions continuelles qui agitaient les temps où il fut construit, est élevé sur un terre-plein en partie factice.

Un porche gothique surmonté de deux petites tourelles, au milieu de bâtiments affectant le style du moyen âge, s'ouvre sur la cour des communs.

Une des curiosités de l'édifice général est une tour, construction particulière à l'époque, qui montre que ce château n'était pas seulement un séjour de plaisance, mais aussi une forteresse en état de soutenir un siège.

Cette tour, d'un carré irrégulier, à angles aigus, se termine par une plate-forme avec parapet, créneaux et mâchicoulis.

La cheminée d'une salle du premier étage mérite de fixer l'attention.

Construite du temps de Henri III, elle soutient le portrait de ce roi, dans un cadre de pierre richement sculpté, qu'accompagnent deux belles cariatides, également en pierre, œuvre attribuée à Jean Goujon.

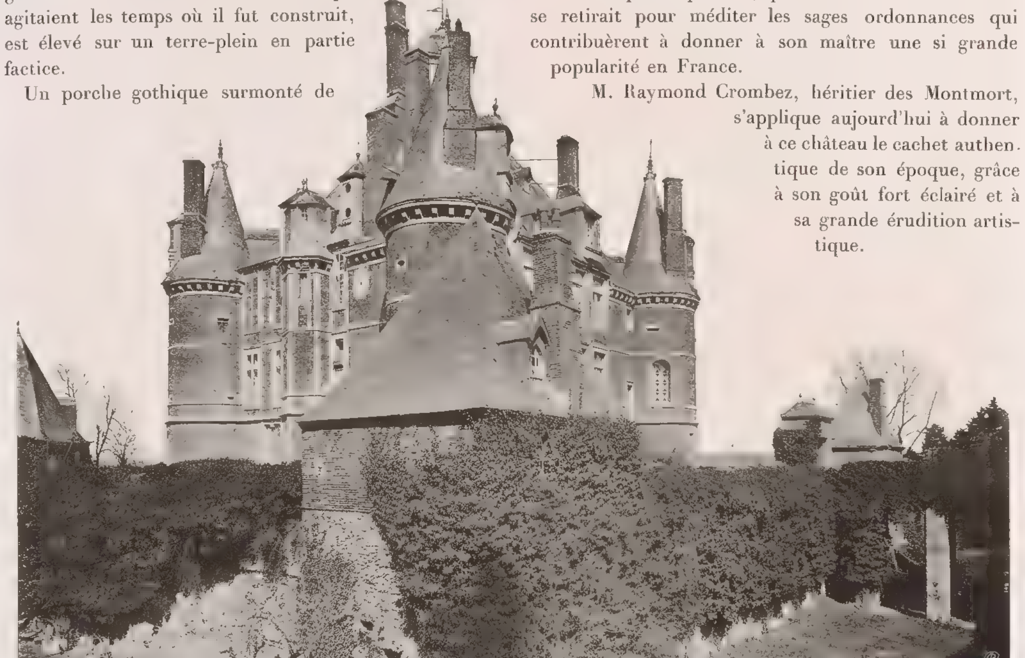
Les vitraux peints des fenêtres reproduisent partout les trois roses de la famille de Montmort.

Dans la tour du midi, à l'angle de cette vaste salle se trouve le cabinet dit de Sully.

Les vitraux peints présentent avec le portrait de Sully celui du roi Henri IV.

C'est, dit-on, dans ce réduit, au coin d'une cheminée dissimulée par un placard, que le ministre du roi Henri se retirait pour méditer les sages ordonnances qui contribuèrent à donner à son maître une si grande popularité en France.

M. Raymond Crombez, héritier des Montmort, s'applique aujourd'hui à donner à ce château le cachet authentique de son époque, grâce à son goût fort éclairé et à sa grande érudition artistique.



LE PAILLY



Le château du Pailly est situé au milieu même du village de ce nom ; il repose au pied de la colline de Cognelot, l'un des prolongements de la montagne de Langres. Les bâtiments actuels du château ont été construits sur l'emplacement d'un édifice plus ancien, comme vient le prouver un immense donjon, seul reste de la construction primitive, qui remonte au XIVe siècle.



Siège de seigneurie, le village du Pailly avait, en effet, donné son nom aux possesseurs de ce territoire bien avant cette époque.

En 1226, Guy, seigneur du *Pailly*, fit une donation à l'abbaye de Belmont, et, l'année suivante, il en fit une autre à la maison hospitalière de Grosse-Saulve, située non loin du Pailly. Guillot du *Pailly* et sa femme Marguerite donnèrent leur consentement à une donation faite, en 1276, aux Templiers de Genrupt par Girard de Bourbonne.

Les seigneurs portant le nom du Pailly avaient encore ce village à la fin du XIV[e] siècle.

Jean de Dommarien, dernier seigneur du Pailly, étant mort sans postérité, la terre ne tarda pas à passer dans l'illustre maison de Saulx.

Le personnage le plus important de cette famille fut le maréchal Gaspard de Saulx-Tavannes.

D'abord page de François I[er], il le suivit en Italie et y fut fait prisonnier. Henri II le créa maréchal de camp de l'armée en 1552.

Tavannes combattit les protestants avec une grande énergie à Jarnac et à Moncontour; il reçut, lors du mariage de Charles IX, le bâton de maréchal de France et, peu de temps après, fut nommé conseiller du roi.

En 1572, Tavannes, âgé de 63 ans, fut nommé gouverneur et lieutenant général en Provence, amiral des mers du Levant.

Il se préparait à aller combattre la révolte de La Rochelle, lorsque, affaibli par les fatigues de la guerre, il mourut dans son château de Sully, près d'Autun.

Après lui, le château fut indivis entre ses deux fils jusqu'en l'an 1600 ; à cette époque, il devint la propriété de Guillaume de Tavannes, qui fut enfant d'honneur de Charles IX et épousa la fille unique du comte de Chabot-Charny.

Leur fils et héritier, Claude, comte de Tavannes et de Beaumont, mourut au siège de Fontarabie, en 1638. Son fils aîné étant entré dans l'ordre de Cîteaux, la terre et le château du Pailly furent donnés en dot, en 1644, à son second fils Jacques, comte de Tavannes, qui mourut en 1683.

Charles-Marie de Saulx, comte de Tavannes et de Méry, marquis d'Arc-sur-Tille et de Sully, baron de



Luxe, fils de Jacques, reçut la terre du Pailly en dot, le 3 février 1683, lorsqu'il épousa Marie-Athénaïs d'Aguesseau, sœur du chancelier.

Il fut blessé au combat de Senef et mourut en 1703.

Après Charles-Marie de Tavannes, le château fut possédé par son fils aîné Henri-Charles de Saulx, comte de Tavannes.

A la mort de Henri, le château passa à son fils aîné Charles-Michel-Gaspard, comte de Saulx-Tavannes, lequel le vendit, le 12 mars 1764, à Arnoult-René Toussaint Heudelot de Létancourt; celui-ci le légua à sa parente Françoise Heudelot de Pressigny, mariée à Jean-Étienne Desmiers de Saint-Simon, qui le vendit à son tour, en 1790, à son propre fils Jean-Étienne Arnoulphe, vicomte d'Archiac de Saint-Simon, lequel, ayant émigré, l'État s'empara de la terre du Pailly; elle fut vendue, en 1799, par l'administration de la Haute-Marne, à M. Charles Félice, qui la revendit, en 1802, à François Roulet de Neufchâtel.



Ce dernier établit dans la vieille demeure des Tavannes des troupeaux de vaches et de taureaux suisses dont les produits étaient conduits à Paris.

M. Roulet vendit, en 1821, le château du Pailly à M. Jean-François Moreau du Breuil; il appartient encore aujourd'hui à son fils, M. du Breuil de Saint-Germain, membre du conseil général de la Haute-Marne, dont l'érudition et le bon goût ont su conserver au Pailly tout son cachet.

Le château actuel, construit par le maréchal de Saulx de Tavannes, se compose de bâtiments disposés autour d'une tour carrée fermée autrefois, mais dont il ne reste plus aujourd'hui que trois côtés.

Ces bâtiments forment un trapèze dont trois des angles sont flanqués de tours de pierre et le quatrième est formé par un pavillon qui constitue l'entrée principale du château.

A l'intérieur, à remarquer le grand escalier, voûté en berceau et décoré de plaques de marbre encadrées de fines moulures sculptées.

Il conduit à une sorte de vestibule qui donne accès dans la salle dorée placée dans l'ancien donjon.

Dans cette salle, on voit une immense cheminée sculptée dans une pierre extrêmement fine et avec beaucoup de soin : un riche cartouche se dessine au centre du manteau et contient les armes du maréchal soutenues par deux élégantes chimères.

Les profondes embrasures des fenêtres de cette salle sont couvertes de peintures du XVIIe siècle.

VILLERS-AUX-BOIS

ATE du XIIIe siècle. On peut dire, pour ce château de Villers-aux-Bois, que la Restauration comme le règne de Louis-Philippe ont été de grands destructeurs par la découverte et l'emploi du plâtre. Heureux ceux qui n'en ont pas subi les atteintes !

Il est situé sur un parterre complètement entouré d'eaux jaillissantes; trois ponts y donnent accès.

En 1820 et 1825, il avait été détérioré par l'addition de couches de plâtre et la pose de persiennes sur toute la surface des quatre côtés et des deux tours.



En 1220, il appartenait à Thibaut, comte de Champagne, que la mère de Saint Louis, Blanche de Castille, sut attirer dans son parti contre les barons qui la menaçaient, lorsqu'elle perdit son mari Louis VIII. Cette princesse fonda dans la contrée des abbayes célèbres, entre autres l'abbaye d'Argensoles, couvent de femmes, à 2 kilomètres de Villers.

Après être resté longtemps en la possession des comtes de Champagne, il passa au XVIe siècle aux princes de Rohan-Rohan, seigneurs de Vertus.

Au XVIIe, il devint la propriété de la famille Aublin de Villiers, alliée à la famille de Montesquieu.

Ceux-ci le vendirent, en 1834, à M. et Mme Lemaître, qui l'ont laissé à M. Raoul Brinquant, leur neveu, lequel y a fait avec beaucoup de goût de nombreuses restaurations et a remis le château dans l'état actuel en faisant disparaître les couches de plâtre qui le recouvraient.

On a découvert des sculptures du XVe siècle, des fenêtres avec des meneaux. Le vieux pont laisse encore voir des vestiges d'un pont-levis du XIIIe siècle.

Les bois qui entourent une partie de la propriété appartenaient aux princes de la famille de Rohan; on les appelle encore, dans le pays et sur les vieux plans, bois des Princes.





CONDILLAC – CONTENSON

GRIGNAN

PUPETIÈRES — VIZILLE

CONDILLAC


Le château se compose de trois parties distinctes : une très ancienne, terminée du côté sud-est par un donjon carré dominant tous les autres bâtiments ; une autre plus récente qui est de l'époque des Blacons ; enfin, une troisième partie de l'œuvre toute moderne de Mme la comtesse d'Andigné. D'après les titres anciens qui retracent l'histoire de cette seigneurie, les faits les plus importants sont :



1° L'achat du château de Condillac en 1453, par un membre de la famille de Priam, moyennant la somme énorme, pour ce temps-là, de 400 écus d'or et le droit de haute, moyenne et basse justice ;

2° Le mariage de Loyse de Priam avec un seigneur de Forez-Mirabel-Blacons, qui eut lieu en 1592 ; ce fut en vertu du contrat d'alliance de ces deux familles que le château de Condillac arriva dans la maison de Blacons ;

3° La possession, avec toutes leurs tenances et dépendances, des deux seigneuries de Mirabel et de Blacons, qui étaient situées, la première dans la vallée de la Drôme, près d'Aoust, et la seconde dans la commune de La Roche-Saint-Secret (Drôme).



Cette dernière seigneurie avait été longtemps protégée par un manoir féodal que Lesdiguières fit raser dans un moment où la renommée des seigneurs de Blacons lui causait quelques inquiétudes, pendant les guerres de religion en Dauphiné. Mme Anéida de Blacons, dernière du nom, comtesse d'Audigné, bien qu'appartenant de droit à la province d'Anjou par son mariage avec le général comte d'Andigné, pair de France, abandonna à ses deux fils le soin de conserver les traditions et les manoirs de la lignée paternelle situés dans cette province, et se réserva la restauration et les embellissements de son château de Dauphiné.

Ces deux fils furent : le général marquis d'Andigné qui mourut il y a quelques années, et le comte Amédée d'Andigné qui appartint quelque temps au corps diplomatique.

La salle basse du château de Condillac, dans laquelle on pénètre par l'ancien pont-levis, a été peinte à fresque vers 1609, ainsi que l'indiquent les armoiries qui couronnent la porte de cette grande salle, et qui sont celles des Priam, des d'Armand de Forez, des Latour-Gouvernet et des Mirabel.

La description et l'explication des sujets peints à fresque que Mme la comtesse d'Andigné a fait restaurer et exécuter avec tant de soin nous font connaître quelques-unes des traditions légendaires relatives à cet ancien manoir ; elles ont été inspirées par les principaux événements de la guerre de Troie.

Parmi les membres illustres de la maison de Blacons dont les peintures du château de Condillac et le poème Pontaymerie nous retracent les hauts faits, on doit citer en premier

lieu : Thibaut de Blacons, qui prit une part glorieuse à la croisade contre les Maures d'Espagne, en 1211 ; ensuite viennent : Hector de Forez, Pierre d'Armand et Alexandre de Forez de Blacons, qui brillèrent aux batailles de Cérisoles, de Ravenne et de Chomérac ; enfin, un député de la noblesse aux États du Dauphiné et aux États généraux qui fut le dernier marquis de Blacons, Henri François Lucrétien, est représenté au moment où il déclare aux États généraux qu'il est résolu à se réunir au tiers état pour la vérification des pouvoirs ; la séance a lieu dans l'église Saint-Louis de



LE MARQUIS DE BLACONS AUX ÉTATS GÉNÉRAUX DE 1789 A VERSAILLES



SALLE DE PRIAM. — « LES CENTAURES »

Versailles, le 22 juin 1789. On ajoute à ces noms des chevaliers de Malte un châtelain de Pisançon, etc.

Les tombeaux des dames de Priam et de Blacons se voyaient, avant la Révolution, dans les églises de Romans, de Montélimar et d'Orange.

L'habile artiste italien, le chevalier Ruspi, qui a restauré avec une scrupuleuse fidélité les peintures anciennes de Condillac, a aussi exécuté avec talent six fresques nouvelles.

Le premier tableau représente la célèbre bataille de Las Navas de Tolosa, livrée le 16 juillet 1211 contre les Maures d'Espagne, sous Mahomet II.

Dans le deuxième tableau, on aperçoit Hector de Forez de Blacons sur son cheval blanc, à la tête de la cavalerie, qui arrête l'effusion du sang dans Montélimar, repris aux catholiques en 1591.

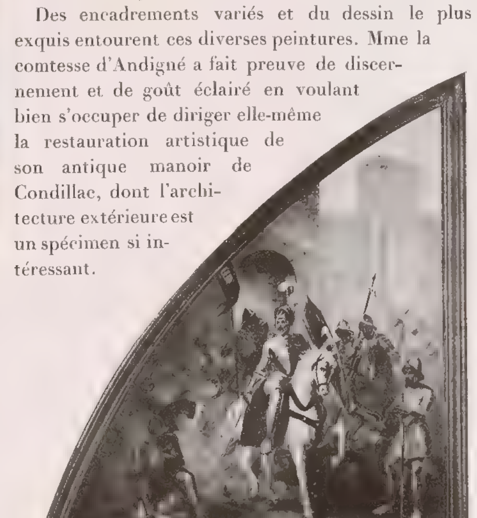
Troisième tableau. — Pierre d'Armand, témoin de la mort prématurée de Gaston de Foix, dit *le Foudre de l'Italie*, console le jeune héros expirant au milieu de son triomphe.

Les armes des derniers Blacons et des d'Andigné, et la reddition de Chomérac par le seigneur de Pampelonne à Alexandre de Forez-Mirabel en 1621, constituent les quatrième et cinquième tableaux.

Le sixième, c'est le marquis de Blacons aux États généraux de 1789.

Cette composition est l'œuvre capitale du chevalier Ruspi, et mérite l'attention, autant par la ressemblance des personnages que par l'heureuse entente du sujet.

Des encadrements variés et du dessin le plus exquis entourent ces diverses peintures. Mme la comtesse d'Andigné a fait preuve de discernement et de goût éclairé en voulant bien s'occuper de diriger elle-même la restauration artistique de son antique manoir de Condillac, dont l'architecture extérieure est un spécimen si intéressant.



HECTOR DE BLACONS AU SIÈGE DE MONTÉLIMAR EN 1591

CONTENSON



Situé dans la Loire aux confins du Puy-de-Dôme et de l'Allier Contenson, est un ancien château féodal et de défense dont la construction primitive remonte au XIIIe siècle. Il fut le siège d'une ancienne commanderie de Templiers.

Il était sous la dépendance des comtes du Forez et des seigneurs d'Urfé.

En face, on voit encore les ruines du château de ces suzerains. Au milieu du XVe siècle, il subit une première transformation, puis des embellissements intérieurs y furent exécutés aux XVIe et XVIIIe siècles.



M. le baron de Rochetaillée, en suivant avec beaucoup de savoir les vieux plans retrouvés, en a fait une admirable restauration, grâce au concours éclairé du si délicat architecte M. Guinot, qui sut conserver toute la préciosité et le charme de cette belle architecture du XVe siècle.

Ce château est flanqué à gauche d'un donjon carré portant à un de ses angles une charmante petite échauguette. Dans le bas, une grande baie gothique donne de la lumière à la grande salle à manger, l'ancienne salle des Gardes.

La façade principale est largement ouverte par une belle et grande porte en arc surbaissé. Des nervures du meilleur effet sont enserrées entre deux pinacles montant jusqu'au premier étage. A la hauteur des anciens créneaux et mâchicoulis, un balcon court le long de la façade. Une balustrade en pierre de Volvic très ajourée vient mettre comme une ligne de dentelle bleuâtre sur le granit rose de la construction.

L'aile droite, sur la cour d'honneur, est ornée d'une grande lucarne à meneaux faisant un tout avec les deux fenêtres donnant sur le balcon; elle se termine par une grosse tour ronde percée de deux rangs de fenêtres surmontées de lucarnes dans le même style que celles de la façade. Dans l'angle de la tour et de l'aile, une charmante loggia du plus heureux effet.

La façade Est, beaucoup plus curieuse, est plus ancienne : on y voit des fenêtres à meneaux puissants, des



FRESQUE
« CHASSE AU MOYEN AGE »

l'autre des scènes de la vie des châtelains.

Dans un des bas côtés, une belle cheminée en pierre du xve siècle; dans l'autre, une belle porte accotée de deux pinacles qui donne accès à la salle à manger, si somptueusement décorée.

Dans le grand salon, un remarquable portrait du baron de Rochetaillée, avec sa fille, aujourd'hui Mme la princesse de Broglie, de beaux meubles, entre autres une magnifique console en bois doré de la Renaissance espagnole; de somptueuses tapisseries garnissent les murs; un coffret tout en ivoire du xive siècle, avec d'autres merveilles, se trouve dans cette pièce.

Un autre salon, plus sévère, est orné d'une cheminée de l'époque de Henri II; un plafond à poutrelles vient lui donner un caractère tout particulier et rappeler ses anciens hôtes.

lucarnes simples, mais d'un beau style; à une tour carrée est accolé un bâtiment portant une tourelle à son angle : c'est la chapelle du château.

Le côté Nord, plus simple, mais très imposant, est tout uni; on ne voit que quelques baies qui sont venues prendre la place d'anciennes meurtrières.

En montant dans le château par le perron, on pénètre dans un hall merveilleux.

L'escalier qui occupe la partie centrale est du xve siècle. Il se divise en deux branches, qui desservent chacune une partie de cette grandiose demeure.

La balustrade est composée d'une série de meneaux, portant sur leurs gracieuses courbes tantôt une feuille de persil, tantôt un animal plus ou moins fantastique. Les bas côtés du hall en sont séparés par trois arcades en arc surbaissé du style le plus pur.

Au-dessus des arcades, toute une série de compartiments en ogive renferme les écussons et armes des différentes familles alliées aux Rochetaillée et aux Rochefort.

On y voit les de Vichy, les de La Motte, les d'Anthenaise, les Chateaubriand, etc., et, comme couronnement à cette frise, une peinture murale représentant d'un côté une chasse au moyen âge, donnant les portraits des principaux membres de la famille de Rochetaillée, de

Près du grand salon se trouve la bibliothèque, qui est tout en bois sculpté de l'époque Louis XV et d'une pureté de style rare; les ouvrages anciens y abondent et les belles reliures ne se comptent pas. C'est là un véritable chartrier rempli de documents rares et intéressants.



La salle à manger, qui est la pièce la plus vaste du château, est ornée à une de ses extrémités d'une grande cheminée de la fin du xve siècle portant en son milieu les armes des Rochetaillée.

Un parc magnifique, traversé par la petite rivière l'Aix, entoure de ses frondaisons tout le château, qui est actuellement habité par la baronne de Rochetaillée, née de Rochefort.

GRIGNAN

IEN peu de châteaux, en France, sont placés dans une situation plus pittoresque et mieux faite pour jeter dans l'âme cette émotion profonde qu'éveillent les grandes scènes de la nature, que celui de Grignan. Qui ne sait que Mme de Sévigné est venue mourir dans ce château, si cher à ses affections. Le château de Grignan s'élève sur une roche isolée.



Pour y parvenir, il faut traverser le bourg, dont les habitations se groupent humblement à ses pieds, et gravir une pente raide, terminée jadis par un fossé sur lequel s'abaissait un pont-levis, remplacé plus tard par un arceau en pierre grossièrement construit.

Au delà du fossé, ou plutôt du petit pont en pierre, se présente le portail de la première enceinte du château que flanquent deux tourelles dont le style révèle la manière du XIVe siècle.



PORTE D'ENTRÉE

Après l'avoir franchi, on se trouve en face d'une cour d'honneur au fond de laquelle s'élève une façade de la plus noble ordonnance, flanquée de hautes tours dont l'une renfermait les appartements particuliers de Mme de Sévigné. D'une tour à l'autre règne un large escalier qui sert à pénétrer dans l'intérieur de l'édifice. A l'est, s'étend l'imposante façade que le coadjuteur d'Arles et l'évêque de Carcassonne faisaient construire en 1689.

C'est à cette construction qu'est resté le nom de *façade des Prélats*. A l'intérieur, il faut remarquer le portrait de Mme de Sévigné peint par Mignard. Tout un salon est tapissé des portraits des Adhémar, des Grignan, des Simiane, des du Muy. Dans le centre du salon des portraits, on admire une console de la Renaissance d'une exquise délicatesse. Les armes de l'une des branches de la maison de Grignan, surmontées d'une couronne de perles et de pierres précieuses, sont incrustées dans le marbre; des gerbes de fleurs entourent cet antique blason; des nègres armés de flèches supportent la table de marbre, dont ils semblent les gardiens.

La terre et la seigneurie de Grignan appartenaient à l'antique maison des Adhémar de Monteil, famille illustre dès le Xe siècle, dont les annales particulières se trouvent intimement liées aux principaux événements de notre histoire nationale.

En 1164, Giraud Adhémar fit hommage à Raymond Bérenger II de sa baronnie, qui devint ensuite un fief de l'empire et successivement de tous les princes à qui les révolutions firent échoir la Provence en partage.

En 1512, Gaucher Adhémar fonda le chapitre des chanoines de Saint-Sauveur et l'église collégiale de Grignan. Sous François Ier, Louis Adhémar, premier comte de Grignan, fut ambassadeur, puis lieutenant général dans les gouvernements de Provence, Lyonnais, Forez et Beaujolais.

En 1669, François Adhémar de Monteil, comte de Grignan, lieutenant général du roi dans la province de Languedoc, épousa en troisièmes noces Françoise-Marguerite de Sévigné, fille de la femme illustre qui nous a laissé les inimitables lettres; il mourut en 1714, le dernier de sa race.



FRANÇOISE-MARGUERITE DE SÉVIGNÉ
COMTESSE DE GRIGNAN
1648-1705
Par Mignard

En 1732, le château et la terre de Grignan furent vendus au maréchal Félix du Muy, qui les transmit à son neveu, le général Félix du Muy.

Entre les mains de ses nouveaux maîtres, le château de Grignan était encore le séjour de la magnificence et des plaisirs, lorsque, en 1793, l'administration du dis-





TERRASSE
TOUR DU VEILLEUR
FAÇADE DES PRÉLATS

trict de Montélimar ordonna, par un arrêté, qu'il serait livré à la spoliation comme bien d'émigré, quoique le général du Muy, qui en était alors le propriétaire, était au service de la République.

Depuis quelques années, son propriétaire actuel, le comte Boni de Castellane, ami des arts, a voulu soustraire à une destruction complète ce qui restait encore du château de Grignan : il a apporté à cette œuvre de conservation la plus grande sollicitude : le vieil édifice semble renaître sous sa main ; le curieux et l'artiste peuvent encore, grâce à lui, déposer une couronne sur l'admirable portrait de Mme de Sévigné, merveilleuse peinture de Mignard. — Il faut savoir gré au comte de Castellane de ce grand effort, qui a sauvé du naufrage un édifice incomparable de beauté et de grandeur. Grâce à lui, Grignan restera longtemps la gloire du Dauphiné.



PUPETIÈRES-VIRIEU



La première habitation fut très probablement construite à la fin du XIIe siècle, époque de la division des branches de la famille de Virieu. Vers 1228, Jacques de Virieu fut seigneur de Pupetières.

Au XVIe siècle, Claude de Virieu agrandit le château. Aucune modification notable ne se fit à Pupetières jusqu'à la Révolution. Le propriétaire était alors François-Henri de Virieu, colonel du régiment de Royal Limousin, dont M de Casta a retracé la vie dans *le Roman d'un royaliste*. Il fut tué au siège de Lyon, en 1793.



En août 1789, les archives avaient été pillées et brûlées. En 1793, le château, ainsi que toutes les propriétés, furent mis sous séquestre et le mobilier vendu au profit de la nation, le 11 mars 1794. — Seize habitants du voisinage acquirent les bâtiments et les terres en dépendant pour la somme de 82 302 livres, payable en assignats.

Quatre acheteurs se partagèrent le château et ses dépendances ; ils enlevèrent les toitures et démolirent certaines parties pour employer le bois ou les pierres à d'autres constructions.

De 1816 à 1820, Mme de Virieu racheta petit à petit les ruines de l'habitation et aménagea très modestement ce qui restait encore debout. C'est à cette époque que M. de Lamartine venait très souvent à Pupetières pendant les vacances, avec son ami de collège Aymon de Virieu. « Nous tracions en idée, dit le poète, des allées, des pelouses, des étangs, sous les antiques châtaigniers qui se tendaient leurs branches d'une colline à l'autre. » Il y composa plus tard *le Vallon*.

En 1861, Alphonse Aymon, marquis de Virieu, fils de l'ami de Lamartine et filleul du poète, fit complètement restaurer et agrandir l'habitation sur les plans dressés par Viollet-le-Duc. Son fils s'attache à perpétuer, avec son goût des arts, une œuvre fort intéressante.

VIZILLE



De l'ancien château de Vizille, il ne reste plus que des ruines, connues sous le nom de *Château du Roi*, situé sur le rocher qui sépare la route impériale et la ville de la vallée de Vaulnaveys, c'était le lieu de résidence d'été des dauphins. Les anciens remparts et les dépendances de ce château sont encore aujourd'hui l'un des sites les plus remarquables de Vizille. A peu de distance se trouvait le prieuré, dont on ne voit plus que la chapelle. On ne connaît pas l'époque de la fondation du château du roi. Il existait au xe siècle. Un acte de 991 nous apprend que Humbert, évêque de Grenoble, de la famille d'Albon, le céda pour moitié à l'abbaye de Cluny ainsi que l'église : c'est la partie formant l'ancien prieuré, devenu le cimetière. On entrait dans l'enceinte fortifiée de deux côtés : la rampe actuelle, qui part de la place dite *du Château*, et une poterne qui donne sur la rue dite *du Château-de-Paille*. Vizille était l'une des plus anciennes possessions des Dauphins. Guigues V y mourut en 1162. C'est au château de Vizille que fut célébré le mariage de Catherine, fille de Guigues VII, avec Philippe, prince d'Achaïe, frère du comte de Savoie ; là, encore, que Guigues VIII vint cacher ses amours avec la belle et



infortunée Jeanne, qu'il avait enlevée à son père, François de Bardonnenche, noyé plus tard par ordre du dauphin Humbert II. Le château devint « maison royale » lors de la réunion du Dauphiné à la couronne. Louis XI le céda à Louis, bâtard de Bourbon, seigneur du Roussillon, qui avait épousé Jeanne, sa fille naturelle, pour la somme de 6000 livres de rente, sous la clause de rachat perpétuel stipulée moyennant 100000 écus d'or. Cette donation fut confirmée par d'autres lettres patentes de François Ier. Pendant les



FRANÇOIS DE BONNE, DUC DE LESDIGUIÈRES
MARÉCHAL DE FRANCE
1543-1626
Par Hyacinthe Rigaud

guerres civiles du XVIe siècle, le château de Vizille, pris et repris, servit tour à tour de refuge et d'appui aux catholiques et aux protestants. En 1563, après la prise de Grenoble, occupé par les catholiques, il fut attaqué vivement par les protestants sous les ordres du baron des Adrets. S'en étant emparés, ceux-ci passèrent tous les soldats au fil de l'épée. Une trêve le rendit aux catholiques, qui parvinrent à s'y maintenir malgré de fréquentes attaques des troupes que commandait Lesdiguières. Le 15 juin 1593, Vizille fut cédé à ce dernier pour le prix de 2000 écus d'or. Immédiatement après cette acquisition, il fit construire le château que nous voyons aujourd'hui. A son retour du siège de Montpellier, le roi Louis XIII voulut visiter la province et faire au Connétable l'honneur d'aller voir sa maison de Vizille; il y fut traité d'une manière aussi somptueuse que magnifique. Entre toutes choses que le roi y vit avec le plus de plaisir, il faut noter les tableaux représentant les principaux exploits du roi son père, placés dans une des plus belles galeries de France. Il y eut une chasse dans le parc; le roi y courut le cerf.



Le château et la terre de Vizille furent possédés par le Connétable, par le maréchal de Créqui et ses descendants directs jusqu'à la fin du XVIIe siècle; ils passèrent ensuite à la famille de Villeroy, alliée par les femmes à celle de Lesdiguières. En 1775, ils furent vendus par le dernier duc de Villeroy à Claude Perier, négociant à Grenoble, qui restaura l'intérieur de cet immense édifice et y établit une manufacture de toiles peintes. En 1825, un terrible incendie ne laissa debout que les murs d'enceinte. Après l'incendie, le château fut restauré, mais tout l'intérieur fut disposé pour la nouvelle destination qu'il devait recevoir. Cependant, on a rétabli le dôme du belvédère et l'horloge, on a conservé dans le château l'ancienne tour à l'entrée du parc, autrefois la prison du Connétable. Les cachots existent encore dans la partie inférieure et ne reçoivent du jour que par le haut. Des logements occupent la partie supérieure. Le parquet du boudoir de Mme Perier couvre les anciennes cellules des prisonniers.

C'est dans ce château qu'eut lieu, en 1788, époque à laquelle il appartenait à la famille Perier, l'assemblée extraordinaire des États du Dauphiné, dont le comte de Morges fut le président et dans laquelle Mounier et Barnave rédigèrent l'adresse que les trois ordres de la province envoyèrent au roi Louis XVI. Le pape Pie VI, enlevé de Rome par les ordres du Directoire, passa dans ce manoir un jour et une nuit, en se rendant à Valence. Napoléon s'y reposa quelques instants lors de son retour de l'île d'Elbe; le comte d'Artois, depuis Charles X, s'y était aussi arrêté, en 1814, quand il traversa le Dauphiné, en revenant d'un voyage dans le Midi de la France.

Enfin, en 1829, le général La Fayette, dont la petite-fille avait épousé le fils de M. Perier, venant rendre visite à ce dernier, se vit accueilli par les habitants de la commune de Vizille avec de nombreux témoignages d'enthousiasme. M. Casimir-Perier, ancien président de la République française, l'a vendu à M. Marone, propriétaire actuel, qui l'entretient dignement.



Cléron — Moncley

Montbéliard

CLÉRON



Le château de Cléron date du XIVe siècle. En 1480, il soutint un siège contre les bandes armées des Suisses qui avaient envahi la frontière après la bataille de Granson et parcouraient le pays.



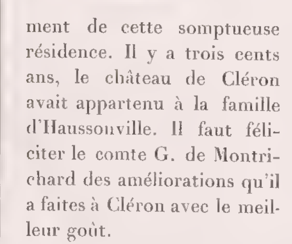
Les assaillants ne purent s'en rendre maîtres.

Mais, peu après, les Français et les Bourguignons étant en guerre, sous le règne de Louis XI, une armée française, commandée par le duc d'Amboise, avait envahi la région.

Simon de Cléron s'enferma dans son château, sous les murs duquel les Français vinrent mettre le siège.

L'assaut fut donné et l'incendie allumé. Il dut alors se rendre. Les flammes achevèrent sa destruction (1481). Il fut relevé après la paix signée, mais hâtivement, avec des débris et sans recherche d'architecture. Il est devenu par la suite fort délabré et abandonné. Mais, au XVIIe siècle, le château passa de la maison de Cléron dans celle de Montrichard, par acquisition. Le comte G. de Montrichard, son propriétaire actuel, le fit restaurer avec goût, sans s'assujettir aux conditions incommodes de nos vieux manoirs ; il a conservé religieusement toutes les parties encore debout de l'édifice ancien : les celliers voûtés à nervures ogivales, les cuisines, la grande tour avec son escalier en marbre de cent marches, la tour carrée à mâchicoulis ; et plusieurs autres parties du château sont demeurées telles que les conçurent les ouvriers du moyen âge. Enfin, essayant d'en rétablir la physionomie à peu près complète, il a relevé au-dessus des tours les créneaux écroulés, rouvert les meurtrières, reconstruit les échauguettes et n'a pas craint de replacer dans les pièces d'habitation ces énormes foyers qui faisaient jadis le plus bel ornement de cette somptueuse résidence. Il y a trois cents ans, le château de Cléron avait appartenu à la famille d'Haussonville. Il faut féliciter le comte G. de Montrichard des améliorations qu'il a faites à Cléron avec le meilleur goût.





MONCLEY

Moncley fut construit vers 1770, sur les plans de l'architecte Bertrand, par Félix Bernard, marquis de Terrier-Santans, président au Parlement de Franche-Comté. Le château s'élevait sur une terrasse dominant la vallée de l'Ognon, aux lieu et place d'un ancien château fort de la maison de Blister-

construction tous les détails si gracieux qui symbolisent cette époque. Il est à remarquer qu'on rencontre rarement dans cette partie de la France des spécimens du XVIIIe siècle; les châteaux forts du XVe et ceux de la Renaissance ayant offert les premiers, des garanties de sécurité, les autres, par suite de leur voisinage avec l'Italie, des occasions aux artistes florentins d'utiliser leur art.



wich, qui venait d'échoir en héritage aux Terrier avec la baronnie de Moncley. La Révolution l'avait laissé en partie inachevé (des volets portent encore les scellés de la République). Il est des plus remarquables par la majesté de ses proportions et par la pureté de son joli style Louis XVI. On semble avoir cherché à grouper dans sa

Admirablement situé, la vue dont on y jouit est grandiose. Il appartient aujourd'hui à l'un des arrière-petits-fils du marquis de Terrier-Santans, M. Henri de Lagarde, lieutenant d'artillerie, qui, par son goût respectueux de la tradition, a tenu à conserver à Moncley le cachet vraiment artistique de cette belle demeure.



MONTBÉLIARD



Sur la route de Mandeure à Montbéliard est un château assis sur des rochers; là se groupèrent autrefois de malheureux serfs, qui furent affranchis en 1283 par une charte de Renaud de Bourgogne, comte de Montbéliard, époux de Guillemette, petite-fille de Thierry III, surnommé le Grand Baron. Cet acte, mémorable pour le temps, fit éclore des germes de prospérité longtemps étouffés par l'esclavage. — Des titres de 1005 rattachent la tige antique des comtes de Montbéliard aux maisons d'Habsbourg et de Lorraine. — La ville de Montbéliard est au bout de la pointe du Doubs; le château la domine et est d'aspect assez original, sorte de phare à deux tours. Cette forteresse cent fois reprise, cent fois rebâtie, fut reconstruite en majeure partie en 1751; la tour Bossue est de 1425; la tour Neuve, de 1594; quelques fragments de courtine remontent aussi au XVe ou au XVIe siècle. Une des tours du château contient une salle dans laquelle Frédéric de Hohenzollern, ancêtre des rois de Prusse, fut enfermé et mourut.



L'autre tour porte encore, sur le glacis en bossage de son appareil, la date 14 mai 1572. C'est la Tour Neuve, dans laquelle Barbin avait installé le musée de curiosités découvertes à Mandeure. Dans le temps où les comtes de Bourgogne établirent leur souveraineté, Montbéliard ne fut qu'une seigneurie régie par les coutumes de cette province, et sujette aux mêmes hommages et devoirs féodaux que toutes les autres terres qui la composaient : hommages rendus plusieurs fois aux comtes de Bourgogne, aux rois de France, dans le temps où ils ont eu cette province sous leur domination. Cette seigneurie, qui n'avait pas d'autre titre distinctif que celui de baronnie, appartenait à la maison de Montfaucon, maison distinguée, mais vassale du comte de Bourgogne, dont les biens passèrent dans les maisons de Neufchâtel-outre-Joux et de Neufchâtel-en-Varax. Rainaud, cadet de la maison souveraine de Bourgogne, épousa Guillemette de Neufchâtel-outre-Joux, héritière de la moitié des terres de la maison de Montfaucon.

Leur contrat de mariage date d'avril 1282. Ce fut par ces deux époux, qui s'étaient reconnus vassaux de Philippe le Bel, roi de France, pendant qu'il régnait sur le comté de Bourgogne, que furent accordées les franchises de Montbéliard, où ils ne prennent que la simple qualité de seigneur et dame de Montbéliard en promettant d'en obtenir la confirmation par leur suzerain.

La première maison des comtes de Montbéliard s'éteignit en 1397. L'héritière du comte le porta par son mariage avec Eberard V dans la maison de Wurtemberg, qui le posséda jusqu'en 1793, malgré l'occupation momentanée de la ville par les troupes de Louis XIV, de 1676 à 1697.

Déjà, en 1473, Charles le Téméraire avait tenté de réunir par la force Montbéliard à son duché; il ne fit que se préparer une sanglante défaite qu'il subit entre Montbéliard et Héricourt.

Le comté comprenait, outre Montbéliard, le canton actuel de cette ville ainsi que ceux d'Audincourt, de Blamont et de Pont-de-Roide.

Il fut envahi en 1793 par les Français, qui n'éprouvèrent aucune résistance; les habitants de Montbéliard arborèrent le drapeau tricolore, et l'annexion fut prononcée par un décret de la Convention rendu le 10 octobre.

Depuis, la vieille résidence a subi les plus extraordinaires destinations.

L'enchevêtrement de ses ouvertures, ses chemins suspendus, ses murs bosselés en font un inextricable pêle-mêle d'époques diverses. C'est la citadelle imprenable du grand-duché de Gerolstein.



Caumont — Saint-Blancard

Saint-Roch

CAUMONT

N 1520, le château de Caumont a été commencé et fut terminé en 1535. L'appareil de maçonnerie est en bandes de pierres et de briques alternées; il est élevé sur deux rangs superposés de souterrains voûtés; l'édifice forme un carré long avec quatre grosses tours aux angles, deux tours octogones à l'entrée, et quatre tourelles rondes appliquées dans les angles formés par les grosses tours et les façades. Des pentes abruptes le défendent de trois côtés; le quatrième côté est garni d'un large fossé, qu'un pont à trois arches fait communiquer avec une sorte d'esplanade entourée de trois côtés par des murailles et d'un quatrième côté par des bâtiments considérables comportant une voûte d'entrée, deux tours carrées et une tour octogonale. Le tout est situé à l'extrémité d'un plateau terminé par des pentes assez rapides donnant sur la vallée où serpente la Save, qui, venant du plateau de Lannemezan, se jette dans la Garonne. La vue est très étendue : sur le midi, on découvre une grande partie de la chaîne des Pyrénées centrales.



Le château de Caumont a été restauré une première fois en 1660, après un incendie qui avait détruit une partie des couvertures et toute une aile, celle du midi. Les tours avaient été refaites avec toits à grande pente, couverts en ardoise, l'aile rebâtie, quand la mort du deuxième duc d'Épernon, survenue en 1661, a arrêté les travaux; les toits des façades ont été alors provisoirement recouverts de tuiles, et ce provisoire avait duré jusqu'à nos jours.

Le château de Caumont avait été construit par Pierre de Nogaret de La Valette : il resta dans cette famille de nombreuses années.

En 1560, il appartenait à Jean-Louis de Nogaret de La Valette, devenu le célèbre duc d'Épernon, l'ami du roi Henri III, qui le nomma gouverneur de la Guyenne. Il revint ensuite à son second fils, Bernard de Nogaret, qui fut marié à Gabrielle, légitimée de France, fille du roi Henri IV et de Henriette de Balzac d'Entragues, marquise de Verneuil.

En 1661, Caumont échut, avec ses terres et dépendances, à Jean-Félix de Nogaret, homme de guerre distingué. Ses descendants étant morts sans postérité directe, ce furent des parents éloignés, les seigneurs de Montgaillard, qui en devinrent propriétaires; ils durent ajouter à leur nom celui de La Valette et à leurs armes le « Nogaret ». En l'an IV de la République, Pauline de La Valette Montgaillard épousa James de Mac-Mahon, gentilhomme irlandais, dont la fille unique, Caroline, par son mariage avec le marquis Armand de Castelbajac, en 1815, apporta Caumont dans cette famille. Devenu veuf, celui-ci se remaria avec Sophie, fille aînée du duc de La Rochefoucauld. Diplomate avisé, il avait été nommé ambassadeur en Russie.

Son fils Gaston, marquis de Castelbajac, épousa en secondes noces Mlle de Valon, fille du comte de Valon et de la comtesse née de La Rochelambert. Propriétaire de Caumont, il entreprit la restauration de la cour intérieure du château et la réfection des toitures de l'aile principale, toitures à grandes pentes recouvertes en ardoise. Ce travail a été exécuté en 1900 et 1901 avec un grand souci de reconstitution et le meilleur goût.

SAINT-BLANCARD


Le château de Saint-Blancard fut construit en 1303 par le seigneur d'Ornezan. Les archives du château possèdent une pièce très intéressante qui n'est autre que la convention par laquelle les habitants s'engageaient à réédifier ce castel sur l'emplacement de l'ancien. Le seigneur d'Ornezan promettait de leur donner asile contre les bandes de pillards. Le plan de cette forteresse a été reconstitué par les soins du marquis de Gontaut, grand-père du marquis actuel.

Ce fut vers 1540 que Bernard d'Ornezan, évêque de Lombez, voulant enlever à Saint-Blancard le caractère sévère d'une place forte et embellir la demeure de ses ancêtres, appela d'Italie des ouvriers et des artistes, qui à cette époque transformèrent les uns après les autres un grand nombre de châteaux féodaux.

Les d'Ornezan possédèrent Saint-Blancard pendant plusieurs siècles. Bertrand d'Ornezan, baron de Saint-Blancard, amiral des mers du Levant, fut célèbre entre tous. Il est cependant presque ignoré de nos historiens modernes, quoiqu'il ait joué un grand rôle sous François Ier. Ce roi le chargea notamment de conduire une flotte jusqu'à Constantinople. Ce fut la première fois que les vaisseaux d'Occident reçurent la permission de passer les détroits. Le baron de Saint-Blancard remplit avec succès la mission qu'il avait reçue. Il donna aux Ottomans une haute idée de la puissance des Français et sut imposer le respect à ceux qui jusque-là se croyaient au-dessus de toutes les nations.

A la suite de cette expédition se conclut l'alliance entre François Ier et l'Empire turc, alliance qui fut si féconde en résultats politiques, et qui tout d'abord combla de joie les commerçants de Marseille, dont les vaisseaux étaient continuellement pourchassés par les pirates turcs.

Il y a une trentaine d'années, on pouvait voir encore près de Saint-Blancard, dans l'église de Ciadoux, dont les seigneurs d'Ornezan étaient possesseurs, une fresque représentant cette entrée mémorable à Constantinople.

Les navires français, toutes voiles déployées, en ligne de bataille, se balançaient face à la ville. Les galères avaient leurs trois rangs de rames, et sur le pont de l'une d'elles on apercevait le baron de Saint-Blancard entouré de ses capitaines.

Lorsque François Ier, fait prisonnier à la bataille de Pavie, conçut le projet de s'évader des prisons génoises, Louise d'Angoulême, régente de France, chargea le baron de Saint-Blancard des préparatifs de cette expédition, qui pouvait être périlleuse. La nuit, et sans attirer l'attention, il parvint à débarquer à Gênes le maréchal



de Montmorency qui devait prendre les moyens de faire ouvrir les portes de la prison. Malheureusement, ce plan ne put réussir, et l'empereur se décida d'embarquer le roi pour les prisons d'Espagne, qui lui semblaient plus sûres. François Ier obtint d'être escorté par les galères françaises.



Dans une lettre écrite à la régente et datée du 18 octobre 1525, Saint-Blancard lui dit qu'il a dû mettre tout ce qu'il possédait en gage à Gênes afin de pouvoir payer les capitaines de la marine du roi et faire réparer ses vaisseaux. D'Ornezan eut ensuite bien de la peine à rentrer dans ses débours, mais les chevaliers faisaient souvent la guerre à leurs frais. Pour le service du roi, on n'épargnait ni son sang, ni son argent. Plus tard, pour récompenser son dévouement et à la suite des vives sollicitations de Marguerite d'Angoulême, en faveur du « pauvre baron de Saint-Blancard », le roi le créa marquis des Iles d'Or, et la ville de Marseille lui décerna le titre de « citoyen de Marseille ». En 1559, la petite-fille du baron d'Ornezan, Jeanne d'Ornezan Saint-Blancard, épousa Armand de Gontaut-Biron, baron de Biron, le futur maréchal de France. Elle apporta en dot la baronnie de Saint-Blancard, qui jusqu'à nos jours est restée l'apanage de la maison de Gontaut.

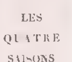


On y voit encore le magnifique retable renaissance en bois sculpté et peint qui ornait la chapelle en ruine, et dont les panneaux représentaient d'un côté le baron d'Ornezan Saint-Blancard à genoux en brillant costume, son casque près de lui, et de l'autre, sa femme, Philiberte d'Hostun, avec ses deux filles, dont l'une devint la maréchale de Biron. Ce retable fut réparé à l'occasion de sa translation et porte encore la date de cette réparation : 1669.

Il reste à Saint-Blancard un inventaire assez complet de 1767. Un autre de 1791 fut dressé par ordre du gouvernement révolutionnaire en vue du séquestre, ordonné sur les biens du « citoyen Gontaut », émigré, ancien gouverneur de Bigorre et des Quatre-Vallées. A la fin d'un autre inventaire de l'an III, on a ajouté la déclaration de vendémiaire an IV, par laquelle le « citoyen Sales, fondé du citoyen Gontaut, » reçoit en dépôt les objets restés dans le château et restitués au susdit Gontaut qui n'avait pas émigré. (Il s'agissait du fils de l'ancien gouverneur de Bigorre.) Au moment de la Révolution, un grand nombre d'objets mobiliers et autres avaient disparu. Dans la suite, on retrouva des meubles chez les brocanteurs; il fallut les racheter pour les remettre à Saint-Blancard.

Le portrait d'une grand'-mère Gontaut (née d'Esclignac) servait d'enseigne à un cabaret avec cette inscription : « A la belle républicaine ». Quant aux portraits des deux maréchaux de Biron et du duc de Gontaut qui portaient le cordon bleu du Saint-Esprit, on avait passé une couche de peinture sur leurs insignes glorieux; et les archives de Saint-Blancard contiennent encore la note des frais occasionnés par ce barbouillage, avec cette indication : « Avoir enlevé le luxe des portraits, 20 L. ».




LES QUATRE SAISONS



Après l'émigration, le marquis de Gontaut laissa Saint-Blancard à son fils, le comte de Gontaut, qui, en 1834, commença quelques restaurations. Mais, au moment où l'on venait de terminer la toiture, la tour de l'Est s'écroula. Les travaux furent alors suspendus, et ce n'est qu'en 1847 que le marquis de Gontaut Saint-Blancard réédifia cette tour en la reprenant presque à sa base. Il continua peu à peu les restaurations extérieures et les embellissements intérieurs qui firent de Saint-Blancard une habitation magnifique et parfaitement aménagée. Mais, en 1888, un effroyable incendie détruisit une grande partie du château.

De nombreux documents, une quantité d'objets précieux furent anéantis. Cependant, le marquis, malgré ses soixante-quinze ans, ne perdit pas courage. Il fit consolider les murs et refaire les toitures, puis il reconstitua les salles et les pièces à l'intérieur. Saint-Blancard renaquit



TAPISSERIES DES GOBELINS PAR LE FEVRE



de ses cendres. On réunit de nouveau dans le salon les tableaux de famille qui avaient pu échapper aux flammes et notamment le portrait attribué à Largillière du maréchal de Biron (Charles-Armand), doyen des maréchaux de France, né en 1663, mort en 1756. Le maréchal est représenté en cuirasse et perruque, la main droite appuyée sur son casque. Le bras gauche, emporté par un boulet au siège de Landau, est amputé près du coude. C'est dans les boiseries de cette pièce que se trouvaient encastrées quatre tapisseries des Gobelins représentant les Saisons. La signature L. F. qu'elles portaient fut identifiée aux Gobelins. L'auteur, Le Fèvre, était un artiste célèbre qui, sous Louis XV, travaillait avec succès à la Manufacture. Près du salon se trouve la salle des Gardes ou grande salle, magnifique pièce dont le plafond à poutrelles et les murs sont peints et qui renferme de superbes meubles de toutes les époques. A l'une des extrémités il y a une cheminée monumentale du XVIe siècle, et lui faisant face la belle statue équestre du maréchal de Biron, par le comte Raoul de Gontaut. En sortant de cette salle, on entre par la porte de droite dans une galerie qui conduit d'un côté au grand escalier construit à la fin du XVIe siècle et de l'autre à la salle à manger dont la haute cheminée était autrefois surmontée des armes d'Ornezan, qui furent martelées pendant la Révolution.



RÉTABLE RENAISSANCE : B^on ET B^onne D'ORNEZAN SAINT-BLANCARD A GENOUX



La porte de gauche donne accès dans une salle connue sous le nom de chambre de l'Évêque ou de chambre de la Reine. Au XVIe siècle, l'évêque d'Ornezan habitait cette pièce, qui à cette époque fut ornée d'un plafond superbe peint sur toile et représentant des sujets mythologiques. Les poutres, également peintes et dorées, divisaient ce plafond en trois parties. Les chiffres surmontés de la couronne royale alternaient avec l'écusson Gontaut. C'est en l'honneur de Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, lorsqu'elle vint à Saint-Blancard, que fut imaginé ce décor fantaisiste.

Au-dessus de la salle à manger, se trouve la chambre dite *du Maréchal*. C'est là que naquit, en 1562, Charles de Gontaut-Biron, maréchal de France, maréchal général des armées, le fils de cet autre maréchal de Biron qui fut le plus fidèle compagnon d'armes de Henri IV, et de Jeanne d'Ornezan Saint-Blancard. On raconte qu'à sa naissance, Nostradamus, appelé à donner son horoscope, pronostiqua la plus merveilleuse carrière à ce nouveau-né : « Illustre entre tous, sera votre fils, dit-il à Biron, et si universelle sera sa renommée, que princes et seigneurs en éprouveront jalousie extrême. Mais que cet enfant, ajouta-t-il, se méfie du Bourguignon. »

Quarante ans après, lorsque Biron, enfermé à la Bastille, jugé et condamné, eut vainement attendu sa grâce du roi, il apprit que le bourreau, dont il avait demandé le nom, s'appelait *Bourguignon*. La prédiction de Nostradamus lui revint alors à la mémoire.

Le maréchal de Biron qui, sur son corps, conservait les cicatrices de quarante blessures reçues sur les champs de bataille, fut exécuté à la Bastille!

Et les paysans du Périgord et de la Gascogne, qui aimaient leur Biron et qui étaient fascinés par les récits de ses héroïques exploits, chantaient dans leur langue locale la *Chanson de Biron*, qu'on entend encore parfois dans les chaumières et dans les champs : ce qui prouve la grande popularité dont jouit actuellement encore la famille des Gontaut-Biron, si bien représentée à Saint-Blancard par le marquis de Gontaut Saint-Blancard.



MARQUISE DE GONTAUT-BIRON
NÉE PALERME
Par Drouais



ARMAND-LOUIS DE GONTAUT
DUC DE BIRON — DUC DE LAUZUN
1747-1793

SAINT-ROCH

EUL entre tous les châteaux décrits ici, Saint-Roch est de construction moderne. Il doit sa place dans ce livre au mérite singulier des artistes qui s'y employèrent. L'édifice de la Renaissance par eux élevé en Gascogne, s'il est proche parent des châteaux de Touraine, garde sa physionomie à lui. Mais l'attrait capital qu'il offre à l'amateur d'art réside dans sa décoration intérieure. Deux hommes l'ont menée à bien : il faut s'incliner devant leur souvenir en attendant de préciser la part de chacun dans l'œuvre commune.



La famille de Monbrison tire son nom d'une terre située en Lomagne, c'est-à-dire en Gascogne : là s'élève la maison ancestrale. Une extrémité du domaine passa en 1861 dans la possession de M. Georges de Monbrison. Deux ans plus tard, celui-ci chargea M. Olivier, l'architecte diocésain, de lui construire une demeure dans le goût des châteaux de la Loire. Le point désigné fut un versant de coteau, choix conforme à la tradition, si l'on songe que le XVIe siècle, voisin du moyen âge, voulait encore qu'un castel dominât ses alentours. Chenonceaux et Azay-le-Rideau sont d'illustres exceptions. Le site est heureux. Au lieu dit Saint-Roch par le cadastre, un plateau, lequel appartient à la ceinture gauche de la plaine de Garonne, s'arrête devant un vallon latéral et s'infléchit en forme d'éperon. Là fut élevé le logis, sur un plan fort simple : un corps de bâtiment avec une seule aile en retour d'équerre : une moitié donc de quadrilatère, et l'angle saillant est tourné vers le nord, c'est-à-dire la plaine. Du côté de la déclivité, une large terrasse à deux tours basses sert de piédestal à la construction ; elle porte en les enveloppant les façades de l'ouest et de l'est. A l'opposé, où les deux façades d'arrivée forment un rentrant et, par suite, une cour, le rez-de-chaussée est de faible élévation : on pourrait presque dire qu'il prend pied sur le plateau, dont les pentes, qui n'ont rien d'abrupt, viennent mourir devant deux perrons inégaux. Les vues sont belles et variées à souhait : l'une s'étend jusqu'aux coteaux du Quercy rive droite — par-dessus la vallée de la Garonne, un peu monotone parce que trop cultivée, mais combien lumineuse! Au sud, le plateau, avec ses mille accidents, est d'un aspect riant et agreste : la vieille maison de Monbrison, restaurée en brique et pierre, s'aperçoit nettement et ne dépare pas l'ensemble.



L'absence de symétrie qui fait le charme des castels renaissance est cause qu'on ne peut bien décrire leur extérieur, si ce n'est par le menu : on renonce à le faire ici. Mais, après un mot de louange donné à l'envolée verticale des toits, au campa-

nile central, il faut noter un contraste absolu. Les deux façades de la plaine sont presque régulières, fort sobrement ornées; elles n'ont pas de portes d'accès: deux loggias peintes à fresque, aux balcons superposés, rompent seules l'uniformité des deux rangs de fenêtres.

En revanche, combien aux deux flancs sud, l'œil est captivé par les détails. Là tout est motif d'architecture: les tours, tourelles et pavillon d'angle se terminent en terrasse au niveau de premier étage, mais aussi tout se rattache étroitement à la construction, sans ombre de disparate ni de placage.

La sculpture a sa part avec la rampe du grand perron, en pierre de Caen, l'arc en accolade avec épi fleuronné qui surmonte la porte d'entrée principale; elle triomphe surtout dans une logette faisant saillie en avant d'une fenêtre, celle de la bibliothèque.





Avec ses colonnes torses, son baldaquin fouillé et ciselé, cette niche Louis XII mérite toute admiration.

Elle fut l'œuvre de M. Libersac, le sculpteur de Saint-Roch, dedans et dehors.

L'aspect du logis est suffisamment indiqué: disons qui l'a décoré et comment la division du travail s'opéra. M. Georges de Monbrison, toute sa vie un grand amateur d'art, fut toujours porté par son goût dominant vers les choses du XVI[e] siècle, ce XVI[e] que ses fidèles adorent.

Il en savait l'histoire autant qu'homme du monde: il en avait étudié sur place tous les monuments, français et italiens.

Son ambition fut haute. Cette demeure qui s'élevait, il la voulut ornée et meublée dans le style de l'époque; il tint à ce que l'harmonie fût partout et l'unité présente dans tous les détails.

Pour réaliser ce rêve, il s'en remit à deux artistes dont il connaissait la valeur: l'un, M. Lechevalier-Chevignard, un peintre dessinateur; l'autre, un architecte d'intérieurs et un dessinateur en même temps, M. Trilhe.

Ils prirent en mains le rez-de-chaussée en entier, renfermant toutes les salles de Saint-Roch, c'est-à-dire le vestibule, à gauche la bibliothèque, puis, en suivant, la salle dite des portraits français, la grande salle, la salle à manger.

Les appartements des maîtres de maison, l'escalier et sa cage furent aussi de leur





domaine. Chevignard eut la plus petite part, le seul grand salon, mais, rare aubaine pour un artiste de sa trempe, il y eut ses coudées franches et rien n'entrava son inspiration. Pour employer une comparaison, il fut là un dictateur.

Les autres intérieurs échurent à M. Trilhe, mais on discuta ses plans et ses dessins.

Ce général d'armée n'opéra que sur l'avis d'un conseil de guerre.

Les photographies produites ici donneront une idée très nette du salon de Chevignard.

Le commentaire sera court. La *Gazette des Beaux-Arts* a traité le sujet en 1873 avec une haute compétence : que le lecteur en soit informé et la consulte, si Saint-Roch l'intéresse.

Le salon, large d'une dizaine de mètres, long de seize, occupe l'angle nord de la maison. Il prend jour par trois grandes fenêtres.

La tonalité générale est claire.

Un lambris de chêne règne autour de la pièce jusqu'à mi-hauteur : il présente une rangée horizontale de petits caissons niellés d'or, tous d'un dessin différent.



Un banc, aussi de chêne sculpté, est adossé à ce lambris, face à la cheminée.

Celle-ci, en pierre dite d'Allemagne, blanche, monumentale, a été magistralement décrite par M. Olivier Merson.

Un beau buste de Henri III se voit au milieu, dans une niche elliptique, à fond d'azur semé de fleurs de lis d'or.

Les trois portes sont d'un grand style. Chevignard s'en chargea lui-même et les acheva sur place. Il prit pour motifs de ses panneaux les six arts divins, la Musique, la Poésie, l'Histoire, la Peinture, la Sculpture et l'Architecture : il peignit leurs figures allégoriques en camaïeu sur fond d'azur, et l'on peut voir ici par les reproductions combien ces figures sont belles et avec quelle grâce l'artiste traite l'encadrement de leurs médaillons, fait d'un enroulement d'arabesques et de feuilles d'acanthe.

Mais chaque art a ses attributs. On les retrouve dans la profondeur du chambranle, ciselés sur bois, détail imprévu et original. Quant à l'exécution de ces morceaux de sculpture, il faut, pour la louer selon son mérite, dire simplement ceci : le relief en est à peine sensible au toucher ; pour l'œil, il est surprenant.

Le plafond est à fond d'or. L'écusson du milieu est celui de la famille. Quatre figures gainées, qui l'environnent, sont les vertus qui font le gentilhomme (en latin : *Fides*, *Fortitudo*, *Benignitas*, *Constantia*). Parmi les motifs du plafond, aucun ne l'emporte sur les sirènes soutenant la pointe de l'épée héraldique. Des emblèmes, des armoiries et une devise souvent répétée : *Leal Desir*.

M. de Monbrison choisit cette devise, formulée en vieux français, pour en faire celle de sa demeure.

Le dallage est reproduit ici. Il s'inspire de celui d'Ecouen, dont Cluny, le Louvre et le Musée de Rouen

conservent des fragments. Les tons sont amortis volontairement. A elles seules, les bordures, largement traitées, suffiraient à déceler la science de l'époque que possédait leur auteur. Ce dallage fut exécuté en faïence polychrome au grand feu par Ulysse de Blois. A sa date (1865), il marque la première tentative tendant à ressusciter l'art charmant et délaissé de la céramique française.



Un mot de la tenture. Elle n'a pas la faculté de rester dans les demi-teintes, car alors le redoutable voisinage de tant d'éléments clairs, plafond, cheminée, dallage, niellures de lambris, l'annihilerait. Mais elle conquiert l'attention de haute lutte, autant par ses couleurs vives, çà et là presque violentes, que par son ingénieux dessin, dont des vases et des rinceaux font les frais avec des méandres d'arabesques. C'est une toile peinte à la détrempe : les tentures des salles confiées à M. Trilhe ne sont pas autre chose, et cette remarque peut servir de pont pour passer de l'œuvre de Chevignard à celle de son émule.

L'ordonnance de l'escalier, sa décoration et celle de ses paliers, tel est entre les travaux de Trilhe à Saint-Roch celui qui porte au plus haut degré sa marque personnelle. Examinons-le en détail : pour le reste de ses intérieurs, on se bornera à quelques remarques.

La forme générale du bâtiment en fut cause : rien de plus irrégulier que la cage de l'escalier. En haut et en bas, elle a tant d'annexes ! Toutes n'ont pas la même importance : pourtant chacune fut traitée pour elle-même. Si bien que, pour ce seul ensemble, l'auteur a fourni cinq plafonds, deux revêtements muraux, des portes, des seuils.... J'arrête cette énumération.

L'harmonie conservée n'étonne pas moins que la verve de la facture : toutefois le côté original de cette composition réside dans les procédés mis en œuvre pour orner la pierre et pour l'égayer.

L'escalier monte à son palier d'entresol, se retourne et gravit l'étage. Il est en granit blanc, comme aussi sa rampe, montrant des dauphins accolés. Une colonne de marbre vert des Pyrénées supporte une extrémité de la galerie supérieure, au point exact où celle-ci, quittant le grand palier, s'engage sur le flanc du vaisseau. La comparer à un chemin de ronde serait assez exact : aussi bien elle offre un retour surélevé de deux marches, lequel surplombe le palier d'entresol. Qu'on se place là et l'œil peut embrasser à la fois les deux rampes droites du degré.

Souvenir des palais florentins, la galerie fut disposée en loggia. Supérieurement éclairée par les trois fenêtres de la cage, Trilhe l'a ornée d'un plafond à elle, et aussi, dans sa partie murale, d'une tenture qui lui est propre. Mais sa bordure à jour l'unit à l'escalier, et voilà une bien grande surface de pierre ! La frise est ingénieusement sculptée sans doute et l'écusson porté par des lions montre beau semblant : n'empêche que l'aspect général serait un peu froid et cru, n'était la

parure ajoutée. Donc, l'auteur a semé, point au hasard, nombre de petits ou très petits cartouches, en marbre rouge sombre ou vert, tantôt sans relief, tantôt taillés à facettes, avec des contours variés.

Ils sont niellés d'or : ce trait vif se recourbe en arabesques, ou retrace çà et là des G et des M, les initiales du maître du logis. Comme ce marbre chante dans la pierre! Concert où la colonne verte de soutènement fait aussi sa partie, qui est capitale. L'effet d'ensemble est des plus heureux. Si la salle à manger est gaie, avec un ameublement sévère, elle le doit aux qualités décoratives de sa tenture, reproduite ici. Fond rouge tirant sur le rose. La cheminée, où concourent le chêne et les marbres de couleur, est surmontée d'une reproduction en bronze de *Henri IV enfant*, par Bosio. Le dressoir est bien dans le style : il a des détails de sculpture sur bois qui font honneur à leur ouvrier.





Par ailleurs, l'effort de l'artiste s'est concentré sur les tentures et les plafonds. Ses toiles peintes parcourent toute la gamme de la coloration : elles passent de l'extrême richesse — fond d'or pâle de la chambre du maître — au bleu vif de la bibliothèque, pour s'amortir en teintes neutres au vestibule et dans la salle des portraits, suivant le génie du lieu ou, plus simplement, la physionomie de la pièce.

Les plafonds, à poutrelles apparentes dans les salles, sont généralement unis dans les appartements. Mettons à part comme ne devant rien aux artistes modernes celui de la salle des portraits. Tiré d'une vieille maison de la ville de Rouen, il est en bois sculpté, à caissons et pendentifs : il a été gravé par Rouillé.

La menuiserie d'art français au XVIe siècle n'a pas fait mieux.

Toute cette décoration n'alla pas sans une profonde étude. M. Trilhe, artiste d'infiniment de goût et de tempérament, ne vint pas à Saint-Roch accompagné de la renommée et de l'autorité qui formaient cortège à son rival. On le conseilla, on le critiqua, on lui imposa mainte retouche. Le maître de la maison, très capable d'apprécier le fort et le faible de ce qu'on lui apportait, avait des vues bien arrêtées.

Autour de lui, un groupe d'amis, M. de Lajolais, M. Olivier Merson, le père du peintre célèbre de nos jours, d'autres encore,

eurent souvent quelque chose à dire et à proposer. Et comme tout le monde réuni possède, dit-on, autant d'esprit que Voltaire, on fit aussi bien que Chavignard, et ce n'est pas là un petit éloge. Les collaborations n'ont pas toujours et partout enfanté l'harmonie des choses.

Les travaux d'art furent exécutés sous la haute direction des deux maîtres artistes par les ateliers de décoration de MM. Vivet et Philippard.

Ils avaient à leurs ordres une pléiade de jeunes talents.

A l'exception de M. de Lajolais, les gens cités dans cette étude ne sont plus de ce monde, malheureusement.

Un second survivant est M. Lacouture, qui, entre autres fonctions, veille aujourd'hui à la conservation de la Sainte-Chapelle. Son souvenir doit se reporter avec complaisance sur l'œuvre à laquelle il participa.

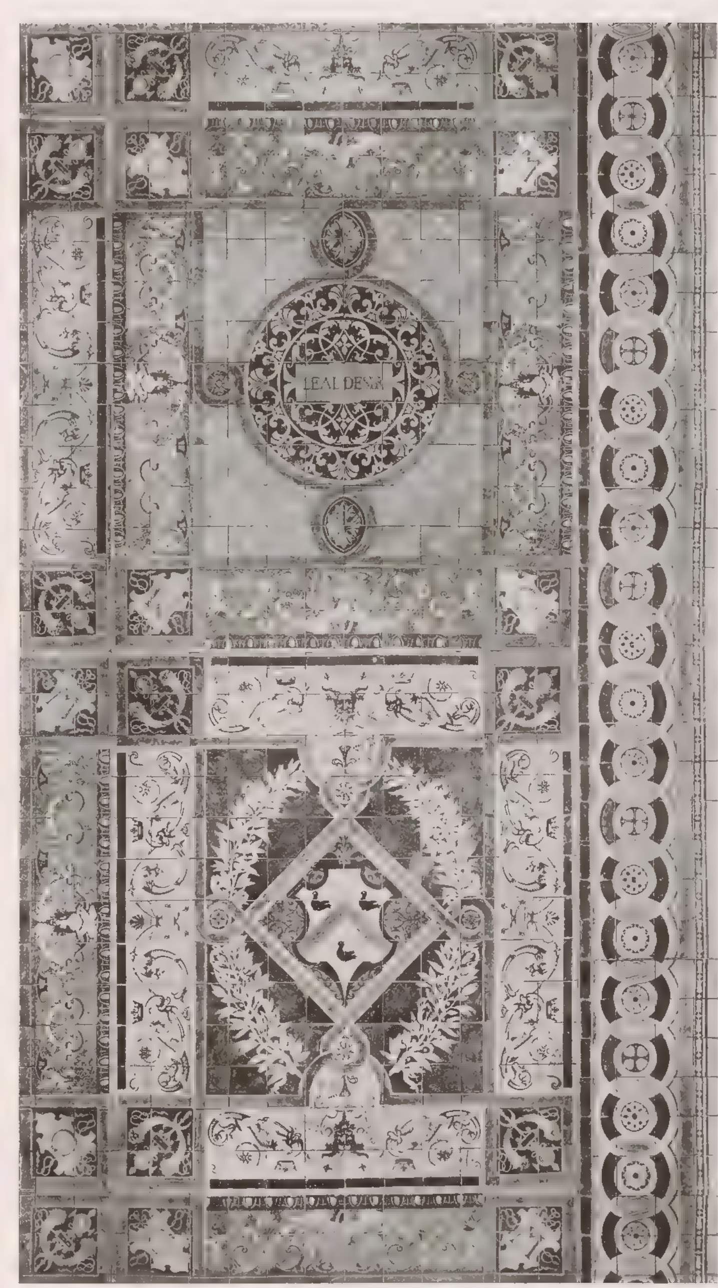
Comme cette notice relate uniquement le travail de la décoration de Saint-Roch, il n'y sera pas question des objets d'art.

La maison a de belles choses et qui y sont à leur place.

Quant aux collections, elle en renferme une de portraits français du XVIe siècle, une autre de crayons de couleur dus aux charmants artistes de cette époque.

Toutes deux ne sont point le moindre attrait du logis.

C'est ainsi que M. de Montbrison, aidé par sa grande érudition, a fait de Saint-Roch un des ensembles les plus remarquables qui se puissent trouver, et, tout en rendant hommage au savoir des nombreux artistes qui l'y ont aidé, il ne faut pas oublier le maître qui a su si bien les diriger.



DALLAGE EN FAIENCE POLYCHROME.



GUYENNE

BIRON — BRUNIQUEL

CASTELNAU — FÉNELON — HAUTEFORT

LA BRÈDE — LE SENDAT

ROQUETAILLADE

BIRON



SITUÉ sur les limites du Périgord et de l'Agenais, le château de Biron est moins célèbre que nombre d'autres grandes demeures féodales de la même région, telles Bonaguil ou Castelnau-de-Bretenoux, qui dressent comme lui, sur un plateau élevé, au-dessus des vallées des affluents du Lot ou de la Dordogne, leurs masses imposantes, n'est cependant ni moins pittoresque, ni moins intéressant dans le détail de la construction, chacune presque des grandes époques de l'architecture française y ayant laissé sa trace.



Il a, de plus, le mérite d'être encore intact en nombre de ses parties et d'avoir conservé dans le cadre pour lequel elles ont été faites un ensemble de sculptures des plus remarquables.

Certains des bâtiments, au cœur même du château, entre la cour d'honneur, qui occupe la partie la plus haute du plateau, et la grande cour ou place d'armes, située un peu plus bas, paraissent appartenir au XIIe siècle. C'est notamment un mur de donjon austère aux contreforts énormes qui doit avoir fait partie de ce primitif castel de Biron que les Albigeois prirent en 1211 et que Simon de Montfort reprit l'année suivante. Augmenté sans doute au cours du XIVe et du XVe siècle, le château joua un rôle important dans les guerres anglaises, mais fut pris et complètement brûlé par les Anglais en 1444. C'est pendant la seconde moitié du XVe siècle, à l'époque même où, non loin de là, s'élevait, pour Béranger de Roquefeuil, l'admirable forteresse de Bonaguil, que Biron fut réparé et considérablement agrandi.



Au-dessous du plateau supérieur, une nouvelle cour beaucoup plus vaste fut nivelée sur le versant, soutenue par des murs de terrasse imposants, et bordée de bâtiments plus largement ouverts, plus somptueux, plus conformes au goût de cette époque si féconde qui n'attendait pas la Renaissance italienne pour apporter dans ses constructions le souci de l'agrément, de la clarté et de la magnificence.

Les travaux étaient vraisembla-



LOUIS-ANTOINE DE GONTAUT
DUC DE BIRON
PAIR ET MARECHAL DE FRANCE
COLONEL DES GARDES-FRANCAISES
1701-1788

blement en cours d'exécution lorsque Pons de Gontaut, seigneur de Biron, dut accompagner Charles VIII dans



son équipée au delà des Alpes. Sans doute à Florence ou à Naples suivit-il l'exemple de son maître et « n'estima-t-il à cette heure Amboyse, ni lieu qu'il eût par delà, » mais cela ne l'empêcha pas, une fois rentré en France, de faire continuer ses travaux par les bons maîtres d'œuvre gothiques qui les menaient jusque-là, et suivant le même mode, tout comme Charles VIII faisait continuer Amboise, de chercher à agrémenter, ici ou là, la robuste construction architecturale de Biron entre son retour d'Italie et l'année 1524, date de sa mort et de la consécration de la chapelle.

Deux églises s'y trouvent superposées. L'église basse servait de paroisse et avait remplacé le vieux Saint-Michel-de-Biron, détruit au milieu du xve siècle; l'église haute restait chapelle seigneuriale, même chapelle funéraire.

Rien ou à peu près dans la construction ou la décoration de l'édifice n'accuse de concession aux modes nouvelles.

Celles-ci paraissent ailleurs, dans telle lucarne italianisante de la tour d'entrée, par exemple.

Ici, rien que des assises nues et austères, des contreforts robustes, une voûte d'ogives, et, à la base du toit, une balustrade flamboyante dont le motif reparaît dans le portail d'entrée, très riche, mais sans aucune de ces complications ou surcharges que l'on reproche à l'art gothique vieillissant : c'est un exemple du plus bel art français de l'époque, du plus sobre et du plus puissant gothique de ses logis et de ses tours, de quelque lucarne, balustrade ou clef de voûte « à la mode d'Ytallie ».

Au cours des siècles classiques qui suivirent, la demeure de Pons de Gontaut fut transformée en plusieurs endroits par ses successeurs, par son fils et son petit-fils, les deux célèbres maréchaux de Biron, puis au xviii[e] siècle par Armand de Gontaut, duc de Biron, pour qui la seigneurie fut de nouveau érigée en duché-pairie. Mais elle ne perdit jamais sa grande allure féodale et gothique; elle y gagna sa vaste salle de gardes, son salon installé dans la grande tour carrée à l'angle le plus élevé des bâtiments, un escalier monumental de disposition singulière, qui fait communiquer les deux cours intérieures, enfin cette loggia ouverte sur une des faces de la cour d'honneur avec son grand arc surbaissé, encadrant un paysage admirable et qui est une idée si heureuse et si grandiose pour faire entrer la lumière à flots au sein de la vieille demeure féodale.

Aucun monument important ne fut ajouté à la chapelle, dont le mobilier fut dispersé à la Révolution, et dont quelques-unes des sculptures, exécutées par Pons de Gontaut, furent sauvagement mutilées à la même époque.

Le marquis de Biron, son propriétaire actuel, qui possède l'une des collections les plus intéressantes de Paris, s'attache avec un soin jaloux à conserver à son beau château de Guyenne la pureté de son style.





BRUNIQUEL



Bruniquel est situé au confluent de la Vère et de l'Aveyron.

Une longue rampe de près de cent mètres conduit au village, et les rues en pente raide mènent au château, qui est planté sur un rocher isolé et verdoyant dominant à pic le cours de l'Aveyron. La situation est merveilleuse, et Bruniquel, gracieusement ouvert au public par son propriétaire, le vicomte d'Ouvrier, mérite une visite.

Il fut, paraît-il, fondé ou habité par Brunehaut, si l'on en croit Grégoire de Tours.

Il comprend deux parties : l'une presque ruinée, où l'on remarque une admirable cheminée, l'autre plus récente et restaurée, encore habitée, où l'on peut voir un remarquable escalier, une galerie de la Renaissance d'où l'on jouit d'une admirable vue sur le fleuve qui coule au pied, sur les campagnes voisines, et sur d'autres constructions qui, malgré l'étymologie, ne paraissent pas remonter plus haut que le XIIe siècle.





CASTELNAU





En l'an 860, les premiers seigneurs de Castelnau font leur apparition dans l'histoire.

Un baron de Castelnau accompagna Saint Louis à la Première croisade, commandée par ce souverain (1248).

La maison primitive des Castelnau s'éteignit en 1395. En 1530, elle passa par alliance dans celle de Clermont. Le château vit alors de somptueuses fêtes. Les honneurs rehaussaient les alliances.

C'est à l'époque du séjour de François Guillen de Clermont, archevêque de Narbonne et d'Auch, qu'il faut rapporter ces lambris dorés qui vêtirent les salles, ces galeries accolées aux vieux murs, ces balcons dont les balustres blancs parèrent de leur fraîche dentelle le gothique manoir. Le dernier des Guillen mourut à Paris en 1705. Le château fut porté par sa veuve dans la maison de Luynes; puis il devint la propriété de M. Selve, qui eut à cœur sa conservation.



Bâti sur un rocher qui s'avance entre les vallées du Léré et du Lot, Castelnau est entouré d'une ceinture de remparts au milieu desquels s'élève le château proprement dit. C'est un triangle irrégulier dont les angles sont occupés par des tours rondes et au centre duquel s'élève un énorme donjon carré. Dans l'espace laissé libre se trouvent d'autres constructions, la chapelle (xve siècle), l'auditoire, curieux spécimen de construction civile du xiie siècle, et le bâtiment principal d'habitation (xviiie siècle) où un bel escalier conduit à un balcon long de 40 mètres. M. Mouliérat, son propriétaire actuel, s'est attaché à lui conserver son cachet ancien, et, tout en respectant ses lignes d'architecture, l'a considérablement amélioré.

FÉNELON

Fénelon, l'auteur de *Télémaque*, naquit, le 6 août 1651, dans ce château, situé dans le département de la Dordogne, à quelques kilomètres de la ville de Sarlat, qui faisait partie de l'ancien Périgord. Bâti et modifié à différentes époques, il offre, dans son ensemble, l'aspect d'une construction du xve siècle. Il fut vendu, en 1780, par Louis-Charles de Salignac, marquis de La Mothe-Fénelon (fils de l'arrière-petit-neveu du célèbre archevêque de Cambrai et grand-père de la marquise de La Mothe-Fénelon), à Jean-Baptiste de Bouillac, dont la fille Ursule épousa, en 1809, Alexandre, comte d'Abzac de Ladouze. Depuis 1859, il appartient au marquis de Maleville.



L'illustre prélat français, littérateur, moraliste, théologien, fut nommé par Louis XIV précepteur de son petit-fils, le duc de Bourgogne. En 1693, il entra à l'Académie française, et deux ans après, le roi le promut à l'archevêché de Cambrai. A citer parmi les seigneurs du château de Fénelon : Bertrand de Salignac, seigneur de La Mothe-Fénelon, ambassadeur en Angleterre, puis en Espagne, mort à Bordeaux le 13 août 1599. Jean de Salignac, seigneur de Fénelon, neveu du précédent, défendit Sarlat, en 1587 contre le vicomte de Turenne. Il fut tué à Domme par les religionnaires, le 6 novembre 1588, à l'âge de trente ans. Pons de Salignac avait épousé : 1° en 1629, Isabelle d'Esparbez de Lussan ; 2° en 1647, Louise de la Cropte. Lors des troubles de Guyenne, il en arrêta les progrès, et maintint les villes et communes de son voisinage dans l'obéissance et la fidélité dues au roi. Il reçut de Louis XIV, le 28 janvier 1653, une lettre où ce monarque lui exprimait toute sa satisfaction ; et par une lettre du lendemain 29, ce même prince, appréciant l'importance considérable du château de Fénelon par sa proximité de la ville de Sarlat, ordonnait au duc de Candale d'envoyer dans ce château une garnison pour demeurer sous les ordres du comte de La Mothe-Fénelon. Son fils fut François de Salignac-Fénelon, archevêque de Cambrai. Son antagonisme avec Bossuet, et une fausse interprétation de *Télémaque*, où l'on voulut voir la satire du grand roi et de son gouvernement, lui valut sa disgrâce.



Comme écrivain, Fénelon est caractérisé par les mêmes qualités qui le distinguent comme homme : la grâce exquise, la sensibilité, l'élégance, la pureté d'expression. Prosateur, il est ce qu'était Racine comme poète : la plus haute expression littéraire en France du mouvement de la Renaissance, de l'alliance du génie antique et de la pensée chrétienne.

On voit encore au château la chambre et le lit qu'il y occupa avec ses garnitures authentiques.

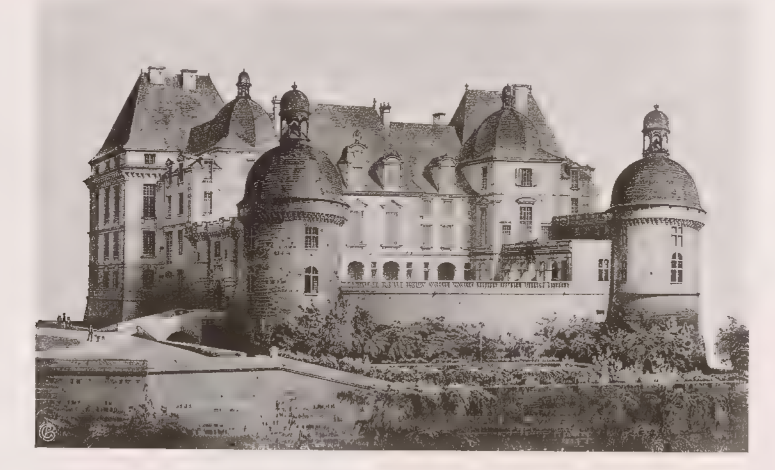
Le marquis de Malleville l'entretient avec le plus grand goût et la sûreté d'un artiste.

HAUTEFORT



Les premiers titres relatifs au château d'Hautefort remontent à l'an 1000, époque à laquelle le vaillant seigneur Guy Le Noir, de la maison de Lastours, en était possesseur.

Golfier de Lastours, dit le Grand, se distingua dans la Terre Sainte en 1126. Agnès de Lastours, ayant épousé Constantin de Born, fit passer la terre d'Hautefort dans cette maison.



En 1212, Bertrand de Born fit hommage à Philippe Auguste, en même temps qu'Archimbaud de Périgord, l'un pour la forteresse d'Hautefort, l'autre pour le comté de Périgord.

Marguerite de Born, dernière héritière de cette maison, fit en 1260 passer la terre d'Hautefort à son mari Aymard de Faye (de la maison de Latour-Maubourg).



Cette branche de la maison Faye s'éteignit en 1388 dans la personne de Marthe de Born, qui avait fait passer la terre d'Hautefort à Élie de Gontaut, son mari, lequel prit dès lors le nom et les armes d'Hautefort.

En 1614, la seigneurie d'Hautefort fut érigée en marquisat. C'est à cette branche de la maison d'Hautefort qu'appartient Marie d'Hautefort, dite mademoiselle d'Hautefort et qui épousa le maréchal de Schomberg. Elle était fille du marquis d'Hautefort et de dame Renée du Bellay.

Enfin, en 1818, Sigismonde-Charlotte-Laure d'Hautefort, fille du comte Amédée d'Hautefort et de dame Alix de Choiseul-Praslin, a porté le château et la terre dans la maison de Damas, en épousant le baron de Damas.

Le château d'Hautefort est situé sur le sommet et vers l'extrémité d'une étroite et haute colline, au point de rencontre de plusieurs vallons d'un aspect riche et pittoresque.

De fertiles prairies et de grands massifs d'arbres, au milieu desquels s'élèvent de nombreuses habitations, donnent à la contrée un caractère remarquable d'animation et de grandeur.



Une longue et belle route bordée de rosiers de Bengale et tracée en pente douce, conduit au château en longeant une grande futaie qui couronne la partie la plus élevée de la colline, formée de bancs de roche calcaire d'un aspect pittoresque. C'est sur les bancs de roche mêmes que furent établies, à une époque restée inconnue, les premières fondations d'un château fort entouré de tous côtés d'escarpements, recouverts aujourd'hui par d'immenses terrasses soutenues au moyen de hautes et épaisses murailles, au pied desquelles le bourg d'Hautefort est venu chercher un abri et s'établir. Il n'est pas douteux que la forteresse d'Hautefort, ainsi que l'indique son nom, ait été, dès les premiers siècles du moyen âge, l'une des châtellenies les plus considérables de la province du Périgord. La situation particulière de ce château a dû, dans tous les temps, lui donner une importance incontestable. Le château actuel semble devoir appartenir aux XVIe et XVIIe siècles. Il fut rebâti successivement sur l'emplacement et même sur les fondations de l'ancien château, dont les traces ne se trouvent plus qu'à la base des murailles et notamment de la grande façade du nord, où il repose sur les bancs de roche.



Tracée depuis quelques années seulement, la belle route qui mène au château du côté de l'ouest arrive par une longue courbe à une première entrée qui conduit, par une terrasse bordée de grands murs à parapets, au pont de pierre qui franchit le premier fossé creusé en avant du côté accessible du château. Après avoir traversé ce pont qui date du XVIIe siècle, on pénètre dans une vaste cour ou esplanade, bordée sur ses quatre côtés d'un parapet surmontant une muraille d'une élévation considérable et construite en larges pierres de taille. Ces grands murs, du côté du bourg, offrent un aspect remarquable de force et d'ancienneté.

La porte du château, réédifiée sur l'emplacement de l'ancienne, présente sa date de construction : 1588. C'est vers cette même époque que furent refaites, dans leurs étages supérieurs et leurs toitures, les deux grosses tours qui dominent le bourg d'Hautefort.

La façade a environ 75 mètres de longueur; elle semble avoir été rebâtie, ainsi que les deux pavillons d'escaliers donnant sur la cour intérieure, vers les premières années du XVIIIe siècle. Comme décorations artistiques, il faut citer, dans la chapelle, une remarquable série de tapisseries du XVe siècle et du XVIe, représentant, l'une le mariage de Louis XII avec Anne de Bretagne, l'autre le jugement dernier. Dans le grand salon, qui mesure 20 mètres sur 12, une série de cartons peints sur toile, dus à Le Prince, qui ont été exécutés à Beauvais, dont les plus connus sont : *la Tasse à thé*, *l'Astronome*.

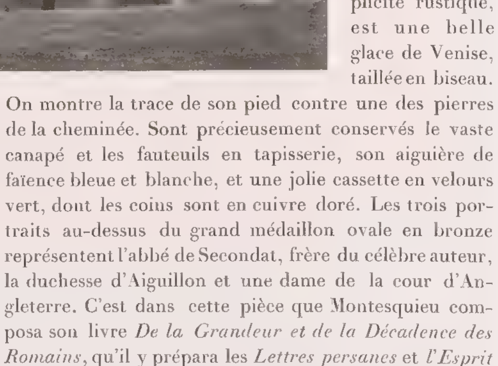
M. Artigues, le propriétaire actuel, y consacre sa grande éducation artistique, jointe à sa grosse situation de fortune, indispensables à un semblable domaine.

LA BRÈDE



La fondation du château de La Brède est antérieure au xve siècle, comme en font foi des lettres patentes datées de 1419, par lesquelles le roi Charles VI donna à Jean de La Lande, seigneur de La Brède, l'autorisation de le fortifier. Il fut transmis par celui-ci à un autre Jean de La Lande, son fils, qui épousa en 1426 Jeanne de Foix, fille de Gaston de Foix, captal de Buch. La maison de La Lande se fondit dans celle de l'Isle, lui apportant le château et la baronnie de La Brède par le mariage de Catherine de La Lande, dame de La Brède, fille de Jean de La Lande et de Jeanne de Foix, avec Gaston de L'Isle, seigneur de L'Isle et de La Rivière. Le château passa ensuite dans la maison de Penel, puis dans celle de Secondat par le mariage de Marie-Françoise de Penel avec Jacques de Secondat. Ils eurent quatre enfants : 1° deux filles, qui entrèrent dans les ordres ; 2° Joseph de Secondat, doyen de l'église collégiale de Saint-Seurin, à Bordeaux, abbé de Fèze et de Nizors, mort à Barèges en 1775 ; 3° Charles de Secondat, qui fut le grand Montesquieu, né au château de La Brède le 18 janvier 1689. Il épousa, en 1715, Jeanne de Lartigue et en eut trois enfants, dont un fils, Jean-Baptiste de Secondat, qui hérita du château de La Brède, que ses descendants possèdent encore. — Le château, qui semble s'élever du fond des eaux comme une masse de rochers, présente un aspect très pittoresque ; il est précédé d'un avant-corps, aujourd'hui inhabité, réuni au corps principal par une passerelle. La figure extérieure de l'édifice est celle d'un dodécagone irrégulier ; ses combles, recouverts de tuiles rondes, n'offrent d'autre partie saillante que le sommet d'une haute tour dont la galerie supérieure est à mâchicoulis. Les fossés étaient doubles autrefois, et l'on communiquait au château par cinq ponts-levis. Cette vaste ceinture de pierre, qui enlaçait le château, était coupée de distance en distance par de grosses tours dont deux subsistent encore aujourd'hui. A l'intérieur, on voit dans le salon du château, à la place d'honneur, une chaise en grosse paille dont la simplicité contraste avec les riches meubles de l'appartement. Sur l'un des barreaux a été gravée l'inscription suivante : *Cette chaise a servi de siège à la fille de Louis XVI, dans sa visite à la bergerie de La Brède, le 23 juillet* 1823. On l'a nommée dans le pays la chaise du 23 juillet. On la conserve précieusement à La Brède, en souvenir du passage de Mme la duchesse d'Angoulême. Mais ce qui attire surtout l'attention par son imposante simplicité, c'est la chambre de Montesquieu : elle inspire une sorte de recueillement admiratif. Le lit, à colonnes simples, est garni de rideaux de lampas vert. A droite d'une grande armoire en chêne bruni, d'une simplicité rustique, est une belle glace de Venise, taillée en biseau.





On montre la trace de son pied contre une des pierres de la cheminée. Sont précieusement conservés le vaste canapé et les fauteuils en tapisserie, son aiguière de faïence bleue et blanche, et une jolie cassette en velours vert, dont les coins sont en cuivre doré. Les trois portraits au-dessus du grand médaillon ovale en bronze représentent l'abbé de Secondat, frère du célèbre auteur, la duchesse d'Aiguillon et une dame de la cour d'Angleterre. C'est dans cette pièce que Montesquieu composa son livre *De la Grandeur et de la Décadence des Romains*, qu'il y prépara les *Lettres persanes* et *l'Esprit des Lois*. Sa correspondance datée de La Brède montre combien il se plaisait dans cette solitude.

Mme la baronne de Montesquieu, qui l'habite aujourd'hui, conserve avec un soin jaloux la tradition de cet ancien manoir et les souvenirs de son illustre aïeul.

LE SENDAT



Le château de Sendat remonte à Louis XII. C'est un des spécimens les plus curieux de cette contrée du sud de la France. L'une de ses particularités architecturales est la galerie à ciel ouvert soutenue par des arcades et pilastres aux deux étages.

Le parc est fort bien tracé; ses parterres et ses avenues forment un ensemble très soigné.

C'est un des monuments les plus complets de l'époque; il a été merveilleusement restauré par M. Duban, et, de nos jours, son propriétaire actuel, M. Vatin-Perignon, s'attache à lui conserver son cachet si intéressant, et il



La forme de la cour est également très originale, avec ses trois côtés que terminent des tours à mâchicoulis.

faut le féliciter de cette œuvre d'art qu'il se plaît à embellir chaque jour.



ROQUETAILLADE



Roquetaillade appartient à la brillante époque architecturale inaugurée par le pape Clément VI, et dont Villandraut fut pour ainsi dire le modèle. Roquetaillade, bâti vers l'année 1306 par le cardinal de Lamothe, offre à peu près l'aspect qu'il présentait au moyen âge : c'est le plus beau monument militaire de la province. Cinq siècles ont passé sur ces tours noircies par le temps, quinze ou vingt générations ont vécu sous ces voûtes ogivales; la conquête de Charles VII, les guerres de religion, la Fronde, et enfin la Révolution française ont successivement passé devant cette enceinte et l'ont toujours respectée.



La seigneurie de Roquetaillade fut léguée par les Lansac aux d'Uzert de Berad. Roquetaillade appartenait à Mme Le Blanc de Mauvezin, issue du mariage de Mlle de Lansac d'Uzert avec M. de Laboyrie. M. G. de Baritault en est aujourd'hui le propriétaire. Comme son nom l'indique, Roquetaillade a été bâti sur des fondements taillés dans le roc. Situé sur la croupe la plus élevée des coteaux de Mayères, il rappelle ces temps poétiques où les cours étaient encombrées de varlets, d'archers et de pages.

On retrouve le vieux castel avec ses grandes salles de vingt mètres de longueur, ses cheminées gigantesques aux antiques sculptures, ses herses, ses barbacanes et tout l'attirail militaire de la féodalité. Et l'on cherche encore derrière ses créneaux et à la cime de ses murailles la sentinelle qui, la hallebarde au poing, veillait jadis pour la sûreté de ses seigneurs.



Anet — Bévilliers-Breteuil
Champlatreux — Champs — Chantilly
Compiègne — Courances
Dampierre

ANET



L'origine du château d'Anet, situé au bord de l'Eure, est fort ancienne; une charte datée de 1169 nous apprend que Simon d'Anet, alors seigneur du bourg de ce nom, donna la paroisse de Rouvres à l'abbaye du Bec-Helvin, qu'il avait particulièrement affectionnée.

Près du château qui existe maintenant, on voit encore des vestiges de l'ancienne demeure de Simon d'Anet. En 1209, cette possession passa dans d'autres mains, sa première femme, épousa, le 29 mars 1514, la célèbre Diane de Poitiers, qui se retira au château d'Anet après la mort de son mari.

De 1545 à 1547, elle acquit un grand nombre de propriétés aux alentours, fit démolir les anciennes constructions et, en 1548, commença un nouveau château, dont la décoration avait été complètement terminée en 1554. L'architecte fut Philibert Delorme; les sculptures les plus importantes sont de Jean Goujon; Jean Cousin en peignit les vitraux.



et ce ne fut qu'en 1318 que Louis, comte d'Évreux, fils de Philippe III et frère de Philippe le Bel, obtint ce monument d'Antoine de Trienesa. Il échut, en 1340, à Charles le Mauvais, comte d'Évreux, qui le fortifia de tours. Il fut démantelé par Charles V en 1378. Il en subsiste encore quelques vestiges. Charles VII, en 1444, inféoda la châtellenie d'Anet à Pierre de Brézé.

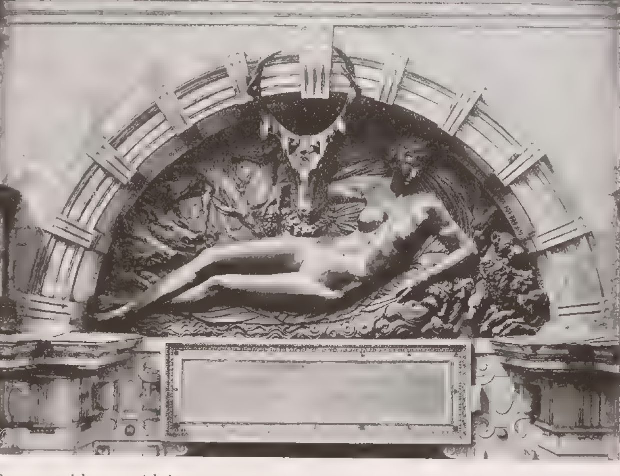
Celui-ci fut tué à la bataille de Montlhéry, en 1465. Jacques, son fils, qui avait épousé Charlotte de France, fille naturelle de Charles VII et d'Agnès Sorel, tua sa femme la nuit dans un accès de jalousie. Enfin, Louis de Brézé, son fils, après avoir perdu Catherine de Dreux,

Le château d'Anet fut donc l'œuvre des trois plus grands artistes de la Renaissance française. Le nom de Diane se prêtait facilement aux allusions mythologiques; il fournit le thème de toute la décoration.

Partout, les attributs, les emblèmes, les sculptures, rappelaient à la fois la déesse et la dame du lieu. Après la mort de Diane, le domaine d'Anet échut à Claude de Lorraine, duc d'Aumale, mari de Louise de Brézé, puis à leur fils, Charles de Lorraine, l'un des chefs de la Ligue, que ses trahisons firent condamner à mort par le Parlement.

L'arrêt avait ordonné la démolition du château d'Anet,

mais il ne fut point exécuté. Vendu à Marie de Luxembourg, duchesse de Mercœur, il passa après sa mort à son gendre, César de Vendôme, bâtard de Henri IV et de Gabrielle.



Il fut ensuite successivement la propriété de la duchesse de Vendôme, de la princesse de Condé, du duc et de la duchesse du Maine et de leurs deux fils, le prince de Dombes et le comte d'Eu.

Celui-ci le vendit à Louis XV avec réserve d'usufruit; mais, après la mort du comte d'Eu, le roi Louis XVI le céda au duc de Penthièvre, qui le possédait au moment de la Révolution et qui le conserva jusqu'à sa mort, survenue en 1793.



Ce fut alors seulement que le domaine d'Anet fut confisqué et mis en vente.

Il était intact en 1798 lorsqu'il fut acquis par les banquiers Ramsden et Hérigoyen, et bientôt revendu par eux à un sieur Demonti, qui en commença la destruction méthodique, le vendant morceau à morceau.

Quelques débris furent sauvés par Al. Lenoir, comme le portail, qui est encore aujourd'hui l'ornement de la cour des Beaux-Arts.

La démolition se continuait en 1804, lorsque les habitants devinrent tellement hostiles au propriétaire, qu'ils l'obligèrent à lâcher prise.

Ce fut ainsi que les débris purent être acquis par la fille du duc de Penthièvre et devinrent la propriété du duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe, qui songea à le restaurer; mais, effrayé par la dépense, il le revendit à M. Passy, receveur général du département de l'Eure, qui n'y vint jamais, et aux héritiers duquel l'acheta M. de Riquet, comte de Caraman, qui en commença la restauration.

M. Ferdinand Moreau, syndic des agents de change de Paris, l'acquit de lui en 1860 et poursuivit à grands frais la reconstitution du domaine ainsi que la restauration complète des bâtiments qui existaient encore.

C'étaient la porte d'entrée monumentale et ses dépendances, l'aile gauche du château et la chapelle.

La fontaine de Diane, en marbre blanc, chef-d'œuvre de Jean Goujon, est aujourd'hui au Louvre ainsi que le bas-relief de bronze de Benvenuto Cellini qui décorait le tympan de l'entrée monumentale.

Le tombeau de Diane de Poitiers est à Versailles.

L'ancienne entrée du château, qui subsiste, est une construction monumentale décorée de marbres blanc et noir, supportant un massif en attique surmonté d'un cerf entouré de quatre chiens.

Cette construction est reliée au château par des

galeries d'ordre dorique surmontées de terrasses, couronnées de balustrades à jour, qui entourent la cour principale.

L'aile gauche de l'ancienne construction, qui constitue lanterne formée par des colonnes corinthiennes qui supportent un dôme. Près du château se trouve la chapelle sépulcrale que Diane de Poitiers avait fait élever pour en faire son tombeau.



le château actuel, appartenant au comte et à la comtesse G. de Leusse, est un bâtiment composé d'un rez-de-chaussée et d'un étage surmonté de lucarnes. La chapelle est en forme de rotonde, éclairée au sommet par une

Le comte et la comtesse de Leusse s'attachent avec un soin tout particulier à la conservation de cette admirable demeure; c'est une belle œuvre d'art qu'ils ont entreprise et dont il faut leur savoir gré.





DIANE DE POITIERS
DUCHESSE DE VALENTINOIS
1499-1566

BÉVILLIERS-BRETEUIL



D'après des données certaines, le château de Bévilliers fut construit à la fin du XIe siècle, à l'extrémité d'une plaine, sur une éminence dominant trois vallées, et entourée de larges fossés.

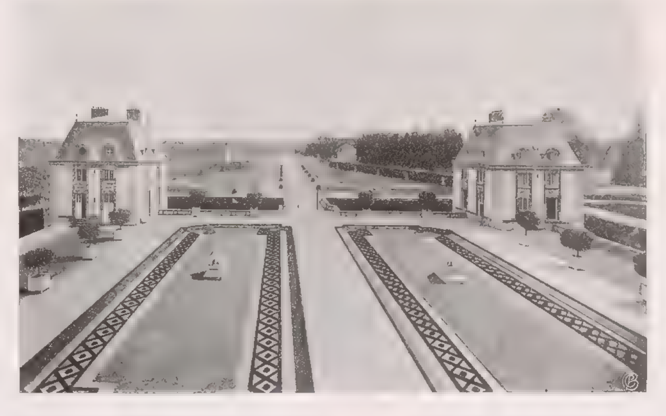
D'après l'abbé Lebeuf, entre autres confirmations faites par le roi Louis VI à l'abbaye des Vaux-de-Cernay, on trouve, en 1142, celle de la la terre de Bévilliers (*Bisvillæ*). Elle est aussi mentionnée dans la liste de la châtellenie de Chevreuse sous l'épiscopat d'Eudes de Sully (1197-1208). De 1290 à 1372, Bévilliers est possédé par la vieille maison féodale de Chevreuse, qui s'éteignit en 1351 dans la maison de Lorraine.

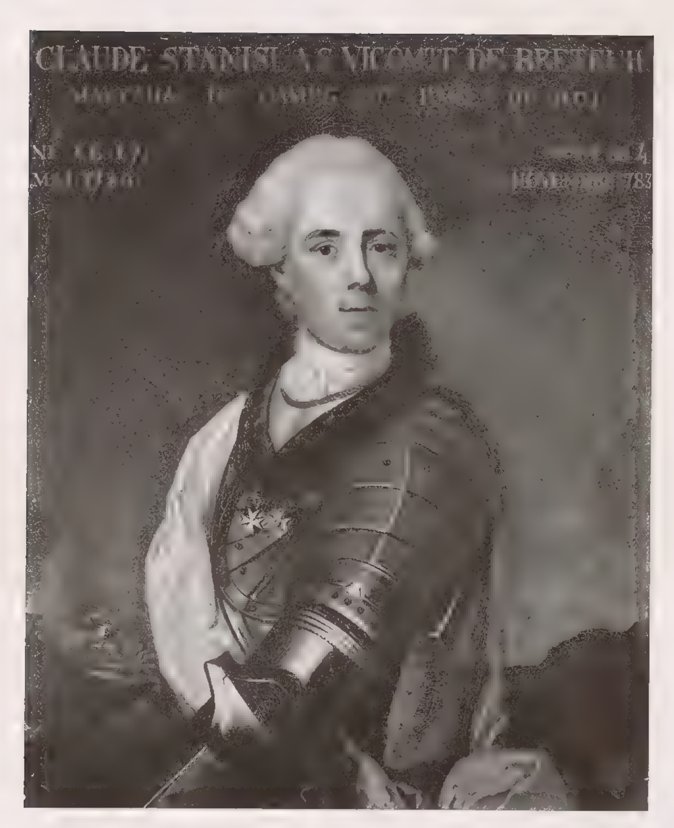
En 1380, la seigneurie de Bévilliers appartient à Jean de Poissy; sa descendance la conserve jusqu'au commencement du XVIe siècle.

En 1502, le manoir est tenu par Élie Cauchon, frère de l'évêque de Beauvais, et sa femme Delphine, inhumés tous deux dans l'église de Chevreuse.

En 1560, Jeanne, héritière Cauchon, étant morte, ses enfants vendent le fief de Bévilliers à Guillemette Holman, épouse de Jean Le Jay. Leur fils, Nicolas Le Jay, garde des sceaux de France, détruit le vieux manoir. Ce vieux manoir sans architecture était composé de deux gros corps de bâtiments d'époques différentes se faisant face et reliés par de hautes murailles crénelées enfermant la cour actuelle, où se trouvaient des écuries et d'autres bâtiments, deux tours,







CLAUDE STANISLAS
VICOMTE DE BRETEUIL
MARQUIS DE CHANTECLERC
MARÉCHAL DES CAMPS ET ARMÉES DU ROI

1730-1783

un puits de 60 mètres de profondeur descendant à la nappe d'eau de la vallée. Nicolas Le Jay construit sur cet emplacement une habitation dans le style Louis XIII, rappelant les hôtels de la place des Vosges, à Paris. Cette construction subsiste encore aujourd'hui.

Des Le Jay, Bévilliers passe par héritage à la famille de Chanteclerc. Pierre de Chanteclerc fait, en 1656, l'aveu de ses fiefs à Monseigneur Claude de Lorraine. En 1662, l'héritière de la maison de Chanteclerc épouse Charles-Stanislas, comte de Breteuil, qu'on désigne sous le nom de marquis de Chanteclerc. Il était capitaine des chevau-légers de Bretagne, chevalier de Malte, de l'ordre de Saint-Louis, et fut tué à la bataille de Malplaquet. Son fils Claude-Charles épousa lady Laure O'Brien, fille du maréchal de Thomond.



En 1773, le propriétaire de Bévilliers est le fils de ces derniers, le vicomte de Breteuil, marquis de Chanteclerc, maréchal des camps et armées du roi, chevalier de Malte et de l'ordre royal de Saint-Louis, époux de Geneviève de Siry de Marigny. Il est mort en 1783, laissant un fils en bas âge, le comte et marquis de Breteuil, seigneur de Bévilliers, qui vécut jusqu'en 1864. Celui-ci, en 1820, quand il fut créé pair de France, fit par décret changer le nom de Bévilliers en celui de Breteuil, sur lequel fut constitué le majorat de sa pairie. Il était le grand-père du marquis de Breteuil, le propriétaire actuel.

Le château de Bévilliers-Breteuil renferme d'intéressants souvenirs, une série de belles tapisseries par Audran au chiffre de l'abbé de Breteuil, différents autres panneaux des Gobelins et de Beauvais, un lit au point de Saint-Cyr provenant de l'héritage de la marquise de Créquy, un buste par Pajou du baron de Breteuil, un grand nombre de portraits de famille des XVIIe et XVIIIe siècles, une curieuse table en vermeil de Neuber, enrichie de pierreries et de médaillons de saxe allégoriques, donnée par l'impératrice Marie-Thérèse à l'occasion de la paix de Teschen (13 mai 1779) à l'ambassadeur du roi de France qui était un Breteuil et en fut le négociateur, une quantité de miniatures, de livres armoriés, de bustes et d'autres objets artistiques.

Les jardins et les abords du château ont été, il y a quelques années, refaits et embellis par l'architecte de jardins Duchêne, qui les a mis très en valeur, et l'on y voit un beau miroir, un grand nombre de statues du XVIIIe siècle et des vases anciens en marbre et en pierre; ces améliorations sont dues au goût si éclairé et à la grande érudition du marquis de Breteuil, ancien député.



CHAMPLATREUX

LACÉ sur une éminence, et dominant un vaste et beau paysage, le château de Champlatreux, l'un des plus remarquables des environs de Paris, est situé près d'un village de ce nom, sur la route d'Amiens.

Une construction noble et régulière, un parc et des jardins d'une belle ordonnance, des dispositions intérieures où le bon goût a présidé, donnent à cette résidence un intérêt accru par le souvenir du grand homme qui l'a fondée, le président Molé.

Pendant de longues années, la seigneurie de Champlatreux a appartenu à cette illustre famille, où les grands talents et les rares vertus semblent être héréditaires. En parcourant les pages où se retracent les scènes sanglantes de la Ligue, qui n'a point applaudi à la fidélité de cet Édouard Molé qui par ses constants efforts contribua si puissamment à ramener aux pieds de Henri IV des hommes qu'un aveugle fanatisme égarait! Ce digne magistrat, résistant au despotisme des Seize, aux perfides insinuations de Mayenne, conseilla au monarque cette abjuration qui devait mettre un terme aux guerres intestines.

Mais, après une telle action, son œuvre la plus recommandable est d'avoir fait germer dans le cœur de son descendant cette haute vertu, qui, dans des temps de troubles et de désastres, devait rendre Mathieu Molé si digne du rang qu'il occupa dans les conseils du roi.

La France possédait un héritier de ce beau nom; il siégea dans la Chambre haute, et sa voix éloquente s'y fit entendre chaque fois qu'il s'agissait de défendre les intérêts de l'État. C'est ainsi que le château de Champlatreux appartint à M. le comte Molé, pair de France, ancien ministre, puis par héritage, comme le manoir, il échut à la duchesse douairière de Noailles, née La Ferté-Méun, qui l'habite encore et lui conserve son grand air seigneurial. Rien ne semble mieux approprié aux cadres du genre de Champlatreux que ces belles figures d'autrefois.

CHAMPS

Vers 1704 et sur les dessins de Chamblin, Bourvalet, le célèbre financier, bâtit le château de Champs.

Une chambre de justice, établie en 1717 sur les ordres du régent de France, condamna Bourvalet, pour prévarications, à la confiscation de ses biens. Le roi le fit promener en voiture dans



Paris toute une journée, avec une pancarte sur le dos où était écrit : « C'est pour avoir volé Sa Majesté que



Bourvalet a été condamné à la vente de son patrimoine ». Et, vers 1720, la terre de Champs tomba dans la maison des princes de Conti.

Elle appartint ensuite au duc de La Vallière, qui y reçut Louis XV et Mme de Pompadour, dont on montre encore la chambre, et qui y séjourna souvent. Au moment de sa construction, les toitures du château étaient apparentes.

Plus tard, on les supprima, en les remplaçant par des piliers de terrasse à l'italienne. Ce n'est que tout récemment que M. Cahen d'Anvers, ayant acquis le château, en 1895, de M. Santerre, fit recouvrir les toitures apparentes en ardoise. Il fit aussi rétablir à la française le parc, qui, malheureusement, avait été bouleversé « à l'anglaise » au commencement du XIXe siècle.



JEANNE-ANTOINETTE POISSON
MARQUISE DE POMPADOUR
1721-1764
Par BOUCHER



Champs est un bibelot exquis : c'est un château de « maîtresse royale », un nid pour abriter les amours clandestins de Louis XV et de Mme de Pompadour.

Qui ne se représente les fêtes qui se donnaient lors de ces déplacements royaux et l'attirail qui les accompagnait?

C'était une véritable faveur que celle d'être compris au nombre des privilégiés qui faisaient partie de ces « élégantes séries ». Les listes en étaient établies par le roi lui-même ou par la « favorite » et l'on choisissait de préférence les beaux esprits de la Cour ou les amis dévoués et discrets.

Dans les quelques jours que le roi passait ainsi hors de Versailles, chacun s'ingéniait à trouver quelque distraction ou quelque nouveauté pour dérider le visage du souverain, parfois rembruni. On y jouait la comédie après la chasse, ou une opérette tant soit peu risquée, qu'il n'eût pas été de bon ton de représenter devant la reine. Et c'est ainsi que se passait la vie dans le coquet château de Champs, lors des déplacements de « la marquise » et du roi.

La position qu'il occupe près de la rivière, son élévation, ses admirables parterres à la française, ses miroirs, ses bosquets, tout rappelle le raffinement de cette fin d'époque, qui a été la plus riche et la plus productive en art. Aussi doit-on reconnaître le soin qu'a mis le comte Cahen d'Anvers à restaurer Champs dans le goût et le style dont il brillait sous Louis XV.

Cet ensemble merveilleux revit de nos jours sous une forme des plus exactes, et il faut grandement en féliciter le propriétaire actuel, que le souci de la vérité a guidé dans cette admirable rénovation.



CHANTILLY

N castel isolé sur le bord d'une rivière, au sein d'une immense forêt, tel était Chantilly vers la fin du xe siècle. Dès le commencement du xie les Bouteiller, comtes de Senlis, le possédaient; ils en conservèrent la propriété jusqu'à Louis XI.

Le Bouteiller de Châteauneuf fut disgracié par ce prince.

La maison des Bouteiller a été la tige de celle des comtes de Hintington et de Northampton, en Angleterre. Avant les Bouteiller, Hébert, comte de Senlis, eut pour héritier Rotholis de Senlis, seigneur de Chantilly et d'Ermenonville, qui vivait en 990.

En 1333, Guillaume Bouteiller fit embellir le château de Chantilly et bâtit une chapelle, dans laquelle il fut enterré. Les Bouteiller se disaient issus du sang de Charlemagne. Berthold de Senlis, chevalier, qui vivait sous le règne de Hugues Capet, était seigneur de Chantilly et d'Ermenonville. Guillaume, sixième du nom, céda sa terre de Chantilly au sire d'Esquerie. Cette propriété cessa donc d'appartenir à la maison de Senlis en 1360.

Le sire d'Esquerie, par son testament du mois d'août 1360, en fit présent à Jean de Laval, seigneur d'Attichy. Guy de Laval la vendit, le 28 mai 1386, à Pierre d'Orgemont, conseiller du roi, pour une somme de 8000 livres tournois, en comprenant dans ce marché la tour de Montmélian et le fief de Montcy-le-Neuf. Un des descendants de Pierre d'Orgemont épousa Marie de Roye, et n'eut pas d'enfants : la terre passa en la maison de Montmorency par Guillaume, son neveu, fils de feu Marguerite d'Orgemont, sa sœur, épouse de Jean II, duc de Montmorency, grand chambellan de France et conseiller de Louis XI. Le château de Chantilly prit sous sa direction l'aspect formidable des forteresses de cette époque.



Ce n'était plus d'ailleurs le vieux castel primitif. Comme il tombait en ruines, il avait été entièrement réédifié sur le même modèle en l'année 1331 et, par un édit du mois d'octobre, le roi Philippe VI permettait de construire une chapelle dans une des tours du nouveau donjon.

Le fils de Guillaume, Anne, y naquit en 1493. Il hérita de cette belle propriété; c'est lui qui la fit ériger en



châtellenie en 1522. Henri, duc de Montmorency, second du nom, celui qui fut décapité à Toulouse le 30 octobre 1632, fut le dernier de cette maison qui posséda Chantilly. Louis XIII, qui l'avait confisqué, en fit présent à Henri de Bourbon, deuxième du nom, prince de Condé, héritier de Henri de Montmorency par Charlotte-Marguerite de Montmorency, qu'il avait épousée.

En 1646, Louis de Bourbon succéda à son père; c'est à lui qu'on doit les premiers embellissements de cette terre, les routes de la forêt et les jardins qui furent exécutés par les soins et sur les dessins de Lenôtre. Il mourut le 11 décembre 1686.

Louis de Bourbon, qui mourut en 1740, fit exécuter le parc de Sylvie, l'église et le reste des bâtiments, les embellissements de cette demeure, dont Louis-Joseph, huitième prince de Condé, devint le propriétaire; il y



parut pour la première fois au mois de septembre 1748.



Les princes de Condé conservèrent ce domaine jusqu'à Louis-Henri-Joseph, qui le laissa en mourant (1830) à son petit-neveu et filleul Henri d'Orléans, duc d'Aumale.

Après le coup d'Etat du 2 décembre 1851, le duc d'Aumale dut vendre Chantilly, le 30 octobre 1852, à deux Anglais, MM. Marjoribanks et Antrobus, aux héritiers desquels il a pu le racheter en 1873. Enfin, en 1886, le duc d'Aumale donna par testament, transformé en acte de donation, le domaine de Chantilly à l'Institut de France.

A la Révolution et après l'émigration, le château de Chantilly fut dévasté et converti en prison; il y avait une statue du connétable qui fut détruite.

François de Montmorency donna des fêtes brillantes à Charles IX dans sa terre de Chantilly, particulièrement à la suite du mariage de ce prince avec l'archiduchesse Élisabeth d'Autriche. Henri IV y visita souvent Henri, duc de Montmorency. Ce fut en 1671 que le grand Condé reçut Louis XIV à Chantilly et lui donna ces fêtes brillantes dont Mme de Sévigné fait une description si intéressante dans le premier volume de ses lettres. Ce fut en l'année 1679 que le grand Condé prit le parti de se fixer, par une retraite volontaire, dans ce beau lieu, où il passa les dernières années de sa vie. Il y rassemblait souvent les gens de lettres les plus célèbres; on y voyait Bossuet, Corneille, Boileau, Racine, La Fontaine, Santeuil, etc.

L'étiquette était bannie de ces assemblées, où l'amitié, l'estime et l'égalité régnaient seules.

Louis-Henri de Bourbon fit construire les magnifiques écuries de Chantilly et il est le fondateur d'un superbe hôpital. Louis-Joseph de Bourbon éleva en quatre mois, en 1772, à l'occasion de la naissance de son petit-fils le duc d'Enghien, le château de ce nom. Depuis le XVIe siècle, tous les rois de France sont successivement venus à Chantilly; on connaît la brillante réception que Louis-Henri de Bourbon y fit à Louis XV et les fêtes qu'il y donna pendant le séjour de ce monarque.

Le connétable de Montmorency y reçut Charles-Quint





en 1540; à une époque plus récente, les Condé y donnèrent l'hospitalité à Joseph II, empereur d'Allemagne, à Christian VII de Danemark, à Paul Ier de Russie, à Gustave III, roi de Suède, etc., etc.

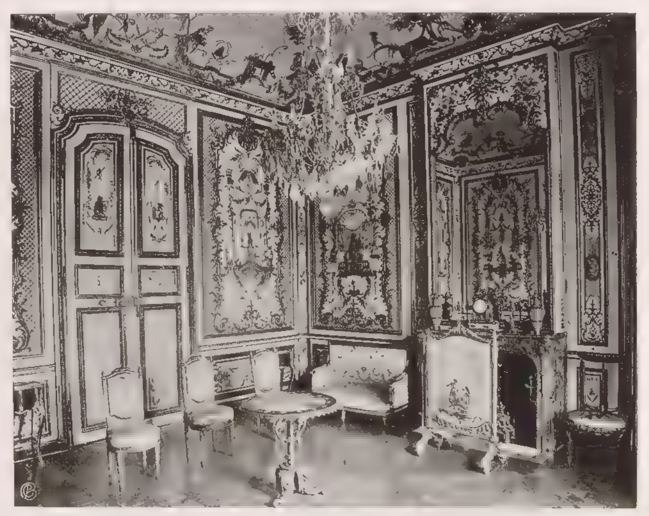
Le nouveau château de Chantilly est de style renaissance avec ornementations inspirées par l'art moderne. Son caractère architectural se rapproche de celui du petit château d'Anne de Montmorency, mais est entièrement différent du style du château des Condé détruit à la suite des événements de 1793, lequel remplaçait le château féodal des Montmorency et rappelait l'aspect des monuments de la fin du siècle de Louis XIV. Le nouveau château est élevé, comme les précédents, sur l'emplacement de l'antique manoir de Guillaume III Le Bouteiller et du donjon de Berthold, comte de Senlis. Il repose sur une immense roche dont la masse profonde est percée de plusieurs galeries pour l'usage du sous-sol et les communications avec le dehors. Le château était autrefois accompagné de sept grosses tours, dont deux non relevées se trouvaient de chaque côté de l'entrée de la cour d'honneur pour défendre le pont-levis. Trois autres tours ont été rétablies complètement ; elles sont surmontées chacune d'un gracieux lanternon.

Une quatrième tour, qui se trouvait à l'angle oriental du bâtiment, n'a été rétablie qu'en partie, avec un dôme. Ce sera le lieu sépulcral destiné à renfermer les cœurs des Condé.

Il forme un hémicycle derrière la chapelle dans laquelle est placé le curieux autel qui ornait la chapelle du château d'Écouen.

Cet autel, d'une admirable exécution, est attribué à Jean Goujon.

La nouvelle chapelle est surmontée d'un campanile ou clocher élégamment orné et plus élevé que les lanternons des tours. L'ancienne était presque au milieu de la façade qui est parallèle au petit château. Une tour existait à côté du pont-levis, qui servait pour communiquer du grand château avec le châtelet. Cette tour, qui formait la septième, n'existe plus, et le pont-levis a été remplacé par la construction qui relie maintenant les deux châteaux. Un porche superbe, précédé d'un pont en pierre terminé par un pont-levis du côté du château, donne entrée dans la cour d'honneur par la place du Connétable. Ce porche rappelle celui du château de Fontainebleau, appelé le baptistère de Louis XIII. Les constructions existant de chaque côté de l'entrée consistent en deux galeries à jour, sans communication entre elles, avec terrasses devant ; la galerie à droite de l'entrée conduit aux appartements, et l'autre, à gauche, conduit à la chapelle. Il y a au-dessus de ces galeries une





terrasse continue servant de promenoir entre les appartements et la chapelle.

La cour est restée presque triangulaire. Une gracieuse construction à arcades en forme de dôme, avec des œils-de-bœuf, sert d'arrêt à couvert et de passage pour les voitures. Elle est aussi surmontée d'un élégant lanternon. Vient ensuite un vestibule au fond duquel existe une porte pour communiquer avec le premier étage du petit château. A gauche de ce vestibule est l'escalier d'honneur qui précède la galerie conduisant à la chapelle, et à droite, en montant les onze marches d'un beau perron, on arrive à la salle des banquets, percée de grandes fenêtres du côté de la pelouse, puis à un salon octogone, d'où la vue se porte également sur la pelouse. Ce salon est nommé *la Tribune*, titre qui rappelle l'une des salles du palais des Offices, à Florence. La façade du château, du côté du midi, se termine d'un bout par la nouvelle chapelle, et de l'autre par la tour dite *des Médailles*.



En retour, au couchant, existe une galerie vitrée offrant un magnifique coup d'œil sur les parterres et sur Vineuil. Les vitraux placés dans les larges baies de cette

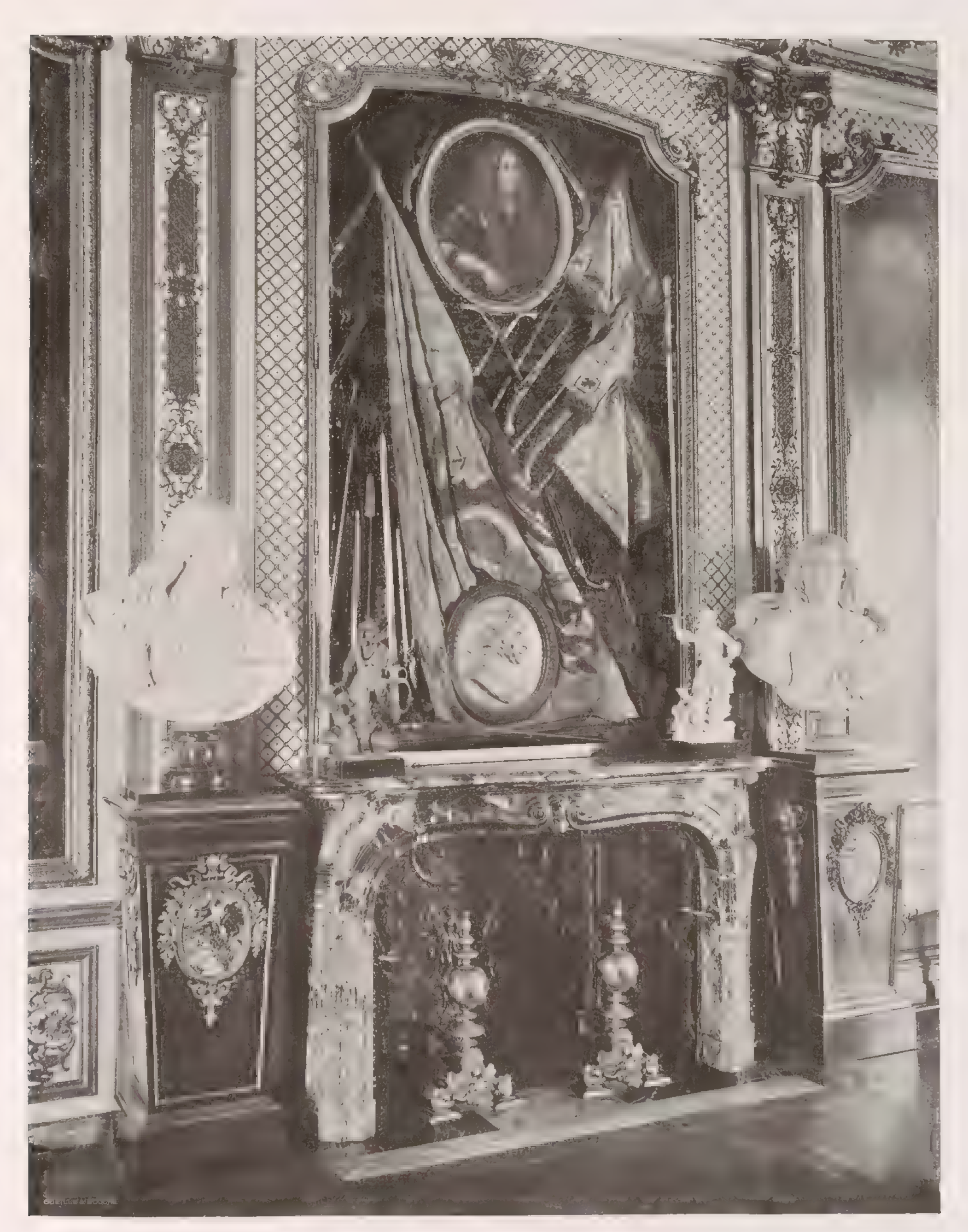
galerie proviennent du château d'Écouen. Ils représentent l'histoire de *Psyché*.

Attenant à la galerie des vitraux et à la salle des banquets, se trouve une grande et superbe salle qui se termine, du côté des parterres, par la tour médiane longée par une galerie qui donne sur la cour d'honneur. Autour des bâtiments principaux règne une balustrade à la partie supérieure. Le grand château n'est plus séparé du petit par un fossé, mais l'eau circule sans interruption des trois autres côtés des deux châteaux, qui, se trouvant ainsi réunis, sont comme édifiés dans une île; d'heureux lointains leur ménagent les points de vue les plus riants, mais l'ensemble des statues, des tableaux, les kiosques, tout se ressent de la légèreté et des caprices de l'époque. Parmi les merveilles que contient Chantilly, citons seulement : les vitraux d'Écouen, représentant la fable de *Psyché* (dont Raphaël a dessiné les cartons), les portraits de Montmorency (1545), les boiseries d'Écouen, le maître autel de Jean Bullant, les bas-reliefs de Jean Goujon et de Sarrazin; une série splendide d'anciennes tapisseries, des chefs-d'œuvre de Raphaël, du Poussin, de Carrache, de Delacroix, d'Ingres, etc., enfin une magnifique bibliothèque dans laquelle se trouvent les livres les plus rares, les célèbres « Fouquet ». Les jardins de Chantilly, dessinés par Lenôtre, étaient célèbres dans toute l'Europe. On y remarque encore les cascades, le labyrinthe, le hameau et le parc de Sylvie.

Le duc d'Aumale l'a légué à l'Institut de France.







LES TROPHEES DU PRINCE DE CONDE

COMPIÈGNE

u lieu qu'il occupe de nos jours, la fondation du château de Compiègne remonte à Saint Louis. En 1509 et 1637, il porte le nom de *Louvre*, mot générique adopté pour désigner une demeure royale; en 1734, le mot château a remplacé celui de Louvre et le palais à cette époque avait déjà pris un certain accroissement.

Depuis sa fondation, plusieurs de nos souverains avaient contribué à l'embellissement de cette demeure royale. Charles V fit bâtir la partie du château qui est à l'orient de la ville; Louis XI l'augmenta beaucoup.

Charles VIII eut le projet d'embellir Compiègne, mais Anne de Bretagne l'en détourna, préférant le séjour d'Amboise, plus voisin de son apanage. Plus tard, François Ier fait construire la principale porte et les tourelles des côtés. Le connétable de Montmorency élève l'appartement placé auprès de la grande porte, lequel prit alors le nom de *Connétable*. Catherine de Médicis fait planter et clore de murs l'endroit appelé depuis *Jardin du roy*, qui fut l'origine du parc actuel. Louis XIV fait rétablir la façade des bâtiments le long de la terrasse du rempart et mettre le jardin dans un meilleur état; il fait aussi réparer le grand escalier et construire un jeu de paume en face du collège des Jésuites. Louis XV ajoute au château d'immenses embellissements. Ce prince exécuta les travaux conçus par ses prédécesseurs pour lui donner la magnificence, qu'il n'obtint définitivement que sous Louis XVI.

La disposition générale des bâtiments et leur destination, l'avenue et le Rond Royal, les deux autres avenues, dont l'une forme le jeu de paume actuel tandis que l'autre conduit au fleuriste, existent de nos jours.

Les ailes et les pavillons du château à l'entrée de la cour royale, ainsi que la colonnade dorique, n'ont pas changé, et la disposition du grand escalier, de la salle des gardes et de la chapelle est restée la même.

On n'a fait que commencer une galerie de jonction, vers le collège, que l'on a abattu pour l'agrandissement de la place d'armes.

Le jeu de paume, qui a longtemps existé près de la Chapelle, a été transformé en salle de spectacle en 1883.



A partir de ce moment, le château subit diverses transformations : il devint successivement : Prytanée sous la Convention, École des Arts et Métiers sous le Consulat, et enfin il recouvra sa destination première sous l'Empire.

Napoléon le restaura à grands frais et fit concourir tous les arts à sa décoration. Il fit aussi dessiner et planter le parc, et substitua les capricieux dédales des allées à l'anglaise aux raides et monotones quinconces du jardin de ses prédécesseurs. On a vu à Compiègne la presque totalité des rois de France. Louis le Bègue fut couronné dans l'église de Saint-Corneille, à Compiègne. Sous le règne d'Eudes, fils aîné de Robert le Fort, lorsque les Normands firent des incursions en France, et d'autres villes, ils échouèrent sous les murs de Compiègne.

Louis V mourut à Compiègne. Hugues Capet fut salué roi par les États généraux assemblés dans cette cité. Louis le Gros s'y trouvait quand le pape Innocent III vint implorer son assistance. Philippe Auguste, âgé de quatorze ans, suivit un sanglier dans la forêt avec une telle ardeur qu'il s'y perdit; un charbonnier qu'il rencontra le reconduisit au palais. Saint Louis affectionnait cette cité.

En 1378, Charles V envoya Louis, duc de Bourbon, son beau-frère, à Compiègne, pour y recevoir l'empereur Charles Ier, son oncle.

Un tableau, longtemps conservé dans la grande salle de l'Hôtel de Ville, représentait le retour de Louis XII à Compiègne après son sacre à Reims, en 1498. A son passage en France, Charles-Quint fut conduit à Compiègne par François Ier. Charles IX célébra son mariage avec Élisabeth d'Autriche à Compiègne; il y revint après son voyage à Mézières. Henri III établit un hôtel des monnaies à Compiègne. Henri IV en deux ans fit douze voyages à Compiègne.

Louis XIII s'y rendit fréquemment vers la fin de 1641; en entrant dans la ville, il dit au capitaine de ses gardes :

« Je me plais fort ici, je m'y porte bien. » On se rappelle le fameux camp de Coudun que Louis XIV destinait à l'instruction de ses enfants : il fit multiplier les routes de la forêt et rendit au commerce son ancienne splendeur.

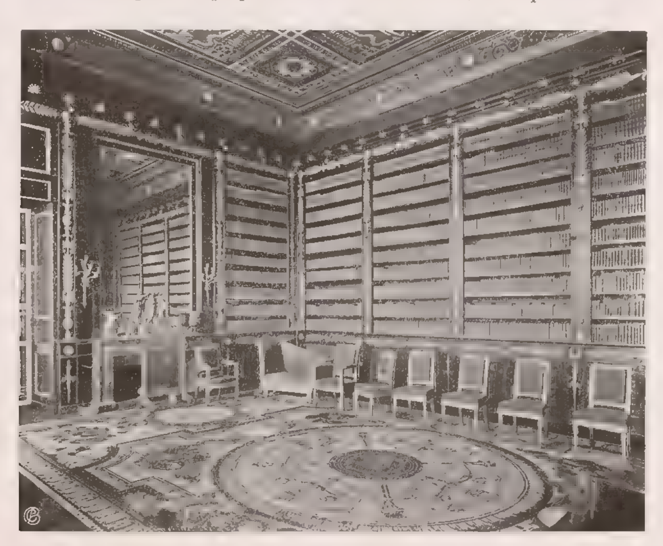


En 1730, Louis XV posa la première pierre du pont de Compiègne. A l'imitation de son bisaïeul, il fit construire un polygone entre la ville et la forêt; il établit, depuis, un camp plus considérable à Verberie pour l'éducation de ses petits-fils.

En 1808, le château reçut l'ex-roi d'Espagne Charles IV. Depuis Clovis, Compiègne a toujours fait partie du domaine royal; on lisait sur le frontispice d'une de ses portes : *Regi et regno fidelissima.*

De nos jours, on remarque principalement au château : les peintures, de l'école française pour la plupart; les plafonds, peints par Girodet; l'*Histoire de Don Quichotte*, par Coypel; des peintures de Nattier. La chapelle, agrandie par Louis-Philippe, est ornée de toiles dues à Véronèse, à Léonard de Vinci et au Parmesan.

Le théâtre, élevé par Louis-Philippe en 1832, a été remplacé en 1868 par un nouveau, construit dans la rue d'Ulm et qu'un pont élevé à la hauteur du premier étage fait communiquer avec le château.



BIBLIOTHÈQUE DE S. M. L'EMPEREUR



CHAMBRE DE S. M. L'IMPÉRATRICE

COURANCES

Ce château, construit à des époques différentes, conserve dans un cadre admirable son aspect seigneurial; il est situé près de Melun, à côté du petit village de Milly, dans une fraîche vallée couverte de bois, au milieu de clairs ruisseaux. Nous savons qu'au XIIIe siècle il existait déjà une seigneurie et un château de Courances. Sous Louis XI, Guillaume de Milly, fils de Jean de Courances, puis Henri de Courances, bailli de Mâcon, sénéchal du Périgord et du Limousin, maréchal de France, sont les plus anciens seigneurs de Courances dont on ait retrouvé des traces.





C'était un castel fortifié, défendu par ses larges fossés d'eaux courantes, qui faisait partie de la seigneurie de Nanteau-sur-Lunain (près de Nemours). Après des fortunes diverses, après avoir accueilli François Ier et Henri IV, Louis XIII, dauphin, était venu y goûter près des sources et jouer avec « la nacelle » sur ses canaux.

Au milieu du XVIIe siècle, Claude Gallard, le seigneur de Courances, appelle Lenôtre, qui s'occupait en ce temps des transformations de Vaux-le-Vicomte. Puis, il transmet la belle demeure, dans tout son éclat, aux mains du marquis de Novion. Elle devient plus tard la propriété du marquis de Nicolaï, dernier premier président de la Chambre des comptes.

C'est à ses héritiers que, peu de temps après la guerre de 1870, le baron de Haber en faisait l'acquisition pour lui rendre la vie, l'agrandir et le restaurer entièrement.

La fortune inconstante a de nouveau souri à l'ancienne demeure : ses vieilles pierres, ses belles sources, ses arbres et ses jardins renaissent. Aujourd'hui, le marquis et la marquise de Ganay en continuent la tradition avec le goût le plus éclairé.

De la route de Lyon, deux avenues de platanes séculaires se reflètent dans les eaux tranquilles de deux fossés.

Le château garde encore la marque de l'âge féodal. Il est compris, avec sa cour d'honneur et ses premiers parterres, dans l'enceinte rectangulaire de larges fossés. Le long de leurs margelles se répètent de grosses têtes de dauphins, par où s'écoulent jour et nuit les eaux d'inépuisables sources.

Des deux côtés de la face d'entrée de cette cour, par laquelle on arrive au château, se trouvent deux pavillons carrés, souvenir des anciennes tourelles d'angles. Ils devaient servir l'un pour le suisse et l'autre pour le garde-chasse.

Un magnifique et vaste escalier circulaire décore la cour d'honneur.

L'ensemble, régulier, large, de grande allure, avec le château aux décors de brique (il est vrai restauré et reconstruit), rappelle bien cette époque de transition entre la Renaissance et la seconde moitié du XVIIe siècle, qui prépare l'épanouissement de Lenôtre et de Hardouin. La recherche du fond de la vallée où les eaux abondantes permettaient de remplir facilement les fossés dont autrefois il fallait s'entourer, et qu'on utilisa ensuite pour les canaux, les cascades, les jets et parterres d'eau, est une marque particulière de ce temps.





DAMPIERRE



Dampierre tire son nom des mots latins *Domus Petrus*.

Son origine est restée dans l'obscurité. Ce n'est guère qu'au temps d'un seigneur du XVe siècle que l'on commence à en parler. Jacques Thumeri en était propriétaire en 1487; puis, en 1550, la seigneurie de Dampierre appartenait à Jehan du Val, conseiller du roi et trésorier de son épargne.

Jehan du Val avait fait rebâtir simplement, mais sur un nouveau plan, vers 1535, le manoir féodal de Dampierre, qui avait été en partie détruit et brûlé par les communes au XIVe siècle.

Cette demeure, nouvellement construite dans un frais et riant vallon sillonné par le cours de deux rivières, plut au cardinal de Lorraine. Il préféra cette résidence commode et agréable au sombre château fort dominant la ville de Chevreuse.

Sans rien changer à l'emplacement du manoir du trésorier, le cardinal l'embellit et l'agrandit. Ces transformations en firent une demeure seigneuriale d'une archi-



tecture élégante de la Renaissance, et Vasari, ainsi que Dezallier d'Argenville, nous apprennent qu'il fit exécuter dans différentes salles des peintures remarquables, dues à Francesco de Salviati.

Plus tard, Claude de Lorraine fit peindre, à son tour, dans un corps de bâtiment détaché, divers sujets du fameux roman de *l'Astrée*, dont l'auteur, Honoré d'Urfé, avait dédié, en 1610, la première édition au roi Henri IV.



Ce bâtiment, qui prit de là le nom de *l'Astrée*, subsiste encore aujourd'hui.

Ainsi agrandi et embelli, le château devint donc la nouvelle résidence des ducs de Chevreuse, de la maison de Lorraine, et après eux, en 1663, passa à la famille d'Albert de Luynes, qui succéda, dans ce même duché de Chevreuse, aux princes de la maison de Lorraine.

Le célèbre Androuet du Cerceau, architecte contemporain du cardinal de Lorraine, cite le château de Dampierre comme un des plus beaux de son temps.

Auparavant, en 1567, durant les guerres de religion qui bouleversèrent alors la France, le château tomba au pouvoir des huguenots.

Cette année, le passage des provisions de Paris par Versailles et Buzenval ayant été fermé par les protestants au mois d'octobre, ce fut par Dampierre qu'on fit venir les approvisionnements destinés à la capitale.

Les huguenots, ayant été avertis, marchèrent sur ce village et s'emparèrent du château, « quoique bien flanqué, fossoyé et entouré d'eau ».

En 1590, la veuve du Balafré, Catherine de Clèves, qui s'y était retirée avec ses enfants mineurs après l'assassinat de son mari, le duc de Guise, le fit offrir à Henri IV, arrivé de Beynes à Chevreuse, le 29 mars, pour le temps qu'il plairait au roi de rester dans cette dernière ville. Mais rien n'indique que Henri IV ait accepté l'offre de son hospitalité.

Anne d'Autriche y vint voir son amie la duchesse de Chevreuse en 1661, et voici comment le fait est raconté dans le Recueil des *Gazettes* (année 1661) : « Le 29 de ce mois (juin 1661), la Reine Mère, accompagnée de Monsieur



GRILLE D'ENTRÉE
ÉPOQUE DE LA RÉGENCE



GRAND SALON
BUSTE DU ROI LOUIS XV
Par Jean-Louis Lemoyne

et de Madame, fit l'honneur à la duchesse de Chevreuse de venir la voir à Dampierre, visiter sa maison de plaisance.

« Ayant été reçue à une lieue et demie par le duc de Luynes et le marquis d'Albert, son fils, au dehors des parterres, où Sa Majesté voulut descendre pour mieux considérer la quantité de canaux, cascades et fontaines, qui rendent ce lieu l'un des plus beaux de l'Europe, elle visita ensuite tous les appartements, dont la diversité et les riches ameublements la satisfirent grandement. Puis, elle fut conduite en celui où le souper était apprêté avec une magnificence particulière et pendant lequel Sa Majesté fut servie par le duc de Luynes, et Madame, par le



GRAND SALON



MÉDAILLON DU PANNEAU DE BOISERIE DORÉE DU GRAND SALON
CÔTÉ GAUCHE

BOISERIES DORÉES DU GRAND SALON



STYLE DE LA RÉGENCE

marquis d'Albert. Le lendemain, le Roi lui envoya un gentilhomme pour apprendre l'état de sa santé, et le duc de Lorraine vint lui rendre ses respects, ainsi que plusieurs autres personnes de marque.

« Le même jour, Sa Majesté fut à la promenade en une petite île voisine, embellie de pavillons aux quatre coins; et d'un autre au milieu, tous si agréablement ajustés qu'elle avoua qu'il ne se pouvait rien voir de plus délicieux. Le jour suivant, elle partit très satisfaite de la bonne réception de cette duchesse, qui avait continué de la régaler avec une somptuosité non pareille. »



Anne d'Autriche ne fut pas la seule reine qui visita Dampierre, et, après elle, Marie Leczinska y vint souvent avec le Dauphin et Mesdames, ses filles, à partir de 1741 ; elle y séjourna même à plusieurs reprises.

En voici un récit de l'époque de toute authenticité.

« La Reine et la famille royale visitèrent souvent le duc et la duchesse de Luynes, à Dampierre. — C'est en 1741 que commencèrent ces visites.

« En 1743, la Reine y alla le 20 juin pour la quatrième fois.

« En 1744, elle y amena le Dauphin.

« En 1745, elle y fut accompagnée par Mesdames.



DESSUS DE PORTE DU GRAND SALON

MARIE DE ROHAN
DUCHESSE DE LUYNES
ET
DUCHESSE DE CHEVREUSE

« Cette même année, son père Stanislas Leczinski, roi de Pologne et duc de Lorraine, vint aussi à Dampierre pour témoigner aux bons amis de la Reine sa reconnaissance pour leur tendre affection et leur loyal dévouement.

« Il n'est pas jusqu'à Louis XV lui-même qui n'ait voulu connaître les frais ombrages de cette charmante résidence; il y vint une fois, et parmi les dames qui l'accompagnaient se trouvait Mme de Pompadour, comme à une autre époque on y avait vu Mme de Montespan. »

Plus d'un siècle après les grands travaux de restaura-



PENDULE DU GRAND SALON



GRAND PANNEAU DE BOISERIE DORÉE DU GRAND SALON

tion qu'avait faits le cardinal de Lorraine, le château de Dampierre, malgré l'élégance de son architecture de la Renaissance, subit, comme tant d'autres édifices, les exigences de la mode.

C'était au temps des grands travaux que Jules Hardouin, dit Mansard le Jeune, exécutait à Versailles. Dampierre était alors la propriété de Charles-Honoré d'Albert de Luynes, duc de Chevreuse, gendre de Colbert.

Cédant aux fantaisies de son époque et, il paraît aussi, aux encouragements et à l'influence de son beau-père, il fit raser jusqu'au rez-de-chaussée le château des ducs de



MÉDAILLON DU PANNEAU DE BOISERIE DORÉE DU GRAND SALON
CÔTÉ DROIT

Lorraine, et, sur cette substruction, Mansard le Jeune éleva le château actuel, et Lenôtre, comme à Versailles, rut. Depuis cette époque, le château de Dampierre n'a subi aucune modification qui en ait changé le caractère :



PREMIER PETIT SALON

LE DUC DE CHEVREUSE — Par Nattier — LA DUCHESSE DE CHEVREUSE

dessina et traça les jardins. Les travaux étaient en pleine voie d'exécution, en 1683, lorsque Colbert mou- les jardins et le parc ne diffèrent en rien aujourd'hui de ce qu'ils étaient lorsque Le Nôtre les dessina.



NICOLE
PRINCESSE D'EGMONT PIGNATELLI
DUCHESSE DE CHEVREUSE
PAR
NATTIER

La venue au château par le village est vraiment grandiose et imposante. Le château est en contre-bas de la route, de sorte qu'en arrivant on plonge sur sept cours, reliées entre elles par d'élégantes arcades.

Du reste, nous en donnons diverses gravures exécutées d'après des photographies.

C'est la maison de Lorraine qui a composé les dépendances du château, et formé le parc d'aujourd'hui, qui fut aussitôt enclos de murs. Elle fit aussi d'importantes acquisitions. Nous citerons dans le nombre : la seigneurie de Becquencourt, réunie à celle de Dampierre par Claude de Lorraine, qui l'acquit, en 1620, à damoiselle Marie de Maugaruy. Le petit fief, qui était lui-même entouré de murs, resta longtemps isolé du grand parc dans lequel il était enclavé, et était appelé le petit parc.



Ce ne fut que plus tard que son enceinte fut détruite, ainsi que différents bâtiments, dépendant de cette seigneurie : on ne réserva que l'habitation du châtelain, que l'on voit encore aujourd'hui, et qui forme un des plus jolis points de vue du parc, avec sa voûte élégante et ses gracieuses tourelles.

Au point de vue architectural, le château présente une façade d'une ordonnance sévère : c'est la marque de son origine. Le premier de ses maîtres illustres, le cardinal Charles de Lorraine, l'acheta d'un trésorier du roi, lorsque Henri II lui eut donné le château de Chevreuse.

A cette époque, « deux tours rondes à l'antique » commandaient l'entrée; des fossés, des murs à créneaux,



des ponts-levis le protégeaient contre un coup de main des nombreux ennemis des Guise. Ce n'était pas un château fort, mais c'était, selon l'expression du temps, une *maison forte*. Il a gardé, malgré J.-H. Mansart, le caractère d'une époque où l'on alliait le goût, le culte des arts, à des mœurs farouches. Cela n'empêche pas que l'ensemble des bâtiments, vu à distance, soit fort majestueux.



PETIT SALON
DESSUS DE PORTE
Marine par Vernet.

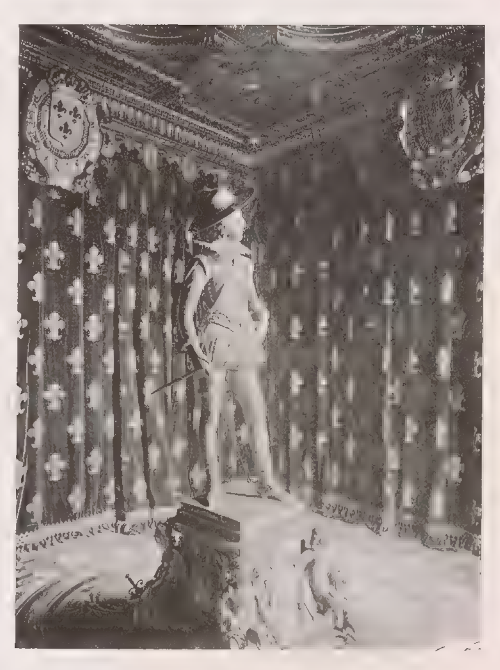
Construits en pierre avec des chaînages de brique autour des fenêtres, ils s'élèvent au fond d'une cour d'honneur précédée d'une grille monumentale et séparée des communs et des parterres par d'élégantes balustrades.

Ils ont deux étages, terminés par des mansardes. Au milieu, ressort un pavillon classiquement décoré de deux rangs de colonnes, formant péristyle et supportant un fronton sculpté.

Deux jolies tourelles de la Renaissance masquent les encoignures des ailes. Cette façade s'enchâsse admirablement entre des jardins, de belles pièces d'eau formant des îles, et les ombrages d'un parc immense, couvrant des hauteurs en amphithéâtre, dont la ligne sombre barre l'horizon.

En 1840, le château fut réparé par Duban, sous les auspices du duc Honoré de Luynes, à qui des artistes et des gens de lettres ont fait une réputation de savoir, de goût et de générosité. La statue de *Minerve*, en or, ivoire et argent, exécutée par M. Simart, selon les idées du duc de Luynes, d'après la statue de Phidias ; la *Pénélope* de Cavelier ; plusieurs esquisses d'Ingres, des portraits, des tapisseries, d'autres jolies choses encore remplissent des appartements luxueux et composent un véritable musée.

Le style particulier de Dampierre et son parfait état de conservation en ont fait le château « type » de cette belle époque. On peut s'imaginer que, par les charges



LE ROI
LOUIS XIII

Par Rude

Statue d'argent

considérables qu'occupèrent à la Cour de Versailles les ducs de Luynes, par leur intimité avec la famille royale, ils n'avaient pas besoin de solliciter le concours des grands artistes : ceux-ci venaient à eux. Aussi s'explique-t-on facilement les merveilles d'art que renferme ce château.

Il faut d'abord admirer l'unité des bâtiments, leur parfait ensemble, le tout à l'échelle ; pas de superstructure ni d'adjonction disparate, et comme on doit admirer ceux qui ont présidé aux plans d'une telle œuvre ! C'est là un des secrets de ce temps : balconnades, vases, parterres, balustrades, chacun d'eux est en proportion avec la construction principale. Pourrait-on en dire autant de nos jours ?

Il serait regrettable de ne pas admirer particulièrement le perron de la façade sur le parc : c'est un des modèles les mieux réussis, par sa forme si gracieuse et si étudiée. Quelle harmonie, dans cet escalier à trois sorties, dans un espace aussi restreint !

Les détails de sculpture y sont des plus soignés : les grilles, admirablement forgées ; les pavillons, d'une apparence modeste et élégante. Et où trouver une distribution de parterres, miroirs, canaux, si bien agencés et combinés, les cascades d'eaux vives ? Pareille ordonnance ne décèle-t-elle pas le goût le plus parfait ?

A l'intérieur, le grand salon contient les plus belles boiseries qui se puissent trouver, et, particulièrement, les quatre médaillons en doré, représentant des sujets allégoriques.



DONNÉE PAR LOUIS XIV AU DUC DE CHEVREUSE



SEPTIMANIE DE RICHELIEU
COMTESSE D'EGMONT
Par Roslin



SALLE A MANGER



BOISERIE DE CORNICHE RÉGENCE DE LA SALLE A MANGER

Au-dessus des quatre portes sont les portraits des duchesses de Luynes, de Chevreuse, de Rohan-Luynes.

Un superbe mobilier régence en bois doré recouvert de lampas rouge et crème, des paravents en tapisserie et



CLAUDE DE BOUILLON
Par Philippe de Champaigne

en velours frappé de Gênes (de l'époque), et le fameux buste de Louis XV par Lemoyne, œuvre de la plus grande envolée.

Entre les portes de glace et les baies, on voit des attributs en boiserie dorée dont la légèreté et l'élégance sont de vrais modèles. C'est en ce genre, d'ailleurs, que Dampierre peut être considéré comme un « joyau » d'art intérieur.

Dans toutes les pièces se trouvent les plus jolis sujets de décoration : coquilles, fleurs, branches, tambourins, flûtes, cornemuses. Les corniches méritent une attention toute spéciale ; les guirlandes qui les entourent sont du plus heureux effet.

Il faudrait s'étendre longuement sur les superbes toiles de Dampierre ; en première ligne, l'admirable

Nattier, représentant Nicole, princesse d'Egmont-Pignatelli, mariée au duc de Chevreuse : le velouté du visage, la douceur du regard, l'élégance de la pose, en font un des meilleurs tableaux du maître.

Puis, le Rosslin de madame Septimanie de Richelieu, comtesse d'Egmont, avec son magnifique cadre de l'époque; le portrait de Charles-Marie-Léopold Albert de Luynes, comte de Dunois, maréchal de camp, colonel des dragons; le merveilleux Rigaud : la princesse souveraine de Neufchâtel, qui apporta la terre de Châteaudun aux ducs de Luynes; c'est un des beaux portraits de cet artiste; ceux du connétable, de Mlle de Luynes, sans parler des Vernet, Hubert Robert, Lancret, etc., qui décorent tant de nombreux panneaux.

Les divers salons sont remplis de meubles incomparables avec bronzes, marqueterie, laques de la plus belle qualité, commodes, secrétaires, meubles d'appui, encoignures; il faudrait pour les décrire un volume spécial.

Sans parler des admirables consoles en bois doré, des appliques de la Régence et Louis XV, deux pendules méritent une mention toute particulière : l'une, en bronze doré avec dauphins et cariatides de la plus fine ciselure, a été donnée par le roi Louis XIV au duc de Chevreuse : c'est un bien bel objet d'art; l'autre, de Boule, avec bronzes dorés, est de la plus belle exécution.



MADEMOISELLE DE LUYNES



Cet ensemble nous conduit à la salle à manger, qui est une des belles pièces du château, par la qualité de ses boiseries, chêne et or, et la simplicité de leur belle décoration.

On en jugera aisément par les gravures de l'ouvrage.

Le vestibule et l'escalier, en marbre de Carrare, sont, on le reconnaît facilement, une copie des escaliers de Versailles; et en cela rien d'étonnant : les mêmes artistes ont travaillé à l'un et à l'autre. Dans la grande salle du premier, on admire la collection d'armes, et le beau portrait de la duchesse de Luynes, née de La Rochefoucauld, avec ses deux enfants, par Cabanel.

Le duc de Luynes a fait tout récemment dans cette pièce de très heureuses transformations, dont il y a lieu de le féliciter.

De l'autre côté de l'escalier se trouve la chapelle, dont les boiseries sont de véritables merveilles de sculpture.

Au-dessus de



ANNE DE ROHAN
DUCHESSE DE LUYNES



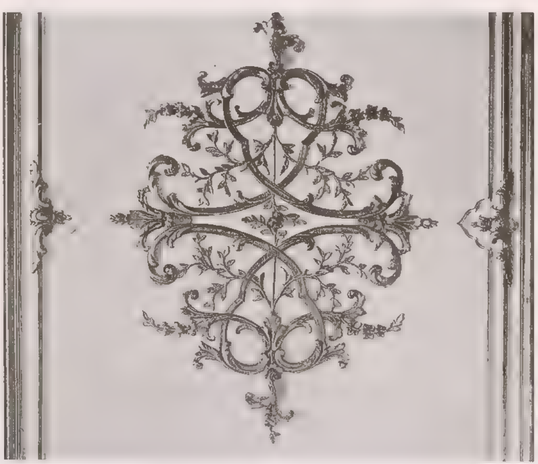
BOISERIE RÉGENCE DE LA SALLE A MANGER



l'autel, un Christ de Bouchardon, à gauche l'Enfant Jésus de Rubens, à droite un ange jouant du violon. Le plafond est également d'une exécution admirable.

On ne peut se lasser de parcourir les grands et petits appartements, chacun ayant conservé son cachet d'autrefois, avec les porcelaines, tapisseries, bibelots de l'époque.

Et comme on peut se croire transporté en arrière en parcourant ce



beau château! Une atmosphère toute spéciale vous envahit dans ce cadre si pur et si intact. N'est-ce pas un peu la même sensation que celle que fait naître Versailles quand, après une journée passée au palais du grand Roi et une promenade dans les jardins, on croit vivre au temps de Louis XIV, loin de la turbulence du xx[e] siècle, loin du mouvement.

Depuis l'ami personnel de Louis XIII, les

Luynes n'ont cessé d'être utiles à leur pays, les uns par les armes, d'autres par les lettres.

Honoré de Luynes, duc de Montfort, fit la campagne d'Allemagne avec Condé et se fit tuer en 1704. Son fils passa une grande partie de sa vie sur les champs de bataille. Devenu général, il déposa l'épée pour la plume et devint historien impartial.

Un de ses fils, Marie-Charles-Louis, duc de Chevreuse, se distingua comme général ; il prit part à la bataille de Fontenoy et à celle de Raucoux, ainsi qu'aux sièges de Berg-op-Zoom et de Maëstricht ; il fut nommé gouverneur de Paris. Louis-Jacques, fils du précédent, se prononça aux États généraux pour les réformes et la monarchie constitutionnelle.

Il n'émigra pas et finit par être arrêté à Dampierre, mais les habitants de Dampierre, profondément attachés à leur seigneur et indignés de cette arrestation, défendirent le château contre le pillage ; de sorte qu'à l'heure actuelle, le mobilier si remarquable qu'on y admire est celui qui a reçu Anne d'Autriche et Marie Leczinska.



PORTRAIT DE LA DUCHESSE DE LUYNES NÉE LA ROCHEFOUCAULD
ET
DE SES DEUX ENFANTS : LE DUC DE LUYNES ET LA DUCHESSE DE NOAILLES
Par Cabanel



Le duc de Luynes, emmené à Paris, fut incarcéré à la Conciergerie et bientôt condamné à mort, comme tant d'autres.

Mais le fanatisme sanguinaire commençait à se ralentir ; on ne comptait plus avec autant de soin le nombre des victimes contenues dans les fatales charrettes, et un des simples gardes du ci-devant gentilhomme, ex-duc et pair, et ami des rois... lui sauva la vie, en apportant tous les deux jours au geôlier de son maître quelque gibier de ses domaines. Le duc de Luynes, rendu à la liberté le 9 thermidor, revint tranquillement à Dampierre.

Sa femme, Guyonne de Montmorency-Laval, avait partagé ses idées libérales, et on l'avait vue au Champ de Mars, pour la fête de la Fédération, prendre part aux travaux des terrassiers avec une brouette en acajou.

Elle avait installé au château de Dampierre une imprimerie avec laquelle elle imprima plusieurs ouvrages, entre autres des traductions de l'anglais, une comédie intitulée *Le Caprice*, une *Vie de Madame de Hautefort* et des pièces détachées en prose et en vers.



FRESQUE D'INGRES
« L'AGE D'OR »
Statue de la Minerve du Parthénon, par Simart

En 1803, le duc de Luynes fit partie du Sénat. Son petit-fils fut, à seize ans, garde du corps de Charles X; mais il donna sa démission pour se vouer à l'étude des langues et de l'archéologie. Il fut même attaché, comme directeur adjoint, au Musée des Antiquités grecques.

En 1830, il parut venir à la politique, car il équipa la garde nationale de Dampierre; mais il resta fidèle à la science, et entra à l'Académie des Sciences et Belles-Lettres.



La Révolution de 1848 le vit cependant prendre sa place dans les rangs militants du parti royaliste, et, après le coup d'État, il se retira définitivement à Dampierre. Là, il s'entoura des premiers artistes de son temps et fit faire par Rude une gracieuse

statue de Louis XIII enfant, entièrement en argent et qui est justement admirée.

Ingres y a aussi marqué son passage, mais ce n'est pas à la louange de ce grand peintre, car, à la suite d'une sotte querelle, il quitta brusquement Dampierre, laissant une immense peinture murale inachevée et qui, nous sommes obligé de l'avouer, est affreuse.

Le duc de Luynes apporta des améliorations réelles dans la fabrication des aciers français.

Il employa intelligemment sa grande fortune à des travaux scientifiques, et fit le généreux don à la Bibliothèque nationale (impériale alors) de son cabinet de médailles, estimé deux millions de francs.



CHAPELLE
LE CHRIST, PAR BOUCHARDON
L'ENFANT JÉSUS, PAR RUBENS

Il mourut à Rome en 1867.

Son fils Charles d'Albert, duc de Luynes et de Chevreuse, ne lui survécut pas longtemps.

N'écoutant que son courage, il s'engagea lors de la guerre franco-allemande, et fut tué à la bataille de Loigny, le 2 décembre 1870. Il laissait deux enfants, dont l'un n'avait que trois semaines lorsqu'il quitta Dampierre, et une jeune veuve, Yolande, née de La Rochefoucauld, fille du duc de Doudeauville actuel et de la princesse de Polignac.

Dampierre tomba alors dans un deuil profond. Il ne reprit la vie élégante et luxueuse qu'après plusieurs années.

La duchesse de Luynes, qui était une « grande dame » dans toute l'acception du mot, y pratiqua la plus large hospitalité.

C'était le rendez-vous des princes de la maison de France, des grands personnages étrangers et de l'aristocratie française.

Nombre de souverains actuels ont fait à Dampierre de longs séjours.

De nos jours, le duc de Luynes, secondé par la jeune duchesse, née d'Uzès, se plaît à suivre les dignes traditions de ses ancêtres en offrant à chacun la plus large hospitalité et le plus gracieux accueil.



Au moment de la saison des chasses, le château, dans lequel règne le plus grand confort, malgré l'époque lointaine de sa construction, alors qu'on ignorait les agréments intérieurs de la vie moderne actuelle, est presque

toujours au grand complet. C'est avec une certaine fierté que l'on voit encore un grand seigneur français faire avec tant d'élégance les honneurs de sa belle demeure aux privilégiés qu'il affectionne, aux étrangers de marque qui traversent la France, et cela avec une simplicité parfaite, empreinte de la plus exquise délicatesse. Ces belles manières sont rares, et tendent malheureusement à disparaître. Elles étaient l'une des gloires de notre race : aussi doit-on les saluer avec sympathie quand on les retrouve encore de-ci de-là.



CHARLES-MARIE-LÉOPOLD D'ALBERT DE LUYNES
COMTE DE DUNOIS
MARÉCHAL DE CAMP
COLONEL DES DRAGONS
DU ROI

TABLE ALPHABÉTIQUE
DU TOME PREMIER

CLASSIFICATION
DES CHATEAUX D'APRÈS LEURS STYLES

XIIe, XIIIe, XIVe et XVe SIÈCLES

Angers. — Biron. — Bourbilly. Bourbon-Busset. — Bruniquel. — Chabenet. — Castelnau. — Chastellux. — Châteauneuf-sur-Cher. Chaumont-sur-Loire. — Cleron. — Combourg. — Contenson. — Condillac. — Epoisses. Fénelon. — Flaghac. — Josselin. — La Brède. — La Bretesche. — La Palice. — La Voulte-Polignac. Le Bouchet. Le Plessis-Bourré. — Le Sendat. — L'Isle-Savary. — Meillant. Montbéliard. — Montreuil-Bellay. — Nantes. — Paulhac. — Pontgibaud. — Pupetières-Virieu. — Roquetaillade. — Saillans. Saumur. — Saint-Blancard. — Saint-Cyrgues. — Sucinio. — Veauce. — Verteuil. — Vitré.

RENAISSANCE

Ancy-le-Franc. — Anet. — Azay-le-Ferron. — Blois. — Bussy-Rabutin. — Caumont. — Chantilly. — Chaumont-la-Guiche. Cheverny. — Esternay. Grignan. — Hautefort. — Herbault. — Kerjean. Landifer. — La Rochefoucauld. — La Rochelambert. — Le Pailly. — Le Perché. — Saint-Aignan. Saint-Roch. — Serrant. — Tanlay. Valençay. — Villegongis. — Villers-au-Bois.

XVIIe SIÈCLE

Apremont. — Breteuil. — Brienne. — Brissac. — Champlatreux. — Courances. — Dampierre. — Lignières. Montmirail. — Montmort. — Randan. — Saint-Fargeau. — Sully. — Vizille.

XVIIIe SIÈCLE

Champs. — Compiègne. — Fontaine-Française. — Moncley.

CE VOLUME A ÉTÉ ILLUSTRÉ

D'APRÈS

LES DOCUMENTS

DE

MM. ASTRUC, BERTRAN, BOULANGER, BOURDIER, BOURGEOIS FRÈRES,
BOUTRONÉ, BOUVERET, P. BOYER, F. BRAUN,
BRAUN-CLÉMENT, BROCHARD, CHAPUIS, COQUEUGNOT,
DANDO-BERRY, DART, DORSAND,
DUMONT, DUPRÉ, FAUCON, FERRAND, FOUCAULT, GOTTÉ,
GUÉRINET ARMAND, LABOUCHE FRÈRES,
MARCHAND, MARCOU, MONGIN, MOREAU, NEURDEIN FRÈRES, NOËL,
PANNEVEL, ROBUCHON, ROUX, THIBAULT.

LES PHOTOGRAVURES
ONT ÉTÉ EXÉCUTÉES PAR LES SOINS

DE

MM. CUEILLE ET BOUCHÉ, RUCKERT, VAN LEER.

59 242. — Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus, [illegible]

2 vols.

